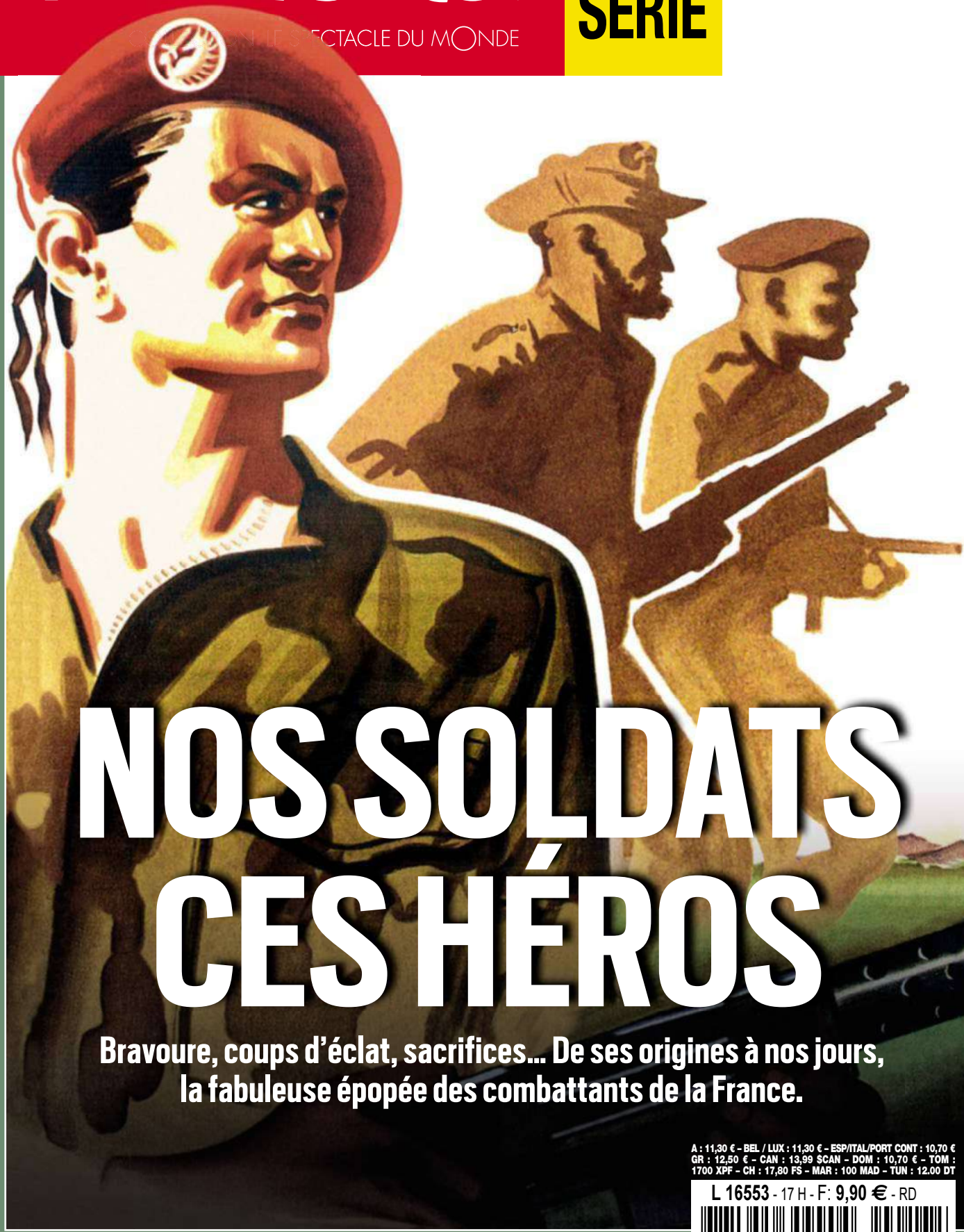


VALEURS

ACTUELLES

HORS-SÉRIE

EN L'ESPECTACLE DU MONDE



NOS SOLDATS CES HÉROS

Bravoure, coups d'éclat, sacrifices... De ses origines à nos jours,
la fabuleuse épopée des combattants de la France.

A : 11,30 € - BEL / LUX : 11,30 € - ESP/ITAL/PORT CONT : 10,70 €
GR : 12,50 € - CAN : 13,99 \$ CAN - DOM : 10,70 € - TOM :
1700 XPF - CH : 17,80 FS - MAR : 100 MAD - TUN : 12,00 DT

L 16553 - 17 H - F: 9,90 € - RD





MONSIEUR LÉGIONNAIRE



CHEYENNE-MARIE
CARRON
Parfums d'Europe



La France, une histoire de soldats

**“Nul ne peut se nommer capitaine de gens d’armes s’il n’est nommé par le roi” (Charles VII, 1445).
“La France fut faite à coups d’épée” (de Gaulle, 1938).**

Le destin a voulu que la France, bâtie à coups d’épée, fût une nation militaire. « *Le corps militaire est l’expression la plus complète de l’esprit d’une société* », écrit Charles de Gaulle en 1934 (*Vers l’armée de métier*). Soixante-dix ans plus tôt, l’historien Denis Fustel de Coulanges observe déjà : « *L’état social et politique d’une nation est toujours en rapport avec la nature et la composition de ses armées* » (*La Cité antique*).

Investie par les armes, la monarchie française aura résisté grâce à elles. Quand Louis XIV fait graver sur ses canons sa devise “*Ultima ratio regum*” (“le dernier argument des rois”), il sait ce qu’il doit à son prédécesseur, le petit roi Charles VII, sauvé par le miracle de Jeanne d’Arc, qui devient grand en créant, au milieu du XV^e siècle, ses quinze premières compagnies d’ordonnances à cheval, recrutant ses chefs parmi les princes, les seigneurs et les grands capitaines, et levant la “taille des gens d’armes” pour pouvoir les solder.

Le jour où ses régiments de ligne passent à la Révolution, c’en est fini de l’Ancien Régime. Et c’est à l’armée que la République doit son salut à Valmy. Elle invente le service militaire des levées en masse de volontaires, en fait le creuset de la citoyenneté, en attendant qu’un général, Napoléon Bonaparte, reprenne le tout pour se porter au pouvoir et créer l’Empire, dont l’arête dorsale reste l’armée.

Lorsque la République est à nouveau proclamée, le 4 septembre 1870, au lendemain de la défaite de l’armée impériale (du second Empire), elle ne sera installée que le jour où cette même armée, reconstituée à Versailles par Thiers, pourra expulser la Commune de Paris et y ramener le pouvoir qui sera confié à un maréchal, Mac-Mahon!

Pas de V^e République non plus sans armée, puisque c’est grâce à un coup d’État militaire (à Alger, à Ajaccio) que la IV^e République à l’agonie s’abandonne corps et âme à un général, de Gaulle... Qui, dix ans plus tard, mettra fin à la “chienlit” de Mai 68 par un autre coup, lui aussi militaire (son saut à Baden-Baden)...

Entre de Gaulle et ses successeurs, une continuité exemplaire dans l’exercice des fonctions de chef des armées (article 15 de la Constitution). François Mitterrand résume, en 1983 : « *La dissuasion* (nucléaire), *c’est moi*. » Le 13 juillet 2017, Emmanuel Macron, à peine élu, proclame devant ses officiers généraux et chefs d’état-major : « *Je suis votre chef*. »

L’Élysée est une maison militaire, Paris un livre d’histoire militaire — ses monuments, de l’Arc de triomphe à

**C’est grâce à un coup d’État militaire
(à Alger, à Ajaccio) que la IV^e République à l’agonie
s’abandonne corps et âme à un général, de Gaulle...**

la colonne Vendôme, de la Madeleine aux Invalides, ses avenues, ses boulevards, ses rues et ses ponts, portent des noms de batailles et de maréchaux... La France a expédié ses soldats partout dans le monde, de Moscou à Narvik, d’Alger à Tombouctou, de Saint-Louis du Sénégal à Kaboul ; elle fait défiler ses plus beaux régiments pour sa fête nationale et elle est la seule du continent à le faire avec un tel éclat, victorieuse ou pas. Elle célèbre ses victoires et même ses défaites, Camerone, au Mexique, pour la Légion étrangère, Diên Biên Phù, en Indochine, pour les parachutistes, parce que ce furent des actes d’héroïsme et que les vieux soldats ne meurent jamais. ●

SOMMAIRE



La France, une histoire de soldats

par François d'Orcival, de l'Institut

Les enfants de la Gloire

par Arnaud Folch

3

6

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

"Legio patria nostra"

par Claude Jacquemart

La légende des bérets rouges

par Louis Bassompierre

La marche des Centurions

par Arnaud Folch

14

22

28



À gauche, un Spad français. En bas, reconstitution d'une bataille du début de la Première Guerre mondiale. Page de droite, parachutistes français en 1944. En bas, le logo de la Marine nationale.

**"Les chasseurs se font tuer
mais ne se rendent jamais!"**

par Jean Mabire

30

Les commandos SAS de la France libre

par François Cote

34

**"Mon baptême para dans la baie
du Mont-Saint-Michel"**

par Louis de Raguenel

38

POUR L'HONNEUR DE NOS COULEURS

Aux armes, citoyens!

par Philippe Conrad

42

**Mousquetaires, au nom du roi
et du panache!**

par Arnaud Folch

46

Guynemer, l'as des as

par Arnaud Folch

50

Les derniers maréchaux

par François Cote

54

**SAS en Algérie, l'armée
au secours des populations**

par Arnaud Folch

58

**Comment la Sécurité militaire
traque les djihadistes**

par Louis de Raguenel

62

La gloire de l'Arme

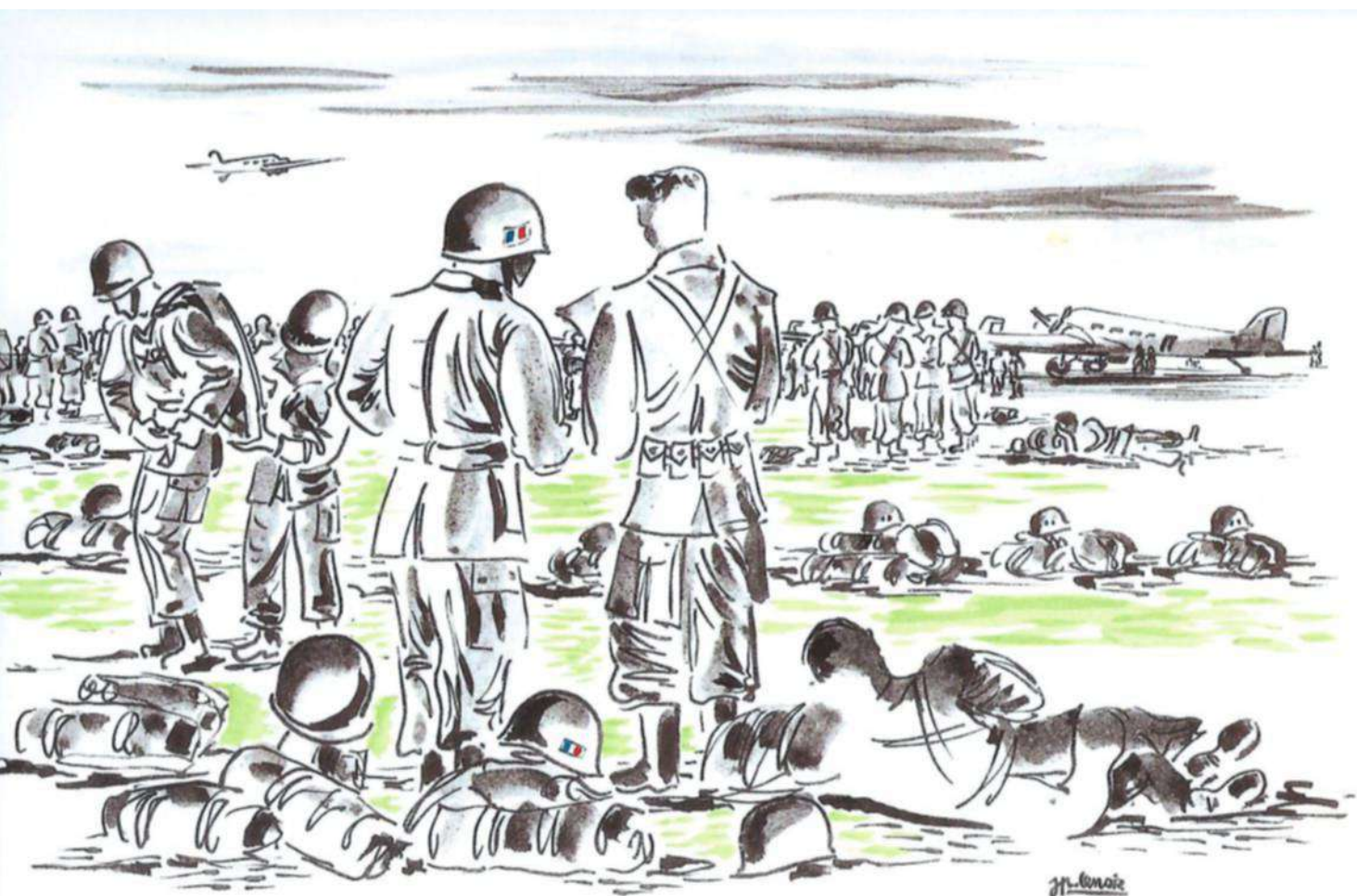
par Pierre-Marie Giraud

64

GIGN: "S'engager pour la vie"

par Gaëtan Thomas

68



L'odyssée de la Royale

par Marie Clément-Charon

Grands amiraux, les seigneurs de la mer

par Jérôme Besnard

À la conquête de l'arme atomique

par Philippe Delorme

"Ma nuit en intervention avec les soldats du feu"

par Amaury Brelet

DU PANACHE, TOUJOURS DU PANACHE !

15 victoires mythiques des armées françaises

par Arnaud Folch

Napoléon, le guerrier stratège

par Frédéric Valloire

Muiron, le martyr du pont d'Arcole

par Arnaud Folch

D'esclave à général, le fabuleux destin de Yousof

par Éric Letty

Robert Dubarle, "le Bayard du 68"

par Cyril de Beketch

70

74

78

80

86

94

96

98

102

Eugène Bullard, au nom de tous les siens

par Arnaud Folch

Albert Roche, le soldat inconnu aux neuf blessures et... mille deux cents prisonniers

par Arnaud Folch

Les héroïnes de l'Indo

par Sabine Dusch

105

106

108

SE SOUVENIR, POUR NE PAS MOURIR...

Écrivains dans les tranchées

par Éric Letty

"Plus qu'on ne pouvait demander à aucun homme..."

par Maurice Genevoix

Hélie Denoix de Saint Marc, sentinelle de l'honneur

par Maurice Lemoine

Commandant Guillaume, la vie comme un film

par Vladimir de Gmeline

114

120

122

126

Bibliographie

128

NOS SOLDATS, CES HÉROS

Les enfants de la Gloire

Si souvent dénigrés par les “bien-pensants”, nos soldats se sont couverts de gloire au service de la France. Détour par la petite histoire avant, dans notre dossier, d’aborder leur épopée immense et immortelle. Abécédaire.

ARTICLE 15

C’est l’article de notre Constitution qui octroie au chef de l’État, président du Conseil de défense et de sécurité nationale, le titre de “chef des armées”. Les articles 20 et 21 précisent que c’est le Premier ministre qui en “dispose”.



BALLONS

Le premier emploi de l’aéronautique dans les opérations militaires remonte, en France, à... 1793 avec la création d’une compagnie d’aéroliers. L’année suivante, le ballon *L’Entrepreneur* est crédité d’un rôle clé dans la victoire de la bataille de Fleurus.

CAÏD

Tradition de la Légion: dans tous les postes, détachements ou garnisons, l’arrivée, le matin, de l’officier le plus élevé en grade, surnommé “le Caïd”, est honorée par le clairon; tous les légionnaires présents se mettent au garde-à-vous. Quand le caïd est joué par une batterie, les tambours saluent de la main entre chaque roulement.

CHAMPIONS

Pépinière de futures stars du sport, l’École normale militaire de gymnastique de Joinville,

le célèbre Bataillon de Joinville, a été dissoute en 2002, avec la fin du service militaire. Créée en 1852 et rattachée à l’Institut national des sports en 1945, elle a notamment vu défiler les cyclistes Anquetil et Fignon, les tennismen Lecomte et Noah, et les champions du monde de foot de 1998, Petit, Lizarazu et Zidane.

DÉMINEURS

Disposant de la plus haute qualification militaire en la matière, les démineurs brevetés EOD (*Explosive Ordnance Disposal*) sont formés au Pôle interarmées Munex (Piam) d’Angers. Ils sont ensuite répartis dans les deux groupes régionaux d’interventions Nedex (Neutralisation-enlèvement-destruction des explosifs) des armées de terre (génie) et de l’air (base aérienne) ainsi qu’au sein du GIGN et des plongeurs démineurs de la Marine nationale.

GALETTE

Composé en 1845, le chant de Saint-Cyr (*La Galette*) doit son origine aux épaulettes sans franges portées par ses élèves les plus mal classés. Mais ceux-ci estimaient que ce classement était en réalité un honneur, car ils étaient appelés à devenir de meilleurs officiers sur le terrain que les “forts en thème”. C’est ainsi que la galette est devenue symbole d’excellence.

Ouverture du défilé
du 14 Juillet
par la Patrouille
de France devant les
Français enthousiastes.

20%

C'est le taux d'élèves officiers étrangers de la prestigieuse École supérieure militaire de Saint-Cyr. Fondée en 1802 par Napoléon, alors Premier consul, l'ESM Saint-Cyr, dont la devise est "Ils instruisent pour vaincre", dispose en effet d'accords d'échanges avec plusieurs académies militaires étrangères, telle West Point, aux États-Unis.



BRUNO DE HOGUES / ONLYFRANCE.FR/AFP - WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

PATROUILLE DE FRANCE, PANACHE FRANÇAIS !

De son vrai nom Patrouille acrobatique de France (PAF), elle doit sa célèbre appellation, officialisée la même année que sa création, en 1953, au pilote et journaliste Jacques Noetinger qui, emballé par une démonstration à Maison-Blanche (Algérie), l'avait rebaptisée "Patrouille de France".

Stationnée sur la base aérienne de Salon-de-Provence, elle répartit ses activités annuelles en deux parties: entraînement (période hivernale) et manifestations publiques (une cinquantaine par an, période estivale). Aujourd'hui équipée d'Alphajet (depuis 1981, 12 au total), elle est composée de neuf pilotes d'élite (dont un "remplaçant"), totalisant un minimum de 1500 heures

sur avions à réaction, et capables de voler jusqu'à 800 kilomètres-heure en se frôlant de 2 à 3 mètres au cours d'exhibitions dont la plus célèbre est l'ouverture du défilé du 14 Juillet. Aux côtés du "leader" évoluant en tête (surnommé "Athos 1") figurent sept autres pilotes: les deux "intérieurs", le "charognard" (placé derrière le leader et appelé à lui succéder l'année suivante), les deux "extérieurs" et les deux "solos". La patrouille est renouvelée tous les ans avec l'entrée de trois nouveaux pilotes, cooptés par les autres. Si l'on remonte à la création, en 1935, de son ancêtre la patrouille d'Étampes, l'escadrille a perdu 10 de ses aviateurs, dont le dernier en 2002. A. F.

NOS SOLDATS, CES HÉROS

La garde républicaine, troupe d'élite héritière de la maison militaire du roi.



HERVÉ CHAMPOLLION/AGF-IMAGES - DR

3^e

C'est le rang occupé par la France en Europe, derrière la Russie et le Royaume-Uni, sur la base du budget de la Défense en valeur absolue. Ces trois pays sont aussi les seuls, sur notre continent, à disposer d'une force de dissuasion nucléaire.

GARDE RÉPUBLICAINE

Si elle doit son nom actuel à la II^e République (1848), elle est l'héritière de la maison militaire du roi et de la garde impériale de Napoléon. Le plumet de son casque à crinière noire, le célèbre shako, varie selon les grades et les corps: plumes de coq pour les cavaliers, de poule pour les fantassins; rouge pour les officiers, tricolore pour les officiers supérieurs. Privilège du commandant du 1^{er} régiment d'infanterie de la Garde: un plumet de... héron.

GUEULES CASSÉES

Désignant les 15 000 blessés défigurés lors de la Grande Guerre, l'expression a été inventée

par le colonel Picot, premier président de l'Union des blessés de la face et de la tête. Créée pour payer leurs opérations chirurgicales de reconstruction, cette association a été financée à partir de 1925 grâce un système de souscription sous forme de tombola. Devant son succès, celle-ci fut transformée en 1935 en Loterie nationale, devenue notre Française des jeux.

MARTYRS

C'est l'armée de l'air qui détient, en proportion, le plus fort taux de victimes de la Grande Guerre. Sur ses 17 300 pilotes et observateurs engagés dans le conflit, 5 533 ont été tués, soit 31 % — près d'un tiers des effectifs!

LES HARKIS SACRIFIÉS DU COMMANDO GEORGES

C'est en 1959 dans l'Oranais, à l'initiative du futur général Bigeard, qu'est créé ce commando de 240 hommes exclusivement constitué d'anciens fellaghas du FLN et de l'ALN "retournés" par son patron, et unique Français de métropole parmi eux, le légendaire lieutenant Georges Grillot — dont le prénom deviendra l'appellation du groupe (*à droite, leur insigne, un croissant et un poignard*). Sous sa devise "Chasser la misère", le commando, favorisé par son usage de l'arabe, utilisera les mêmes techniques de guérilla révolutionnaire que le FLN: renseignement, enlèvements, opérations coup de poing... En moins d'un an, ses résultats seront spectaculaires: plus de 80 % des rebelles

FLN du département d'Oran éliminés, des milliers d'armes saisies! Multidécoré (Légion d'honneur, médaille militaire...), l'adjoint de Grillot, le lieutenant Youssef Ben Brahim, sera personnellement encouragé par de Gaulle en août 1959: « *Terminez la pacification, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'Algérie* », lui dit-il. Après sa dissolution à la suite des accords d'Évian, la plupart de ses hommes seront cependant interdits de rapatriement en France. Ils feront partie des près de 100 000 harkis massacrés après le 19 mars 1962 — Ben Brahim étant quant à lui assassiné à Paris. En 2010, une promotion de l'École d'application de l'infanterie (EAI) portera son nom. A. F.



“Les nouveaux Tartuffe contre la gloire française”

Dans le “Petit Manuel des valeurs et repères de la France”, coécrit avec Jean-François Chemain, notre ami Dimitri Casali exalte la gloire de notre armée et dénonce la repentance. Extraits.

Par Dimitri Casali

a France et les Français ont, depuis toujours, un sens aigu de l'honneur et de la gloire. Consultons le Larousse. L'honneur: « Ensemble des principes moraux qui incitent à ne jamais accomplir une action qui fasse perdre l'estime qu'on a de soi ou celle qu'autrui nous porte. » La gloire: « Renommée éclatante, célébrité, grand prestige dont jouit quelqu'un dans l'esprit d'un grand nombre de personnes. » Il s'agit, dans les deux cas, d'une question de regard, celui que nous portons sur nous-mêmes et celui que les autres nous portent.

Nos batailles résonnent encore des cris de nos chefs, qui toujours préférèrent la mort à la honte. « *Tout est perdu, fors l'honneur!* », s'écrie François I^{er}, prisonnier au soir de la défaite de Pavie (1525). « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers!* », lance courtoisement à l'ennemi le comte d'Anterroche au début de la bataille de Fontenoy qui fut, elle, une grande victoire (1745). À quoi fait écho le célèbre: « *M...!* » et « *La Garde meurt mais ne se rend pas!* » du général Cambronne à Waterloo (1815). [...]

« Cachez cette gloire que je ne saurais voir! », protestent les nouveaux Tartuffe, qui font souvent moins les difficiles avec d'autres causes que celle de la France... Évacuons des programmes scolaires les grands personnages, et les grandes victoires, et les nobles attitudes, et tout ce qui est beau, et grand, et fort! Plus un mot sur Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram et la Moskowa! Napoléon était un dictateur n'est-ce pas? Et Verdun, une absurde boucherie subie par les masses abruties de propagande! Et la Résistance un radeau “épiphénoménal” surnageant dans un océan de collaboration! Noircissons le tableau national, faisons repentance. Si on doit réenchâter la vie, que ce ne soit pas avec les chants martiaux



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

de nos Anciens — comme celui du *Chant du départ*: « *La République nous appelle, sachons vaincre ou sachons mourir!* » —, à cette jeunesse d'origine étrangère, dont souvent les aïeux ont fait Verdun, débarqué en Italie et en Provence ou bien sauté en parachute sur Diên Biên Phù, continuons

à lui tendre les verges de la repentance pour faire pénitence de tant de gloire.

Qu'elle paraît éloignée, aujourd'hui, cette France de l'honneur et de la gloire, notre France, de son antithèse, celle, misérable et haineuse, des collectifs de pétitionnaires, des dénonciateurs des groupes communautaires, des accusateurs publics du nouveau terrorisme intellectuel devant la 17^e chambre du TGI de Paris, des anonymes des réseaux sociaux cachés derrière leurs écrans d'ordinateurs, et celle encore plus grave des concepteurs des programmes scolaires de la Rue de Grenelle...! ● D. C.



Petit Manuel des valeurs et repères de la France,
par Dimitri Casali
et Jean-François Chemain,
éditions du Rocher, 2017,
160 pages, 18,90 euros.

L'INVENTEUR DE L'UNIFORME OBLIGATOIRE

Si les gardes du corps de la maison du roi avaient déjà adopté le “bleu turquin”, avec parements, doublure, culotte et veste rouge, c’est sous l’impulsion de Louvois (1641-1691), secrétaire d’État à la Guerre de Louis XIV, que sont signées les ordonnances de 1670 et 1690 rendant obligatoire le port de l’uniforme. Pour l’habit, les couleurs régimentaires sont le gris clair avec parements rouges; pour les culottes, le bleu, le rouge et le blanc, les trois couleurs des Bourbons; pour les lampions et tricornes en feutre, le noir. Ph. D.



ARTMEDIA / HERITAGE-IMAGES/AGF-IMAGES - SMITHSONIAN INSTITUTION/NASIM



MÉDECINS

Le Service de santé des armées (SSA) est l’héritier de l’édit de 1708 de Louis XIV créant les charges de médecins et de chirurgiens militaires. Il compte aujourd’hui près de 1500 personnels de tous grades en activité, y compris des vétérinaires, auxquels s’ajoutent 3 000 réservistes.

OPEX

Les noms de code des opérations extérieures sont choisis par le chef de l’État en personne sur propositions (plusieurs) du Centre de planification et de conduite des opérations (CPCO), elles-mêmes validées par l’état-major. Ces codes font, le plus souvent, référence à la faune, la flore, la géologie ou la géographie: Castor, Turquoise, Azalée, Salamandre, Serval, Épervier...

PAPE

Surnom donné dans la Marine nationale à l’amiral commandant l’École navale. En plus de celui-ci et du célèbre “pacha”, d’origine turque, désignant les commandants d’unité, près de 500 mots propres à cette arme sont utilisés par les marins, dont de nombreux d’origine bretonne.

PIONNIERS

L’armée de l’air française est la plus ancienne force aérienne du monde. Créées début 1912, les cinq premières escadrilles dépendaient alors de l’armée de terre. C’est en 1934 que l’armée de l’air est devenue une arme à part entière. Deux ans plus tôt, le terme d’“escadre” avait déjà remplacé celui de “régiment”.

MÉDAILLE MILITAIRE, LA “MÉDAILLE DES BRAVES”

Surnommée “la Légion d’honneur du sous-officier”, “le bijou de la nation”, ou plus souvent “la médaille des braves”, ce légendaire ruban jaune et vert clair assorti de la devise “Valeur et discipline” a été créé le 22 janvier 1852 par Napoléon III. « *Celui qui la porte est un brave* », dira-t-il. Actuelle troisième décoration française dans l’ordre de préséance (après la Légion d’honneur et l’ordre de la Libération),

elle est décernée par le chef de l’État sur proposition du ministre de la Défense pour “services militaires exceptionnels” aux hommes du rang et sous-officiers (ainsi qu’aux officiers marini-ers et aspirants). Elle l’est aussi, à titre exceptionnel, aux généraux ayant commandé en chef devant l’ennemi, tels Lyautey, Joffre, Leclerc ou Pétain — lequel l’arborait comme unique décoration lors de son procès. A. F.



COMMENT RETROUVER LA TRACE D'UN ANCÊTRE MILITAIRE ?

POMPONS ROUGES

C'est pour se protéger le crâne des chocs au passage de l'entrepont ou des portes des cabines que les marins ont pris l'habitude de fixer des pompons au centre de leur béret. Au départ de toutes les couleurs, ils sont devenus réglementairement rouges (garance) par un décret de 1858. Le col bleu a lui aussi une origine pratique: il était destiné à protéger le dos de l'uniforme blanc des marins, coiffés, à l'origine, de queues-de-cheval longues... et sales.



SAINT MICHEL

C'est à Hanoi, en Indochine, en 1948, que l'archange Michel fut pour la première fois invoqué par les paras français, un aumônier du 1^{er} RCP achevant ainsi son sermon: « *Et par saint Michel, vivent les parachutistes!* » Chargé, dans l'Apocalypse, d'expulser

les mauvais anges du paradis, l'archange Michel, d'abord adopté par les SAS britanniques, est celui qui descend du ciel (comme les paras) pour combattre à la tête des milices angéliques.

“Et par saint Michel, vivent les parachutistes !”



SECRÉT DÉFENSE

Outre le secret d'État (projet d'élimination d'un dirigeant, négociations entre deux pays officiellement ennemis, etc.), il existe trois degrés de secret: “Très secret défense”, “Secret défense” et “Confidentiel défense”. Le siège de la DGSE ne peut être perquisitionné sans le feu vert de Matignon et de l'Élysée.

SÉPULTURES

Cas unique en France, le célèbre “Dogue noir de Brocéliande”, Bertrand du Guesclin (1320-1380), dispose de... quatre sépultures — manière, au moment de sa mort, de lui rendre hommage. Ses viscères sont enterrés au couvent du Puy-en-Velay, une partie de ses chairs (ébouillantées dans le vin!) dans celui des Cordeliers à Clermont-Ferrand, son cœur à Dinan, sa région natale, et ses os à la basilique de Saint-Denis.

TIREURS D'ÉLITE

De leur vrai nom tireurs d'élite de longue distance (TELD), ils sont moins de 500. Toujours accompagnés d'un *spotter* chargé d'ajuster les données de tir en fonction des éléments (vent, etc.), ces *snipers* d'exception peuvent atteindre des cibles humaines jusqu'à 1500 mètres et un char jusqu'à 1800 mètres. Leurs armes: le FRF2 (pour les tirs de moins de 800 mètres) et le PGM (pour les distances au-delà) — ce dernier pesant... 17 kilos!

ZOUAVES

C'est par un arrêté de 1830, l'année de la conquête de l'Algérie, qu'est créée par le général Clauzel notre armée coloniale: celui-ci prescrit l'organisation, sous le nom de “zouaves”, de deux bataillons composés de 800 hommes au total. Après la décolonisation, ce sont les troupes de marine (TDM) qui en ont pris le relais. ●

Arnaud Folch







Les seigneurs de la guerre

Légion, paras, chasseurs...
En première ligne, de tous temps,
par tous les temps et sur tous les continents.
La gloire de nos troupes d'assaut.

Le 4^e régiment
étranger d'infanterie
(REI)
lors du défilé
du 14 Juillet,
en 2017.

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE



“Legio patria nostra”

Symbole d'héroïsme et de sacrifice, la Légion étrangère a pris part aux plus terribles combats. Retour sur près de deux siècles d'une unité mythique, indissociable de la gloire nationale, dont les volontaires sont devenus français par le sang versé.

Une bourgade brûlée de soleil au cœur du Mexique: Camerone. Depuis 1892, un monument s'y dresse, portant une inscription en latin qui signifie: « *Ils furent ici moins de soixante opposés à toute une armée. Sa masse les écrasa. La vie plutôt que le courage abandonna ces soldats français le 30 avril 1863.* » Entré dans la

légende, le combat de Camerone, pendant l'expédition du Mexique, opposa précisément 64 légionnaires commandés par le capitaine Danjou à 2000 Mexicains. Danjou, 35 ans, dont la main gauche amputée avait été remplacée par une prothèse articulée en bois, tombe parmi les premiers, après avoir fait jurer à ses hommes de combattre jusqu'au dernier. À la fin de la



**La Légion en Opex à Bangui, en République centrafricaine.
Une force de projection toujours disponible et d'une efficacité absolue.**

bataille — faute de munitions du côté des légionnaires —, cinq d'entre eux sont encore en état de combattre. Quatre seront faits prisonniers; le cinquième, laissé pour mort en raison de graves blessures, parviendra miraculeusement à survivre et à s'échapper. Les Mexicains déplorent plus de 500 tués et des centaines de blessés.

Célébré chaque année, ce combat héroïque va devenir le symbole du courage et de l'abnégation d'une troupe au service de la France depuis près de deux cents ans (*lire encadré ci-dessous*).

C'est le 9 mars 1831 que naît officiellement la Légion étrangère, par la volonté de Louis-Philippe. L'édit constitutif de cette nouvelle unité dispose: « *Il pourra être formé dans l'intérieur du royaume une légion d'étrangers; mais elle ne pourra être employée que hors du territoire continental du royaume. Cette légion prendra le nom de "Légion étrangère".* » Cela fait alors neuf mois que l'armée française a débarqué en Algérie. Et c'est vers ce territoire, dont la conquête sera progressive, que va être dirigée la Légion. À l'époque, le recrutement s'effectue par nationalité. Plus tard viendra l'amal-

CAMERONE, LE 30 AVRIL DES MARTYRS

C'est le 30 avril 1906 qu'a lieu la première commémoration officielle de la bataille de Camerone dans un poste du Tonkin, Ta-Lung, occupé

par 120 légionnaires aux ordres du lieutenant Léon François. La tradition est depuis perpétuée chaque année, à la même date. C. J.



Un légionnaire de la 13^e demi-brigade (DBLE) en reconnaissance sur le site du futur camp du Larzac à La Cavalerie.

game, destiné à fondre les hommes en un seul moule: celui du légionnaire. Avec une devise, “Valeur et Discipline”, que remplacera en 1920 “Honneur et Fidélité”, inscrite autrefois sur le drapeau des Suisses du régiment de Diesbach, licencié en 1792 sous la Révolution.

Sur tous les points chauds où la France est engagée

C’est donc sur le sol algérien que la Légion fait ses premières armes. Le 23 mai 1832, 27 légionnaires sont

encerclés non loin d’Alger, à El-Harrach, par la tribu des Annanoua. Ils sont massacrés (un seul survivra) et leurs cadavres mutilés. Parmi les morts: le lieutenant Cham. Un Suisse, le premier officier de la Légion tué à l’ennemi. Trois ans plus tard, intervient la tragédie de la Macta. Le 26 juin 1835, 2500 hommes, dont un tiers de légionnaires, quittent Oran pour se porter vers le camp de l’émir Abd el-Kader, au sud-est de la ville. Face à un ennemi très supérieur en nombre, la troupe se replie vers la côte méditerranéenne. Les cavaliers d’Abd el-Kader passent à l’assaut, tronçonnent et bousculent la colonne, achèvent les blessés à l’arme

SIDI BEL ABBÈS, LA “MAISON MÈRE”

C’est en Algérie que la Légion va trouver pendant plus d’un siècle son ancrage définitif, sa matrice: Sidi Bel Abbès. À l’emplacement de ce simple poste aménagé entre les villes d’Oran et de Tlemcen, dont Bugeaud avait

compris l’intérêt stratégique, les légionnaires, grands bâtisseurs comme leurs prédécesseurs romains, vont édifier au fil des années une ville selon un plan très militaire, avec ses artères rectilignes et son quartier

en forme de U auquel sera donné le nom du colonel Viénot, commandant du 1^{er} régiment étranger tué à la tête de ses troupes pendant la campagne de Crimée (1854-1856). Devant le bâtiment central se trouve le monument aux morts de la Légion — un globe entouré de soldats de bronze —, inauguré en 1931 par le général Rollet pour le centenaire de la création de la Légion. On y aboutit par une “voie sacrée”, dont le nom rappelle celle qui, en 1916, acheminait à partir de Bar-le-Duc les unités jetées dans l’enfer de Verdun. Après l’indépendance de l’Algérie, le monument sera transporté à Aubagne, base de replis du 1^{er} RE, où, bordé par des rangs de rosiers, il demeure aujourd’hui. C. J.



Sidi Bel Abbès. Le drapeau de la Légion décoré de la Légion d’honneur.

Cravate verte et képi blanc...

La tenue des légionnaires comprend nombre d'éléments traditionnels, soigneusement codifiés. Revue de détail.

KÉPI BLANC

Autrefois couvrant un képi rouge au bandeau bleu central frappé de la grenade à sept flammes, cet héritier des couvre-képis kakis blanchis par le soleil est porté pour la première fois en 1930 lors d'une parade. Arboré à partir de 1939, il ne sera cependant officiellement adopté, pour les sorties et cérémonies, qu'à partir de 1964. À noter que les officiers, sous-officiers et caporaux-chefs ayant plus de quinze ans de service portent le képi noir.



jusqu'aux sergents-chefs. Unique distinction pour les caporaux-chefs et sous-officiers (ainsi que pour les personnels de la musique et les pionniers): une bande dorée entre la galette verte et les franges rouges.

CEINTURE BLEUE

À l'origine, un accessoire en laine de couleur variable adoptée par les armées d'Afrique pour éviter les refroidissements, facteurs d'affections intestinales. Codifiée depuis 1862, sa couleur est toujours bleue et sa largeur de 40 centimètres.



BÉRET VERT

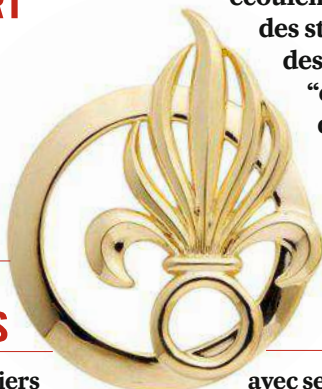
Porté par la première fois par la 13^e DBLE (demi-brigade de la Légion étrangère)

durant la Seconde Guerre mondiale, il devient le béret réglementaire de l'ensemble du corps à partir de 1959.



ÉPAULETTES "VERT ET ROUGE"

Héritage des Gardes suisses, elles font partie de la tenue depuis 1868 et sont portées par les soldats du rang



CRAVATE VERTE

Réglementaire depuis 1946, son adoption est due au nécessaire écoulement des stocks des anciens "chantiers de jeunesse" de l'Occupation. ● A. F.



LA GRENADE À SEPT FLAMMES

Officialisé en 1874, ce symbole des grenadiers est notamment utilisé sur les fanions, les épaulettes des tenues de sortie et les insignes de béret. C'est progressivement qu'il a pris son allure actuelle

avec ses deux flammes latérales inclinées vers l'extérieur. Sur les épaulettes, la grenade est surmontée de trois chevrons verts, à l'instar des autres unités ayant appartenu à l'armée d'Afrique. A. F.



Les pionniers de la Légion, héritiers des sapeurs de la Grande Armée de Napoléon. En bas : un légionnaire en uniforme au XIX^e siècle.

“Légionnaire, vous êtes soldats pour mourir. Je vous envoie là où l’on meurt !”

blanche. Les trois journées de la Macta coûteront aux Français 262 tués ou disparus et 308 blessés. Parmi eux, une centaine de légionnaires.

La Légion servira désormais sur tous les points chauds où la France sera engagée — en Afrique, en Asie ou sur le sol métropolitain, malgré son statut initial. Aussitôt après le combat de la Macta, la voici transportée en Espagne, où s’affrontent, pour la succession du roi Ferdinand VII, les partisans de sa fille Isabelle et ceux de son frère, don Carlos. Le Royaume-Uni, la France et le Portugal prennent parti pour la première, la Prusse, l’Autriche et la Russie pour le second. L’aventure s’achève en tragédie. À quel prix ! En décembre 1838, la Légion reçoit

son ordre de retrait. Sur les 6 000 hommes expédiés trois ans plus tôt, ne rentrent en France que 63 officiers et 159 hommes de troupe. Paradoxe : ce sont les carlistes vaincus qui viendront grossir les effectifs décimés de la Légion.

Au Tonkin, première apparition du célèbre “Boudin”

Jusqu’à l’époque contemporaine, la troupe d’élite se trouvera engagée partout. Le général de Négrier le proclamera sans ambages en 1884 : « *Légionnaires, vous êtes soldats pour mourir. Je vous envoie là où l’on meurt !* » Ils mourront donc en Crimée, en Indochine, en Afrique, au Proche-Orient. Ils mourront aussi sur le sol français, pendant les deux guerres mondiales (*lire encadré page 20*). Des batailles restent à jamais mémorables : Tuyen Quang et Lang Son, en 1885 ; Bir Hakeim, en 1942 ; Dong-Khê, en 1950 ; Dien Bien Phu, en 1954. La première, portant le nom de la vieille citadelle située entre le Yunnan chinois et le delta tonkinois où la Légion sera assiégée par les Chinois et les bandes tonkinoises (les Pavillons noirs), verra notamment s’illustrer le sergent Bobillot, devenu depuis, avec d’autres soldats légendaires (*lire encadré page 19*), l’une des figures mythiques de la Légion. C’est aussi à cette bataille que renvoie, entre autres, *le Boudin*, l’hymne traditionnel de la Légion : « *Au Tonkin, la Légion immortelle / À Tuyen-Quang illustre notre drapeau* »



88

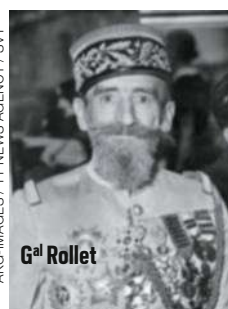
C’est le nombre de pas — lents — sur lequel défile la Légion par minute, contre 120 pour les autres corps, et 140 pour les chasseurs.

Entrés dans la légende...

Outre le capitaine Danjou, héros-martyr de la bataille de Camerone, nombre d'officiers bâtiront leur réputation au sein de la Légion. Impossible de tous les citer. En voici quelques figures.

Considéré comme le “père” de la Légion étrangère, le futur **général Rollet**, intègre l'unité d'élite comme lieutenant-colonel. Cet officier hors normes prenant des libertés

AKG-IMAGES / TT NEWS AGENCY / SVT



G^{ral} Rollet

avec sa hiérarchie comme avec les règles vestimentaires (il chausse volontiers des espadrilles et, quand le soleil est trop ardent, s'abrite sous une ombrelle rose!) est doté d'un courage et d'un sens tactique exceptionnels.

Commandant du régiment de marche de la Légion étrangère (RMLE) pendant la Grande Guerre, il devient, en 1931, avec ses étoiles de général de brigade, le premier inspecteur de la Légion étrangère. Sous ses ordres pendant la guerre 1914-1918, le capitaine Maire



Dimitri Amilakvari

deviendra, par son panache, l'un des “mousquetaires” de la Légion. Il s'illustrera au Maroc, commandera le 1^{er} régiment étranger à Sidi Bel Abbès, et reprendra du service en 1939.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, s'illustrent Monclar, qui “rempile” en 1950 pour aller commander le bataillon français en Corée; Pierre Koenig, qui commande la 1^{re} brigade française libre à Bir Hakeim avec, sous ses ordres, le capitaine Pierre Messmer, futur

Premier ministre de Pompidou, ainsi que le lieutenant-colonel **Dimitri Amilakvari**, descendant d'une grande famille géorgienne qui immigra en France après la révolution bolchévique en Russie. Commandant de la “13” à Bir Hakeim, il sera tué à El-Alamein. La promotion 1954-1956 de Saint-Cyr portera son nom. Bien d'autres méritent d'être cités: le futur **Pierre I^{er} de Serbie**, qui, ne supportant pas l'attaque allemande contre la France, s'engage au 5^e bataillon de la Légion en 1870;



WIKIMÉDIAS

Pierre Paul Jeanpierre

le lieutenant-colonel vendéen **Gabriel Brunet de Sairigné**, tué en 1948 en Indochine alors qu'à son tour, il commande la “13”; le commandant **Segrétaïn**, disparu en 1950 dans les combats de la RC4; le lieutenant-colonel **Gaucher**, autre commandant de la “13”, tué à Diên Biên Phù; le mythique



MICHEL ARTAULT/GAMMA-RAPHO

Philippe Érulín

lieutenant-colonel **Jeanpierre**, commandant du 1^{er} régiment étranger de parachutistes (REP), tué pendant la guerre d'Algérie; le commandant **Hélie Denoix de Saint Marc**, qui, à la tête du 1^{er} REP, rejoint le putsch d'avril 1961; le colonel **Philippe Érulín**, commandant du 2^e REP à Kolwezi en 1976. Et combien d'autres... ● C. J.

LA LÉGENDE DES PIONNIERS

Le jour du défilé du 14 Juillet, ils ne manquent jamais à l'appel, clôturant le plus souvent le long cortège militaire. Barbus, coiffés et gantés de blanc, hache noire à l'épaule droite, le tablier de cuir de buffle

orange leur barrant le buste, ils constituent la dernière unité de ce type de l'armée française. Ce sont les héritiers des sapeurs de la Grande Armée de Napoléon. A. F.



8 900

C'est le nombre de légionnaires, tous grades confondus, servant aujourd'hui en France. Soit 7 % des effectifs de l'armée de terre.

Prise d'armes à l'occasion de la fête de Camerone à Aubagne, où a été transféré le monument de Sidi Bel Abbès. En bas : l'uniforme avant la Seconde Guerre mondiale.

“Générosité, ardeur, goût de l'aventure, fidélité au chef, mystère, aussi...”

La Légion compte aussi ses combats oubliés. En 1870-1871, un tiers des effectifs engagés tombent dans la guerre contre la Prusse. Soit un pourcentage supérieur à celui de ses pertes de 1914-1918. Au début des années 1890, un bataillon de la Légion est engagé dans la difficile campagne menée au Dahomey (l'actuel Bénin) contre le roi Behanzin et ses redoutables amazones, mais aussi au Soudan et à Madagascar, derrière Lyautey. Après la Première Guerre mondiale, la Légion se bat contre les Druzes au Levant. Achevée en 1934, la guerre du Maroc lui coûte 74 officiers, 158 sous-officiers et

1264 hommes de troupe. En Tunisie, en 1942-1943, elle participe à la campagne victorieuse des Alliés, incluse dans l'armée d'Afrique du général Giraud, et ira ensuite se battre en Italie avec le général Juin.

« *Sur la terre imprégnée du sang des légionnaires, le soleil ne se couche jamais* » : après l'Indochine et l'Algérie, la Légion sera encore engagée dans la plupart des interventions armées menées par la France, dont, évidemment, en 1978, le parachutage sur Kolwezi (Zaire), où le 2^e REP sauvera les Européens pris au piège par des rebelles katangais. « *J'ai trouvé à la Légion étrangère les mêmes vertus militaires que partout ailleurs, mais sans doute poussées à leur plus haut niveau, parfois même de manière excessive: la générosité, l'ardeur, le goût de l'aventure, la confiance, la fidélité au chef, la pudeur et le mystère aussi, l'attachement à la France, leur pays d'accueil* », résumait le général Dary, ancien chef de corps du 2^e REP au moment de son “adieu aux armes”.

À ceux qui, à l'instar de Charles Hernu, ministre de la Défense de François Mitterrand, se sont interrogés sur la nécessité de conserver cette troupe exceptionnelle qui, à l'origine, n'était destinée qu'à servir hors de la France hexagonale, l'histoire a répondu, et continue chaque jour de le faire: non! Inscrite dans les gènes de l'armée française, et plus largement de la France, dont elle détient une part du prestige, l'irremplaçable Légion doit perdurer. Comme elle l'a toujours fait : dans l'honneur et la fidélité. ●

Claude Jacquemart

LA BOUCHERIE DES DEUX GUERRES MONDIALES

Sur les 42843 légionnaires engagés dans la Grande guerre, 5931 perdront la vie en Europe, 815 en Orient, 348 au Maroc et 55 au Tonkin. Présent dans les combats les plus durs, le régiment de marche de la Légion étrangère (RMLE) deviendra, à la fin du conflit, le régiment le plus décoré de France. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la Légion, qui s'illustrera en particulier à Narvik et Bir Hakeim, comptera encore plus de victimes: 9017 tués, dont près d'un millier avant l'armistice du 22 juin 1940. A. F.



VALEURS ACTUELLES LE CLUB

Devenez membre du **club**,
le nouvel espace numérique réservé
à tous les abonnés de Valeurs actuelles



1€

le 1^{er} mois
puis 9.90€/mois
sans engagement



Accès illimité à tous les articles payants



Le magazine en numérique dès 19h le mercredi



Un espace abonnés sans publicité



La newsletter matinale du Club

www.valeursactuelles.com



La légende des bérets rouges

Fidèles à la “prière du para”, ils refusent le repos, la santé et la richesse. Réclament l’insécurité, l’inquiétude, la tourmente et la bagarre. Au service de la France. Et de sa grandeur.

Le froid s’engouffre par rafales dans l’avion qui gronde et secoue. Composé de ses premiers volontaires des SAS de la France libre formés au Liban et en Syrie, le peloton parachutiste français du Levant s’apprête à sauter sur le sol de la mère patrie occupée. Juste avant le “go!”, ils en appellent à leur patron, saint Michel. L’archange qui, selon l’Apocalypse de saint Jean, chassa les mauvais anges du paradis... Le ton est donné.

Force d’exception, arme d’élite, les paras seront de toutes les missions impossibles. Parfois celles de la dernière chance, comme lorsque s’élanceront dans l’enfer de Diên Biên Phủ des gamins d’à peine 20 ans qui n’avaient jamais sauté. Et qui se sacrifieront non pour l’empire moribond, mais pour les copains piégés dans la fournaise de cette cuvette isolée de la haute région tonkinoise, à plus de 300 kilomètres de la base arrière. « *Simple esprit de camaraderie* », écrira

plus tard le général Bigeard. Un geste chevaleresque qui restera à jamais gravé dans les annales des armées françaises...

Venant après les commandos sautant sur la France à libérer, les premiers à porter le béret rouge (amarante), c’est en effet la guerre d’Indochine qui a permis aux paras de commencer à écrire leur légende. Dès 1945. Dans cet immédiat après-guerre, l’Indo et ses bataillons de parachutistes coloniaux sont la destination idéale pour une jeunesse fougueuse et romantique, lassée de l’ancien monde et avide d’aventures nouvelles. Les paras s’y engageront corps et âme. *Primus inter pares* (“Premier parmi les pairs”).

Ses faits d’armes s’y écrivent dans la peine et le sang. Ainsi à Tu Lê, en octobre 1952. L’opération qui, parmi les premières, hissera avec le 6^e BPC (bataillon de parachutistes coloniaux) les “paras colo” au sommet de la gloire. Largués à l’aveugle en pleine zone enne-



Les paras sautent
(exercice conjoint
avec les Britanniques).
À droite, l'insigne
de béret des troupes
aéroportées.



mie pour dégager un petit poste encerclé par 12 000 bo doi vietminh, les seulement 400 paras de Bigeard sont rapidement considérés comme perdus par l'état-major. Une semaine plus tard, ils resurgiront pourtant de la jungle. Harassés, affamés, en haillons, à court de munitions. Mais avec leurs blessés et quelques-uns des camarades qu'ils étaient partis sauver...

Comment ont-ils résisté à cette piste infernale ? Comment le caporal-chef Quillacq a-t-il réussi à ren-

LA PRIÈRE DU PARA

**“Je m’adresse à vous, mon Dieu
Car vous donnez
Ce qu’on ne peut obtenir que de soi.
Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce qu’on ne vous demande jamais.
Je ne vous demande pas le repos
Ni la tranquillité,
Ni celle de l’âme, ni celle du corps.
Je ne vous demande pas la richesse,
Ni le succès, ni même la santé.
Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tellement,
Que vous ne devez plus en avoir !**

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,

Donnez-moi, ce que l’on vous refuse.

Je veux l’insécurité et l’inquiétude

Je veux la tourmente et la bagarre,

Et que vous me les donniez, mon Dieu,

Définitivement.

Que je sois sûr de les avoir toujours

Car je n’aurai pas toujours le courage

De vous les demander.

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,

Donnez-moi ce dont les autres ne veulent pas,

Mais donnez-moi aussi le courage,

Et la force et la foi.

Car vous êtes seul à donner

Ce qu’on ne peut obtenir que de soi.”

Texte écrit par André Zirnheld, parachutiste des Français libres, membre du SAS, qui sera le premier officier para français tué en Égypte en 1942 lors d’une opération commando.

**“Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce dont les autres
ne veulent pas...”**



LIBAN, LES MARTYRS DU DRAKKAR

Beyrouth, 23 octobre 1983, 6h20: le conducteur d'un camion bourré de 250 kilos de TNT se fait exploser à l'entrée du "poste Drakkar", un immeuble de 8 étages servant de cantonnement à une partie des 2000 militaires français de la force internationale de sécurité mise en place un an plus tôt sous l'égide de l'ONU. C'est l'acte terroriste le plus meurtrier de l'Histoire contre nos forces armées: 58 morts, tous parachutistes (55 du 1^{er} RCP, 3 du 9^e RCP), et 15 blessés. Plus le gardien libanais de l'immeuble et sa famille. Deux minutes plus tôt, un autre véhicule piégé avait fait 241 victimes parmi les soldats américains basés à l'aéroport de Beyrouth. Les deux attentats ont été revendiqués par l'Organisation du djihad islamique. A. F.

trer avec sept balles dans le corps? Comme pour les héros de la RC-4 deux ans plus tôt, et ceux de Diên Biên Phủ deux ans plus tard, quelle foi, quelle force animait ces hommes, les sergents Malaclet et Muriel, le lieutenant Trapp, le sous-lieutenant Ferrari, le para Wagner?

Les tenues léopard redoutées jusqu'au fin fond des zones rebelles

S'ils n'étaient pas des enfants de chœur, les paras de ces bataillons coloniaux, des commandos ou de la Légion étaient de jeunes garçons habités d'une foi inébranlable en leurs chefs: Bigeard, Saint Marc, Jeanpierre, Segretain, Faulques, Broizat, Trinquier, Château-Jobert, Dufour, Ducournau... Autant de commandants qui avaient su obtenir de leurs hommes "ce qu'aucune bête au monde n'aurait fait". Sauter

**De l'Indo à l'Algérie,
une foi inébranlable
en leurs chefs.**

Page de gauche, soldats du 1^{er} RCP à Yamoussoukro (Côte-d'Ivoire), en 2003, avant un départ en mission. Ci-dessous, le retour de Bigeard (au centre) à Hanoi en septembre 1954, après quatre mois de détention dans les camps vietminh.

QUAND LE BÉRET AMARANTE A FAILLI DISPARAÎTRE...

Porté pour la première fois par les SAS de la France libre (*lire page 34*), le béret rouge (amarante) fut imposé à tous les parachutistes d'Indochine en 1952 par le général de Lattre, excepté pour la Légion. Avant d'être généralisé en 1957 à l'ensemble les troupes aéroportées de l'armée de terre (légionnaires et commandos marine conservant leur béret vert). Après le putsch d'Alger, le béret kaki clair, type Gurka, remplace le rouge, jugé trop "sulfureux". Une humiliation qui ne sera levée qu'en juillet 1968. L. B.



AFP

dans la mitraille, se lancer à l'assaut d'un adversaire dix fois supérieur en nombre et en matériel...

Les accords de Genève signés, les paras vont aborder la guerre d'Algérie amers mais non traumatisés par la défaite en Indochine, qu'ils attribuent, à juste titre, aux politiques. À peine libérés de l'enfer des camps vietminh, ils reprennent presque immédiatement la route des Aurès, du Constantinois, de la Kabylie, de l'Oranie et de l'Algérois où vient d'éclater une nouvelle guerre avec les attentats de la Toussaint sanglante (1^{er} novembre 1954).

Constituées à 90 % d'appelés, les 10^e et 25^e divisions parachutistes (DP) vont sauter en 1957 sur

Ameillag, en 1958 sur Sidi Ahmed et Timimoun. Les opérations s'enchaînent : Couronne, Courroie, Jumelles, Pierres précieuses, Étincelles, Flammèche, Cigale, Trident...

Entraînés par des chefs aguerris en Indochine, les paras vont exceller dans cette guerre contre-révolutionnaire. Avec les hélicoptères qui viennent de faire leur apparition, ils en ont désormais les moyens. Né en Indo, le mythe para trouve sa consécration en Algérie. Comme hier, c'est la guerre des lieutenants et des capitaines. La veste léopard et la casquette Bigeard (*lire page 28*) sont redoutées jusqu'aux zones rebelles les plus recu-



Soldats du groupement de commando parachutiste (GCP) du 8^e RPIMa en patrouille en 2008 dans la vallée du Nijrab, en Afghanistan.

lées. Pendant huit années, les parachutistes “métro”, “colo” ou légionnaires ne quitteront jamais le terrain. De jour comme de nuit à traquer les rebelles. Dans les montagnes, les oueds, les forêts, le désert...

Face à la calomnie et aux campagnes antimilitaristes

Après les dunes de Colomb-Béchar, les sommets de Kabylie, le massif des Aurès et l'offensive avortée sur Suez, il leur faut encore aller gagner la bataille d'Alger par des opérations de police qui les laisseront écoeurés et désespérés après le putsch raté et les accords d'Évian.

Comme en Indo, ils ne se sont pas battus pour les politiques qui les ont lâchés, mais pour les copains

et pour ces civils qui, sur le Forum d'Alger, les avaient acclamés le 13 mai 1958. Depuis la nuit tragique du 1^{er} novembre 1954, ils ont tout tenté pour honorer les promesses faites aux populations musulmanes de les protéger du FLN et pour conserver le département algérien à la France. Lorsqu'il fut clair qu'ils allaient devoir trahir leur parole six ans après avoir dû abandonner leurs supplétifs du Vietnam du Nord, plusieurs de ces centurions choisiront la révolte. Mais le *pronunciamiento* tourne court. Les paras, dans leur ensemble, en subiront les conséquences : régiments dissous, humiliés ou mis à l'index, bérets rouges interdits (*lire encadré page 25*)... Orchestrées à la suite de ce désastre, des campagnes antimilita-

À UZBIN : À UN CONTRE HUIT !

L'intervention en Afghanistan (2004-2012) restera marquée par l'embuscade tendue par les talibans à une section du 8^e RPIMa (régiment parachutiste d'infanterie de marine), le 18 août 2008, dans la vallée d'Uzbin. Dix morts et vingt et un blessés. À l'occasion de ces seize heures de terribles combats où les insur-

gés étaient... huit fois plus nombreux que nos paras, ceux-ci ont accompli d'incroyables actes de bravoure, remontant inlassablement à l'assaut malgré les blessures, la souffrance, l'épuisement, la soif et l'effroi. Plusieurs se sont aussi sacrifiés pour sauver camarades ou chefs de section. L. B.

TROUPES DE MARINE : “ET AU NOM DE DIEU, VIVE LA COLONIALE !”

3 : c'est le nombre de régiments des troupes de marine portant le béret amarante : 1^{er} RPIMa (régiment parachutiste d'infanterie de marine, Bayonne), 3^e RPIMa (Carcassonne), 8^e RPIMa (Castres). Héritières des Compagnie ordinaires de la mer créées par le cardinal de Richelieu en 1622, les prestigieuses troupes de marine (TDM) au képi bleu nuit sont nées de la fusion, en 1967, de l'infanterie et de l'artillerie coloniales. Avant cela, elles se sont illustrées jusqu'en... Chine contre les sociétés secrètes menaçant les légations occidentales. Leur cri de ralliement, « *Et au nom de Dieu, vive la coloniale!* », est celui lancé

par le père Charles de Foucauld lorsque ces troupes de choc le sauvèrent d'une mort certaine lors des révoltes antifrancaises du Sud algérien. Soldats d'élite, les 20 000 “marsouins” et “bigors”, chantant leur hymne au garde-à-vous, ont été projetés dans toutes les opérations extérieures de ces quarante dernières années. L'ancre de marine qu'ils portent sur leur béret (*en photo, l'insigne de la spécialité parachutiste*), qui les différencie de toutes les autres armes, est leur fierté. À Fréjus, le musée des Troupes de marine (frejus.fr) rend hommage à leur fabuleuse épopée. L. B.



ristes clouent d'abord les parachutistes au pilori. Pas seulement les Massu, Bigeard, Trinquier ou Le Pen ; les simples soldats aussi. Tous, les vivants et les morts. Comme si le fait de porter le béret amarante faisait d'eux des assassins en puissance.

Mais c'était compter sans la force des traditions. Et leur prestige toujours intact chez les jeunes patriotes. Les régiments paras vont continuer d'attirer. Après une traversée du désert de dix ans, les voilà de nouveau projetés en Afrique : opérations Bison, Lamantin, Tacaud, Manta... Nos parachutistes sont au Tchad, en Mauritanie, au Zaïre, en Centrafrique. Les légionnaires du 2^e REP sautent sur Kolwezi. Au Liban, sous le béret bleu des soldats de la paix de l'ONU, les paras multiplient encore les faits d'armes. Continuent à verser leur sang. Avec, toujours, cet esprit para où priment la générosité, l'entraide, le don de soi, comme durant l'embuscade tragique tendue par les talibans dans la vallée d'Uzbin, en Afghanistan, le 18 août 2008 (*lire encadré page de gauche*).

La France, ce jour-là, redécouvre ses héros modernes. Que l'on retrouve encore au Tchad, en Centrafrique, au Gabon, au Congo, au Rwanda, en Irak, au Zaïre, en ex-Yougoslavie, mais aussi dans tous les conflits périphériques de la guerre froide et face aux nouvelles confrontations nationalistes ou terroristes...

Pour les hommes au béret amarante, c'est partout, de tout temps, la même quête : s'accrocher à « *cette piste que l'on hait mais dont on ne peut se*

Bigeard : “Une piste au destin imprévisible, où la mort frappe quand elle le choisit...”

passer, au destin imprévisible où la mort frappe dans le décor qu'elle a choisi, comme l'a écrit le général Bigeard dans *Piste sans fin* (Grancher, 2000). *Piste cruelle, parfois glorieuse, mais souvent jalonnée de sacrifices inutiles où l'on ne se bat plus que pour son copain, son voisin* »...

Ajouté à la discipline, c'est cet esprit “béret rouge” qui a permis à nos paras de dépasser les reproches et les doutes nés des brumes de la guerre, et de repartir, comme toujours, vers d'autres fronts, vers d'autres missions. Ainsi du Mali, aujourd'hui, où la nouvelle génération reste consciente, comme le disait encore Bigeard, que « *ceux qui les ont quittés les regardent et ne leur ont pas encore dit de s'arrêter* ». ●

Louis Bassompierre



La marche des Centurions

Héros du célèbre livre de Jean Lartéguy, les paras de Bigeard en Algérie ont inventé la “guerre non conventionnelle”. Décrite en France par les “bien-pensants”, la tactique victorieuse des Centurions est aujourd’hui enseignée par l’état-major... américain.

C’est à la découverte par hasard, dans une oasis saharienne, de deux inscriptions gravées sur un débris de colonne romaine que Jean Lartéguy (1920-2011) doit d’avoir soudain trouvé le titre du livre qui fera la légende de ses héros à la casquette léopard (*lire page suivante*): « *Titus Caius Germanicus, centurion à la X^e Légion* », indiquait la plus ancienne; « *Friedrich Germanicus, centurion au 1^{er} REP* », signalait la seconde. Pour l’ancien militaire devenu journaliste et romancier, c’est une révélation: le parallèle entre ses compagnons légionnaires, auprès desquels il campait ce jour-là pour un reportage, et les lointains soldats de César lui apparaît comme une évi-

dence. Centurions d’hier, centurions d’aujourd’hui. Les mêmes hommes. À la fois indociles et disciplinés. Proie et gibier. En butte aux mêmes incessantes guérillas sur ces terres lointaines et à la même incompréhension là-bas, très loin, de la part des élites et des politiques...

« *Les képis blancs tenaient les mêmes postes de guet que les légionnaires de Cornelius Balbus, rien n’était changé*, racontera-t-il. *Assis face au désert, je rêvais à ces défenseurs oubliés du “limes” qui regardaient dans le lointain manœuvrer les escadrons numides. Quand viendrait la nuit, ces cavaliers, qui savaient leur faiblesse, les attaqueraient, et ils devraient se défendre seuls, sans espérer de*

Constantinois, 1956. À droite, le colonel Bigeard sur le terrain. Il porte la casquette "lézard" qui deviendra réglementaire pour les troupes coloniales en 1958.

Des paras partagés entre devoir d'obéissance et esprit rebelle.

secours. Tandis qu'à Rome, le Sénat était devenu un marché où tout était à vendre, et la politique une foire d'empoigne où tous les coups étaient permis. Le rapprochement avec la IV^e République allait de soi. »

Publiés en 1960, et vendus à... un million d'exemplaires, *les Centurions* ancreront dans les esprits la renommée de ces paras partagés entre devoir d'obéissance et esprit rebelle. Ses personnages assoiffés de victoire, mais en proie au doute sur leur mission, leurs moyens et leurs supérieurs si éloignés du terrain, Lartéguy est aussi allé les chercher dans la réalité. Du déjà légendaire Marcel Bigeard il fera le flamboyant colonel Raspéguy. C'est en partant du capitaine Claude Barrès, petit-fils de l'écrivain, qu'il créera le capitaine Esclavier, tandis que le commandant Jean Pouget, rescapé de Diên Biên Phu et interné au terrible camp n° 1, prêterait certains de ses traits au capitaine de Glatigny.

"Une nouvelle armée capable de vaincre des soldats révolutionnaires"

Ces paras romantiques et désabusés « aspiraient, dira Lartéguy, à un nouvel ordre plus juste, plus pur, et à une nouvelle armée, affranchie de la routine et de conceptions désuètes, capable de vaincre des soldats révolutionnaires, ce qui supposait qu'elle s'inspirât elle-même de méthodes révolutionnaires. Pour ce faire, ajoutait-il, elle devait s'affranchir de ses traditions respectables et se salir

les mains, sans être couverte par l'autorité politique qui lui avait donné l'ordre de juguler l'insurrection du FLN par tous les moyens, mais détournait pudiquement les yeux quant à l'application de ces moyens. » Ceux qui, après avoir vécu l'abandon de l'Indochine, ne se résoudront pas au lâchage de l'Algérie deviendront *les Prétoriens*, titre de son roman suivant.

Impossible en effet pour ces centurions, si emblématiques des troupes d'élite de l'époque, passées de l'une à l'autre, de dissocier l'Indo du Djebel. Le drame vécu en Extrême-Orient explique pour une large part la révolte et le putsch des "soldats perdus" de 1962. En attendant, c'est un nouvel "art de la guerre" que vont inventer et théoriser les paras de Raspéguy-Bigeard. Comme le dit Boisfeuras dans le roman, « *le temps de l'héroïsme est bien mort (...). Les armées nouvelles n'auront plus ni panaches ni musiques. Elles devront être efficaces* ». Objectif : s'adapter aux méthodes de l'ennemi. Le harceler par petits groupes, sans attendre le "grand affrontement" qui ne viendra jamais, et s'appuyer sur le renseignement, obtenu par tous les moyens, pour déclencher des opérations coups de poing. Une "sale guerre", diront les belles âmes. Mais une guerre victorieuse. Au point, plus de quarante ans plus tard, de voir *les Centurions* largement cités dans le manuel de guerre du général Petraeus, commandant des forces américaines en Irak et en Afghanistan. Tandis que la France, elle, n'aura que réprobation à leur égard... ●

Arnaud Folch

LA "CASQUETTE BIGEARD"

C'est en Algérie qu'est apparu pour la première fois ce couvre-chef avec protège-nuque couleur camouflage porté, en plus du béret rouge, par les paras. S'il est resté célèbre sous l'appellation de "casquette Bigeard", celui-ci, le premier à la faire adopter par ses hommes,

n'en est cependant pas l'inventeur. Devenue réglementaire pour toutes les troupes coloniales en 1958, cette casquette souple fut en effet inspirée, dès l'Indochine, par celles de l'Afrikakorps de Rommel et de l'armée japonaise. A. F.



“Les chasseurs se font tuer mais ne se rendent jamais !”

“Camerone” des chasseurs alpins, qui le fêtent chaque année, le combat à un contre cent de Sidi-Brahim en Algérie (23-26 septembre 1845) face aux troupes d’Abd el-Kader est un sommet de l’héroïsme militaire. Tiré du livre de Jean Mabire *Chasseurs alpins*, l’incroyable récit de cet épisode à la fois tragique et glorieux. Extraits.

es cavaliers arabes surgissent. Ils sont des centaines, des milliers peut-être. Ils s’élancent au galop contre le marabout [*petit fortin*, NDLR]. Bien protégés derrière leurs murs, chasseurs et hussards les fusillent à bout portant. Le flot ennemi reflue. D’autres assaillants arrivent. La montagne

est blanche de burnous comme s’il neigeait... Un messenger de l’Émir [*Abd el-Kader, chef de la résistance aux Français*, NDLR] s’avance. Géreaux refuse de le laisser entrer dans le marabout-forteresse. L’homme doit passer un message par-dessus le mur à l’aide d’une longue tige de roseau fendue. C’est une simple feuille de papier couverte de caractères arabes.

— L’Émir nous demande de nous rendre, traduit Lévy. Sinon, il sera impitoyable.

— Donnez-moi ce papier, dit Géreaux.

Et le capitaine écrit sur le billet envoyé par Abd el-Kader: « *Plutôt mourir que de nous rendre.* »

Le message est retransmis de la même manière. Quelques minutes plus tard une vive fusillade sera la réponse de l’Émir au refus de Géreaux.

Un nouveau message arrive cependant peu après.

— Cette fois, dit Lévy, c’est plus grave. Abd el-Kader annonce qu’il a fait des dizaines de prisonniers parmi nos camarades et qu’ils seront décapités si nous refusons de nous rendre.

— Répondez-lui que nous sommes sous la garde de Dieu, ordonne Géreaux qui n’a plus d’autres ressources.

12^e BCA

Page de gauche, ci-contre : chasseurs alpins en tenue de montagne à l'entraînement. En bas : Jean Mabire, ancien chasseur alpin. Ci-dessous, à droite : le cor de chasse, emblème de ce corps d'élite.

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

Et le capitaine ajoute à mi-voix :

— Espérons qu'il ne sait pas que nous manquons d'eau, de vivres et de munitions.

Un troisième message arrive. Il est rédigé en français par un des prisonniers, qui l'a écrit sous la menace. « *Vous êtes perdus*, déclare l'Émir. *Je vous réduirai par la force ou par la famine.* »

Épuisé par sa blessure, le capitaine de Géréaux s'est étendu à l'ombre du marabout. C'est le caporal Lavayssière qui prend le crayon de son chef et écrit d'une grosse écriture appliquée : « *Merde pour Abd el-Kader. Les chasseurs se font tuer mais ne se rendent jamais.* » Géréaux trouve la force de sourire.

— C'est exactement ce que j'aurais écrit, murmure-t-il.

L'Émir, pourtant, ne renonce pas à obtenir la reddition des encerclés de Sidi-Brahim. Il expédie un nouveau message que les assiégés reçoivent à coups de fusil. Alors, il fait venir le capitaine adjudant-major Dutertre. Fait prisonnier quelques heures auparavant, l'officier peut encore marcher malgré ses blessures. On lui demande de conseiller à ses camarades de se rendre.

— Tu leur diras que s'ils refusent, tu auras la tête tranchée !

Dutertre est conduit par six Arabes à une cinquantaine de mètres d'un des murs de pierres. Il n'a plus sur lui qu'un pantalon déchiré et une chemise en lambeaux. Sans ses lunettes, il ne voit pas grand-chose mais distingue quelques vagues silhouettes autour du marabout.

— Tous nos camarades sont tombés, leur crie-t-il. Il ne reste que vous. Ne vous rendez pas et résistez jusqu'à la mort !

Deux coups de feu claquent. L'officier s'écroule. Ses gardiens lui tranchent alors la tête et l'un d'eux va la brandir sous les murs du marabout. Une détonation et l'Arabe s'écroule, en tenant toujours dans son poing serré la chevelure du malheureux Dutertre.

Les assauts vont alors se succéder. Chaque vague est brisée par le feu des carabiniers et les cadavres

Deux coups de feu. L'officier s'écroule. Ses gardiens lui tranchent la tête.



s'amoncellent devant les défenseurs du marabout. Les assiégés s'en tirent sans mal. Seul un sous-officier, le vieux sergent Steyaert, déjà blessé à la cuisse, reçoit une balle qui lui traverse les deux joues sans même lui fracturer la mâchoire. [...]

À l'aube du 24 septembre, l'émir Abd el-Kader [...] décide, avant de lever le camp, de réduire la garnison du marabout de Sidi-Brahim. Un nouveau message au capitaine de Géréaux provoque la même réaction que les trois missives de la veille. Les Arabes resserrent alors leur dispositif et commencent à ouvrir un feu nourri sur les défenseurs. Bien abrités, hussards et chasseurs laissent pleuvoir cette grêle de balles sans broncher.

— Nous les aurons par la faim et la soif, décide alors Abd el-Kader. [...]

Le soleil de l'aube [du lendemain, 25 septembre, NDLR] va trouver les chasseurs et les hussards, assoiffés tout autant qu'affamés. Leurs maigres provisions sont épuisées depuis longtemps. Alors les défenseurs du marabout de Sidi-Brahim en sont réduits à mâchonner des herbes et des feuilles. La soif devient un supplice pire encore. Les malheureux vont boire leur

AUX ORIGINES DES DIABLES BLEUS

C'est en 1888, sous la III^e République, qu'ont été créés les douze premiers bataillons de chasseurs à pied affectés à la défense des Alpes : les Bataillons alpins de chasseurs à pied, que l'usage transformera rapidement en Bataillons de chasseurs alpins (BCA). Ce sont les héritiers des troupes de montagne de l'Ancien Régime

(corps des fusiliers des Montagnes, 1744) et de la Révolution (Chasseurs du Gévaudan, Volontaires du Dauphiné, Légion des Allobroges, puis Chasseurs des Alpes, entre 1791 et 1793). Les troupes de montagne sont regroupées depuis 1999 au sein de la 27^e brigade d'infanterie de montagne (BIM), ex-division alpine. A. F.

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VOLLET



urine, additionnée de quelques gouttes d'une unique bouteille d'absinthe qui passe de main en main. [...]

Tous souhaitent une sortie, pleine de risques. S'il faut mourir, autant être frappé d'une balle que périr lentement de faim et de soif au milieu des pires hallucinations. [...]

Le 26 septembre au matin, le capitaine dit à Chappedelaine et à Rosaguti :

— Si nous restons ici, nous sommes voués à une mort certaine. Alors il vaut mieux tout risquer et mourir les armes à la main.

Le lieutenant et le chirurgien approuvent leur chef. Géreaux donne aussitôt ses ordres pour le départ :

— Il faut rester en carré. Vingt hommes en avant ; vingt en arrière. Et quinze de chaque côté. Objectif, le port de Djemaa-Ghazouet. Départ à six heures du matin.

Surpris, les assiégeants, qui ne s'attendaient pas à une sortie, sont bousculés et la petite troupe prend la direction du nord-est, vers le rivage et la liberté. [...]

De tous les douars, des hommes surgissent pour barrer la route aux chasseurs et aux hussards rescapés de Sidi-Brahim. Des coups de fusil claquent, tout proches. Trois carabiniers, les jambes fracassées, tombent à terre.

— Nous ne pouvons plus marcher, disent-ils à leurs camarades. Nous ne voulons pas tomber vivants entre leurs mains. Achevez-nous, les amis !

Un hussard est frappé à son tour dans le cou. Deux de ses voisins le soutiennent et le blessé donne son

fusil au lieutenant de Chappedelaine qui le remplace alors dans les rangs. [...]

— Combien nous reste-t-il de cartouches ? demande l'officier.

Le compte est vite fait.

— Quatre par homme, mon capitaine.

— Advienne que pourra. Nous allons charger à la baïonnette. [...]

Des adversaires surgissent de plus en plus nombreux. C'est une véritable marée humaine. Le lieutenant de Chappedelaine, atteint de deux balles, tombe le premier. Il est mort. Ou ne vaut guère mieux. Dans quelques secondes, il aura la tête tranchée.

“À la baïonnette !” ordonne le gradé

Le capitaine arrive à rassembler quelques survivants dans un bouquet de figuiers, au pied du village de Ouled-Ziri, près d'une source. Avant de mourir, ses hommes vont pouvoir étancher leur soif. Entouré du chirurgien Rosaguti et de l'interprète Lévy, l'officier, totalement à bout de force, arrive encore à commander :

— Formez le carré !

Ils ne sont plus que quelques carabiniers et deux ou trois hussards pour essayer de faire front à une meute hurlante qui dévale les pentes de l'oued Mersa. Les chasseurs d'Orléans les accueillent à coups de baïonnette ou à coups de crosse. Une horrible mêlée

Photo de gauche : dans le “marabout” de Sidi-Brahim, avant la sortie héroïque. À droite : carte postale du début du XX^e siècle consacrée aux chasseurs alpins.



“BLEU CERISE” ET “JONQUILLE”

“Bleu cerise” : c’est l’expression utilisée par les chasseurs alpins pour désigner la couleur rouge. Laquelle n’est jamais prononcée à trois exceptions près: le rouge (de la Légion d’honneur) de leur fourragère, le battant du drapeau tricolore et... les lèvres des femmes. De même la couleur jaune se dit “jonquille”. A. F.

commence. D’autres indigènes arrivent à la curée, venus du douar de Sidi-Amar.

Cette fois, c’est la fin. [...]

Peu à peu, toute tentative de former un carré devient illusoire et chaque combattant est entouré par une grappe d’ennemis. La plupart vont périr tout près du salut. Car le poste côtier n’est plus qu’à quinze cents mètres!

Le capitaine de Géreaux est tué parmi les premiers. Puis tombe le chirurgien Rosaguti et le sergent-major Merley. [...]

Bientôt, il ne reste plus que le caporal Lavayssière et une vingtaine d’hommes. — À la baïonnette! ordonne le gradé. On va essayer de rejoindre Djemaa. Chacun pour soi!

À ce moment, trois coups de canons partent enfin du fort. Un projectile tombe au milieu des poursuivants qui se dispersent. Les chasseurs rescapés courent encore plus vite. Ils doivent remonter la pente escarpée de l’oued, car la bourgade portuaire se trouve sur l’autre rive. Enfin, ils arrivent épuisés, sous ses murailles.

— Halte!

Les sentinelles ont pris les quelques survivants qui surgissent comme des diables pour des indigènes revêtus des détroques de soldats français massacrés.

Enfin, ils se font reconnaître. De toute la colonne Montagnac, il ne reste pas un seul officier ni un seul sous-officier. Et seize hommes seulement ont échappé

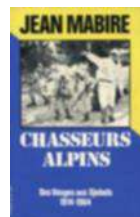
à la mort et à la captivité. Le caporal Lavayssière ne commande plus qu’à une petite troupe de fantômes surgis de quelque enfer. Il est le seul à posséder encore sa carabine, sans une seule cartouche. Tous les autres ont perdu leur arme dans la mêlée. Deux

“Une horrible mêlée commence. Cette fois, c’est la fin.”

hommes vont encore mourir d’épuisement en tombant dans les bras de leurs camarades. Trois autres succomberont plus tard à leurs blessures.

Des défenseurs du marabout de Sidi-Brahim, il reste alors onze hommes vivants et libres, dont un seul hussard.

Et c’est ainsi qu’un minuscule lieu-dit d’Oranie entrera à jamais dans l’histoire des chasseurs d’Orléans, ancêtres des Alpins. ●



“Chasseurs alpins, des Vosges aux djebels, 1914-1964”, de Jean Mabire, Presses de la Cité, 1984, 460 pages.



Les commandos SAS de la France libre

Faisant partie des SAS britanniques, ces paras français ont participé aux campagnes d'Afrique du Nord puis à celles ayant suivi le Débarquement en Europe. Un sur cinq y a perdu la vie...

Le premier mort du jour J est tombé à près de 300 kilomètres des plages du Débarquement. C'était un caporal parachutiste français de 28 ans, Émile Bouétard. Il avait été parachuté dans la nuit du 5 au 6 juin avec un *stick* du 4th *Special Air Service* (SAS) à Plumelec, au sud-ouest de Ploërmel (Morbihan). Objectif de l'opération: faire diversion, afin de retenir les troupes allemandes qui occupaient la Bretagne au moment où les Alliés allaient débarquer. Après avoir touché le sol vers 0h30, le jeune para se trouva isolé avec les siens. Le ronflement du bimoteur qui les avait parachutés éveilla un poste allemand. Il fut repéré. Un violent échange de tirs s'ensuivit; Bouétard fut blessé. Munitions épuisées, il se

releva et, désarmé, fut fauché par une rafale allemande. Ses camarades eurent le temps de se disperser et de rejoindre le maquis de Saint-Marcel, à proximité.

Leur histoire commence presque quatre ans plus tôt, le 29 septembre 1940, jour où le général de Gaulle décide la création de la 1^{re} compagnie d'infanterie de l'air. « *Lorsque nous nous battons, demain, pour chasser l'occupant de France, les paras seront les premiers à participer au combat* », annonce-t-il. Le commandement de la compagnie est confié au capitaine Georges Bergé. Deux fois blessé durant la bataille de France, celui-ci est arrivé en Angleterre le 21 juin. Entouré de 24 volontaires, il obtient le brevet de parachutiste mili-



Jeep de SAS français en août 1944. Des opérations commando d'une audace folle pour prendre l'ennemi sur ses arrières.

taire, suit l'entraînement des commandos et s'initie aux techniques de sabotage dans une école des services secrets britanniques.

En mars 1941, Bergé et quatre de ses hommes sont parachutés en France pour une reconnaissance de trois semaines. En mai, un autre groupe fait exploser la centrale électrique de Pessac (Gironde), alimentant le trafic ferroviaire et la base allemande de sous-marins de Bordeaux. Puis, toujours commandée par Bergé, une unité d'une trentaine d'hommes rejoint le Proche-Orient. En janvier 1942, le détachement est affecté à Kabret, un camp d'entraînement des parachutistes britanniques au bord du canal de Suez. Le Royaume-Uni contrôle alors l'Égypte, que souhaitent conquérir les forces italiennes et allemandes (l'Afrikakorps) depuis la Libye. C'est là que les Français font la connaissance d'un jeune lieutenant des forces spéciales bri-

tanniques, David Stirling. Lequel recherche précisément des hommes entraînés aux opérations de commando...

Quelques mois plus tôt, Stirling a en effet convaincu son état-major de lui confier des missions de sabotage au sol des avions de la Luftwaffe, qui a la maîtrise du ciel en Méditerranée. Pour cela, il a créé une unité ultra-spécialisée, organisée en pelotons de cinq ou six combattants, les *sticks*, dont il trouve le nom, *Special Air Service Brigade* (SAS), et la devise, "*Who dares wins*" ("Qui ose gagne"). Après accord de De Gaulle, il incorpore les hommes à son 1^{er} régiment SAS sous l'appellation de *French Squadron* (escadron français).

Spécialistes des missions de sabotage derrière les lignes ennemies

En juin 1942, les *sticks* français réalisent avec succès des raids destructeurs contre des aérodromes et des bases navales de l'Axe jusqu'à... 400 kilomètres derrière le front. Au même moment, Bergé et cinq SAS sont débarqués par un sous-marin sur la côte nord de la Crète, occupée par les Allemands depuis 1941. Objectif: l'aéroport d'Héraklion, en Grèce, base stratégique de la Luftwaffe où sont détruits 22 appareils. Mais Bergé est capturé et expédié à l'oflag de Colditz, en Saxe. (Où Stirling sera également interné après sa capture en 1943, tout comme le successeur de Bergé, le capitaine Jordan. Tous ont été libérés en 1945.)

À l'été puis à l'automne 1942, les SAS participent aux deux batailles d'El-Alamein durant lesquelles les Britanniques mettent un terme à la percée de l'Afrikakorps en Égypte, puis chassent définitivement les forces de l'Axe du pays avant de conquérir la Libye.

DE GAULLE : "ENTRE TOUS, LES PLUS EXPOSÉS ET LES PLUS AUDACIEUX"

Dans une lettre datée de 1953, le général de Gaulle a rendu hommage à ses compagnons d'armes SAS. « Pour les parachutistes, la guerre ce fut le danger, l'audace, l'isolement, écrit-il. Entre tous, les plus exposés, les plus audacieux, les plus solitaires ont été ceux de la France libre. Coups de main en Crète, en Libye, en France occupée; combats

de la libération en Bretagne, dans le Centre, dans l'Ardenne; avant-garde jetée du haut des airs dans la grande bataille du Rhin; voilà ce qu'ils ont fait, jouant toujours le tout pour le tout, entièrement livrés à eux-mêmes, au milieu des lignes ennemies. Voilà où ils perdirent leurs morts et récoltèrent leur victoire. » F. C.

Parachutistes du SAS, héros des Forces françaises libres, en France en août 1944. En bas, Stirling au temps du "Long Range Desert Group".



USIS-DITE/LEEMAGE

"QUI OSE GAGNE"

Les régiments de SAS français ont un héritier revendiqué: le 1^{er} régiment de parachutistes d'infanterie de marine (1^{er} RPIMa) de Bayonne, appartenant au commandement des opérations spéciales. Lequel a repris leur devise, "Qui ose gagne".

Le plus légendaire des raids SAS de cette période a lieu sur la base aérienne de Sidi Haneisch, dans le nord de l'Égypte, en juillet 1942. Délaissant la tactique des petites formations, le major Stirling prend la tête d'un détachement de 18 Jeep armées de 50 mitrailleuses. Trois équipages sont français. Les voitures effectuent deux passages sur la piste, détruisant plus de 30 avions. Auteur de la Prière du para (lire page XX), l'aspirant français Zirnheld y sera fauché par les balles des stukas.

Fin 1942, de Gaulle décide de rassembler en Grande-Bretagne les éléments français du SAS pour les préparer à la libération de l'Europe. Les guerriers de l'Afrique du Nord se font soigner. Puis reprennent l'entraînement en Écosse avec plusieurs centaines de volontaires arrivés de métropole et des colonies. Les exercices se déroulent dans des conditions effroyables : marches interminables, sauts de jour et de nuit, manœuvres les plus périlleuses...

Tactique du "hit and run" : frapper fort et décrocher vite

Formidablement aguerris, 32 de ces paras, répartis en quatre *sticks* dont celui du caporal Bouétard, sautent sur le Morbihan et les Côtes-du-Nord (aujourd'hui Côtes-d'Armor) dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. Outre l'objectif décrit plus haut d'y fixer les 80 000 soldats allemands qui y stationnent, ils sont chargés d'activer les groupes de résistants et d'organiser le parachutage de leurs camarades, de conteneurs d'armes et de matériel. Autre mission, détruire tout ce qui peut servir à l'ennemi : ponts, routes, tunnels, dépôts de carburant...

Après le Débarquement, environ 500 SAS seront déployés du Loir-et-Cher à l'Allier. Ils vont harceler les arrières de la Wehrmacht selon la tactique du *hit and run*, frapper fort et décrocher vite (*encadré, page xx*). À l'issue de trois mois de combats, ils sont envoyés au repos en Champagne, puis en Grande-Bretagne. À la mi-décembre, 200 d'entre eux sont encore engagés dans la bataille des Ardennes, où une contre-offensive allemande vient d'enfoncer le front des Alliés.

En avril 1945, la Wehrmacht cherche à gagner du temps pour se retrancher en bon ordre derrière le Rhin. Établie aux Pays-Bas, dans la province orientale de la Drenthe, sa ligne de front bloque la progression des troupes canadiennes. Près de 700 hommes des deux régiments français de SAS y sont parachutés. Chaque *stick* s'est vu confier une mission de destruction ou de protection d'un pont, d'un canal, d'un aérodrome, en plus des initiatives de

SAS AU SECOURS DE LA RÉSISTANCE : LA FUREUR ET LA GLOIRE

La lutte des SAS français en France occupée après le Débarquement ressemble à une cavalcade furieuse, à une chasse infernale où le gibier c'est l'Allemand. Parachutés avant même le jour J ou débarqués avec leur Jeep dans les semaines qui suivent, les groupes de SAS vont essaimer vers Nantes, vers la Vienne, les Charentes, ou au plus profond de territoires où pullulent encore les forces de la Wehrmacht. C'est le cas de l'escadron du lieutenant Guy de Combaud-Roquebrune. Arrivant en 1943 à Londres après un séjour dans les prisons espagnoles, l'officier de réserve intègre à 37 ans le centre d'entraînement des parachutistes. Lâché



le 16 août sur les plages de France, après avoir scindé en quatre groupes ses équipages de Jeep il va engager une diagonale mortelle qui le conduira de la Normandie à la Saône via Orléans, Montargis, Auxerre, pour finalement atteindre La Vineuse, non loin de Cluny. À partir du 28 août, avec les quatre Jeep qu'il a gardées avec lui, il multiplie les accrochages avec l'occupant qui maintenant se replie. Jusqu'au 4 septembre, dans le village de Sennecey-le-Grand, au sud de Chalon-sur-Saône... Ce qui s'est passé ce jour-là défie l'imagination. Le groupe de quatre Jeep de Combaud pénètre dans la ville, où est stationnée

une colonne de plusieurs milliers d'Allemands, équipés de blindés, d'automitralleuses, de Panzerfaust... Trois des Jeep prennent en enfilade la rue où sont stationnées les forces en retraite. Sur plusieurs centaines de mètres, c'est un mitraillage forcené, un carnage qui couche d'innombrables ennemis. Les Jeep remontent toute la colonne, l'écrasant sous un feu d'enfer. Quand la 1^{re} DB pénètre dans le village en fin d'après-midi, les 12 SAS de Combaud sont morts. Leur bilan : près d'un millier d'Allemands tués. Yves Le Bescond

L'abbaye du village voisin de La Ferté abrite la Maison de la Résistance et de la libération du Châlonnais et le musée de l'Épopée SAS.

Ponts, routes, tunnels, dépôts d'armes et de carburant, convois ennemis : rien ne leur résiste !

déstabilisation des troupes allemandes. Mais l'opération a été mal préparée. Gênés par de nouveaux types de radars peu efficaces, les pilotes des avions de parachutage peinent à identifier les zones de largage. Les hommes sont lâchés à 500 mètres d'altitude, deux fois plus haut qu'à leur habitude. Beaucoup d'entre eux se blessent, atterrissent à des kilomètres

de la zone prévue en ordre dispersé. Ils ne disposent d'aucun contact sur le terrain. Lors de cette dernière mission avant la fin de la guerre, les SAS de la France libre essuient de lourdes pertes : plus de 30 hommes sont tués au combat ou exécutés, 60 blessés et 70 faits prisonniers, en seulement huit jours.

Au nombre d'environ un millier entre 1940 et 1945, les Français libres rattachés aux SAS ont infligé à l'armée allemande des pertes considérables : des milliers de soldats allemands ont été tués, blessés ou faits prisonniers. Les assauts de ces commandos ont largement contribué à saper le moral des troupes allemandes en reflux, ce qui était leur vocation. Mais ils ont eux aussi essuyé de lourdes pertes : près d'un homme sur cinq... Issu de cette compagnie de héros méconnus, le 2^e régiment de chasseurs parachutistes fera partie des 18 unités faites compagnons de la Libération à titre collectif. ●

François Cote



WAR ARCHIVE / ALAMY STOCK PHOTO



“Mon baptême para dans la baie du Mont-Saint-Michel”

À l’occasion des 70 ans de la célébration de la Saint-Michel, notre journaliste Louis de Ragueneil a sauté au-dessus de la baie du Mont-Saint-Michel. Un saut organisé à l’initiative du général Patrick Collet, commandant de la brigade parachutiste (11^e BP). Reportage.

Après avoir embarqué à 17h15, le 27 septembre dernier, depuis l’aéroport de Dinard-Pleurtuit (Ille-et-Vilaine), avec essentiellement des paras du 8^e RPIMa, l’avion ouvre sa porte. Pas le temps d’avoir le vertige ou de retenir son souffle. Nous voilà lancés à 250 kilomètres par heure dans le vide, au-dessus de cette baie immense de 500 kilomètres carrés. Après une cinquantaine de secondes de chute libre entre le rocher de Tombelaine et celui du saint patron des paras, le parachute s’ouvre. La descente est aussi spirituelle... On ressent une vive émotion en passant au-dessus de l’archange de 800 kilos couronnant la flèche de l’abbaye du Mont. À l’atterrissage, au milieu de la baie, dans les prés salés, nous sommes accueillis par des moutons que nous venons manifestement perturber. Une fois les parachutes rangés dans les sacs, nous

profitons de la chaude lumière de cette fin septembre pour prendre quelques photos avec les paras ayant sauté du même avion. L’occasion aussi d’échanger et de mieux connaître la singularité des parachutistes au sein de l’armée de terre (*lire aussi page 22*).

Troupe d’élite de l’armée de terre, la brigade parachutiste — la “BP” — compte près de 8500 hommes surentraînés et testés en permanence après avoir franchi une sélection sévère.

Dans le cadre de l’opération Barkhane, le matin du saut, l’armée française a largué 120 paras dans la région de Ménaka au Mali: 80 d’entre eux ont sauté de deux Transall; 40 autres ont été largués d’un A400M. Une importante démonstration de force qui s’est peu réalisée de cette manière ces dernières années. Mais aussi une grande première car les paras français expérimentaient leur nouveau parachute de dernière géné-

Page de gauche : notre collaborateur en plein saut.
Ci-dessous à droite : avant le saut, au côté d'un para de la 11^e BP.
En bas : Célébration de la Saint-Michel, à Paris.

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

11^e BP ET ALERTE GUÉPARD

Placée en disponibilité immédiate permanente, la force d'intervention rapide de la 11^e brigade parachutiste est capable de larguer n'importe où son premier échelon de 800 hommes, avec armes, équipement et munitions, en seulement vingt-quatre heures. Un exploit technique et humain. C'est ce qu'on appelle l'alerte Guépard, déclenchée sept fois depuis 2015 en opérations extérieures mais aussi, et c'est moins connu, sur le territoire français pour l'ouragan Irma ou encore lors des attaques terroristes du Bataclan, au Louvre et à Nice sur la promenade des Anglais. L. de R.



VA

**“Me voilà lancé
à 250 km/h
dans le vide !”**



ration, qui équipera progressivement l'ensemble des troupes aéroportées. C'est également la première fois que l'avion de transport militaire A400M, critiqué lors de son lancement et encore plus à la suite d'un crash en Espagne en 2015 pour une “erreur d'assemblage”, effectuait un largage en opération par l'arrière. À terme, l'avion devrait être en mesure de faire sauter les paras par les portes latérales, permettant ainsi de diviser par deux le temps de largage.

Deux jours plus tard, la messe célébrée à Saint-Louis des Invalides

Saint Michel a véritablement été fêté à la date exacte, c'est-à-dire le 29 septembre, à Paris, sur le Champ-de-Mars, à l'initiative du commandant de la BP, le général Patrick Collet, et en présence du chef d'état-major de l'armée de terre, le général Jean-Pierre Bossier, qui fut patron de la brigade

parachutiste de 2008 à 2010 après avoir commandé le 8^e RPIMa, à l'issue de plusieurs passages dans le régiment où il a notamment été moniteur parachutiste.

Pour l'occasion, tous les régiments de la BP ont été représentés — certaines unités sont actuellement projetées en opérations extérieures au Mali et en Irak. Les paras français étaient entourés de leurs camarades britanniques, américains, allemands et espagnols. Dans le détail, *16th Air Assault Brigade*, *173rd Airborne Brigade Combat Team*, *82nd Airborne Division*, *Luftlandebrigade* et *Brigada Paracaidista “Almogavares”*.

La commémoration a débuté à 9 h 30 par une messe célébrée en la cathédrale Saint-Louis des Invalides par l'évêque aux armées, Mgr de Romanet. À 11 heures, s'est tenue sur le Champ-de-Mars une prise d'armes ouverte au public, au cours de laquelle a été lue avec beaucoup d'émotion la prière du para. ●

Louis de Raguenel





Pour l'honneur de nos couleurs

Armées de terre, de l'air, Marine nationale...
Des mousquetaires du roi aux derniers maréchaux,
des soldats de l'an II au GIGN,
partout, toujours, au service du drapeau.

Le dernier voyage de la "Jeanne-d'Arc".

L'HONNEUR DE NOS COULEURS

Aux armes, citoyens !

Si la "levée en masse" de 1793 signe l'an I de la conscription, celle-ci trouve en fait son origine dans la milice d'Ancien Régime. Retour sur une idée et un système qui ne feront l'objet d'un vrai consensus qu'après 1871. Et que les Français regrettent aujourd'hui.



AKG-IMAGES

C'est le pourcentage de la population française ayant pris part à la guerre de 1914-1918. Contre 7 % pour les guerres napoléoniennes.

Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. Les jeunes gens iront au combat. Les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances; les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République. En instituant la "levée en masse",

Troupes françaises constituées d'appelés en 1792-1793.



le célèbre décret du 23 août 1793 signe aussi, sans le savoir, l'acte de naissance de la conscription universelle, devenue, à l'exception de rares périodes, notre principal mode de recrutement jusqu'à la décision prise par Jacques Chirac, en 1997, de son arrêt définitif le 31 décembre 2002.

En rupture avec la France traditionnelle (où chacun remplissait les fonctions de son état, la noblesse se réservant le métier des armes), c'est cependant dans la milice d'Ancien Régime que cette conscription trouve son origine.

Les choses avaient commencé d'évoluer bien avant la Révolution... C'est en effet une armée permanente et soldée qui est, à la fin de cet Ancien Régime, à la disposition du monarque. Formée de volontaires, auxquels s'ajoutent des contingents étrangers, cette armée, la plus puissante d'Europe, compte près de

"ARMÉE DE MÉTIER ÉGALE ARMÉE D'ASSASSINS"

Dans la lignée de Montesquieu, Diderot et les "esprits éclairés" se font les plus ardents défenseurs de la conscription. À l'article "Armée", l'*Encyclopédie* dit souhaiter que « *dans chaque condition, le citoyen ait deux habits, l'habit de son état et l'habit militaire* ». Dans son *Soldat-Citoyen* de 1780, Servan souhaite la constitution de légions formées d'orphelins et de fils d'indigents. L'armée de métier, il est vrai, a alors très mauvaise presse. Pour Voltaire, elle est synonyme de « *meurtriers qui louent leurs services* » et de « *d'assassins enrégimentés* ». Rousseau y voit une armée de conquête vouée à « *l'asservissement des citoyens* ». « *Tout citoyen doit être soldat par devoir, nul ne doit l'être par métier* », résume-t-il. Contre les « *phalanges mercenaires* », on rêve, dans les salons, d'une « *armée citoyenne* » héritière des Athéniens et des Romains. L'égalité des droits impliquant celle des devoirs, la liberté impose donc le service de la communauté. Ph. C.



200 000 hommes à la veille de la Révolution. Ses effectifs étant jugés insuffisants lors des guerres de la Ligue d'Augsbourg, Louis XIV est le premier à instituer une milice afin de fournir au roi des soldats supplémentaires (ordonnance du 29 novembre 1688). Chaque paroisse doit désigner et équiper des hommes, choisis parmi les célibataires de 20 à 40 ans, et devant servir deux ans. Le tirage au sort est institué peu après. La paix revenue, la milice est dissoute en 1697. Mais arrive, quatre ans plus tard, le déclenchement de la guerre de Succession d'Espagne: elle est rétablie; 185 000 hommes sont levés. L'impopularité du système conduit cependant à un nouvel abandon en 1708. Suivi d'un retour en 1711...

L'ordonnance du 25 février 1726 permet à beaucoup d'y échapper, en particulier les plus fortunés. La liste des conscrits est souvent laissée à l'arbitraire des intendants, qui s'en servent souvent pour... faciliter le recouvrement de l'impôt. Ce n'est qu'en 1774 que des règles précises seront fixées. Sont ainsi dis-

pensés, entre autres, les médecins, maîtres d'école et officiers de justice. Bien que peu contraignant (un rassemblement d'une semaine ou deux par an en temps de paix, le maintien de l'ordre à l'intérieur du royaume et la garde des places fortes en période de guerre), ce service militaire n'en est pas moins violemment contesté. Les tirages au sort, où chacun veut éviter de tirer le fatal "billet noir", sont l'occasion de troubles et de bagarres. « *Une espèce de guerre civile entre les paysans* », écrit Turgot.

Mirabeau hostile à la conscription au nom de la "liberté individuelle"

À partir de 1775, décision est prise de ne plus rassembler la milice en temps de paix. Simplement enregistrés, les tirés au sort ne sont plus astreints aux exercices. Le système n'en continue pas moins d'être vécu comme arbitraire par les ruraux — lesquels le

1870, LE SERVICE UNIVERSEL... ET POPULAIRE

Au lendemain du désastre de 1870 et de la proclamation de la III^e République, la loi Gisse (27 juillet 1872) institue le service militaire universel. Bien qu'encore inégal dans sa durée et permettant de nombreuses exemptions, ce système d'armée de conscription devient alors l'objet d'un large consensus. Ajouté au travail de fond réalisé par les instituteurs qui,

à l'image de Jean Macé, créateur de la Ligue française de l'enseignement, militent "pour la patrie, par le livre et par l'épée", la puissance du sentiment nationaliste et de l'esprit de revanche convaincront les Français de la nécessité de cette armée, désormais reconnue comme la manifestation la plus éclatante de l'attachement à la Nation. Ph. C.

**“L’Enrôlement des volontaires,
le 22 juillet 1792”, par Auguste Vinchon.**

dénoncent régulièrement dans les cahiers de doléances des états généraux.

À l'inverse, les “beaux esprits” de l'époque se prononcent pour (*lire encadré page 43*). De telles vues sont cependant aux antipodes de celles de l'opinion dominante. Mirabeau lui-même s'y oppose au nom de la liberté individuelle. Créées le 13 juillet 1789 à Paris, les gardes nationales ne sont ainsi pas considérées comme des corps militaires. Mais devant l'accumulation des nuages, les choses vont rapidement évoluer... Dès décembre 1790, un décret précise qu'en cas de guerre, les gardes pourront être requises par l'armée en lieu et place des milices, définitivement supprimées. La proclamation de la Patrie en danger, le 11 juillet 1792, amène la levée de nouveaux bataillons de volontaires, mais leurs qualités laissent à désirer. Au point que le général Biron les juge « *plus embarrassants qu'utiles* ». Sur les 300 000 hommes prévus par les levées, seuls 200 000 ont effectivement répondu à l'appel, les deux tiers rejoignant leurs foyers une fois terminée la campagne de 1792.

La nouvelle Assemblée a beau les supplier de rester en poste, les effectifs, début 1793, sont trop insuffisants pour faire face à la coalition. Le 24 février, un nouveau décret décide donc la levée de 300 000 volontaires — qui ne seront en fait que la moitié. Au cours de l'été suivant, la levée en masse fournira néanmoins aux armées jusqu'à 400 000 hommes supplémentaires, portant les effectifs au niveau jusqu'alors inégalé de 800 000 hommes. À Wattignies, Wissembourg et Fleurus, ces soldats de l'an II vont garantir la survie de la République jacobine et conquérir la rive gauche du Rhin. Mais ce recours aux masses ne pouvait s'installer dans la durée, et les effectifs fondent rapidement. L'article 9 de la Constitution du 8 fructidor an III précise alors que « *tout citoyen doit ses services à la patrie et au maintien de la liberté. Il doit répondre toutes les fois que la loi l'appelle à la défendre* ».

Trois ans plus tard, au moment où une nouvelle coalition se dresse contre France, la loi Jourdan du 5 septembre 1798 met sur pied un système de conscription durable qui fonde le service militaire à la française. Tous les citoyens de 20 à 25 ans sont concernés mais ne seront appelés qu'en fonction des besoins, en commençant par les plus jeunes. Pourtant, là encore, les résultats ne sont pas à la hauteur : sur les 400 000 hommes espérés, on déplore environ 150 000 insoumis ou déserteurs.

78 000

C'est le nombre d'appelés sous les drapeaux en 2002, dernière année du service militaire obligatoire.

Sous Napoléon, c'est cette même loi Jourdan qui fournira à l'Empereur les soldats dont il a besoin. Jusqu'en 1810, cette conscription ne concerne qu'un contingent annuel de 80 000 hommes. Ce n'est qu'après la campagne de Russie que les besoins deviendront beaucoup plus importants. De retour au pouvoir après les Cent-Jours, Louis XVIII abolit la conscription (article 12 de la Charte). Mais l'insuf-

Plus de vingt ans après sa suppression, les Français sont favorables au rétablissement du service militaire.

fisance du nombre des volontaires aboutit à la loi Gouvion-Saint-Cyr du 10 mars 1818, qui précise que « *l'armée se recrute par des engagements volontaires ou, en cas d'insuffisance, par le recours aux appelés* ». Tirés au sort dans chaque canton, les mauvais numéros devront faire six ans de service ! La conscription ne correspond plus ici qu'aux besoins en hommes ; l'obligation civique n'est plus mise en avant.

En 1832 et 1868, les lois Soult et Niel maintiendront la possibilité de l'appel aux conscrits. Très inégalitaire, ce service autorisant le remplacement et l'exonération durera jusqu'à la défaite de 1870. Date à partir de laquelle l'esprit de revanche la rendra enfin populaire (*lire encadré page précédente*). Plus de vingt ans après sa suppression, une majorité de Français se dit favorable à son rétablissement. ●

Philippe Conrad

Mousquetaires, au nom du roi et du panache !

Sans Alexandre Dumas, cette petite unité serait oubliée de tous. Ripailleuse et paillarde, elle fut aussi une authentique troupe d'élite. À l'épopée parsemée d'exploits.

Ce qui me cause un plaisir extrême chez mes mousquetaires, c'est cette gaieté avec laquelle ils se présentent à tout ce qu'on leur dit d'attaquer. C'est ainsi que Louis XIII, fondateur en 1622 de la Compagnie des mousquetaires du roi, louait l'état d'esprit si empreint de panache de cette unité qu'Alexandre Dumas fera entrer deux siècles plus tard dans notre panthéon national. Indociles, ripailleurs, buveurs, joueurs, coureurs de jupons et querelleurs, ce sont cependant avant tout des soldats d'élite, puissamment armés dès l'origine, en plus de leur épée, d'un rare mousquet (d'où leur nom) remplaçant l'arquebuse — mais nécessitant alors pas moins de neuf opérations pour être chargé et déchargé !

Troupe de choc, donc, elle est réunie dès sa création à la maison du roi pour assurer sa protection et celle de sa cour. Mais ce sont sur les plus rudes champs de bataille que vont être amenés à combattre, et à mourir, ces soldats surentraînés vêtus d'une "casaque à quatre pans de laine bleue doublée de rouge" (les couleurs de la livrée royale), brodée sur chaque pan d'"une croix fleurdelisée en velours agrémentée de fils d'or et d'argent". Et s'il se déplace élégamment à cheval, c'est à pied que le mousquetaire combat.

Moins autonomes que Dumas ne les a décrits, ces hommes, même dotés d'un chef propre (dont le premier fut le marquis de Montalet), sont subordonnés au commandement d'un autre corps, plus important, celui des cheveu-légers (cavaliers et lanciers), eux aussi directement rattachés au roi. Si, par la suite, les mousquetaires seront amenés, en quelques circonstances, à s'opposer aux hommes de Richelieu, lorsque celui-ci s'opposera lui-même à Louis XIII — période durant laquelle Dumas situe *les Trois*

Mousquetaires —, c'est sous les ordres du Cardinal, durant le siège de La Rochelle (1627), qu'ils vivront leur baptême du feu. Ils multiplient les exploits à Saint-Martin-de-Ré : engagés dans le corps expéditionnaire, les 32 mousquetaires parviennent à forcer le blocus anglais. Impressionné, Richelieu les couvre d'éloges : à eux seuls, dit-il, ils se montreraient capables de « *percer un front de bataillon jusqu'à la queue* » ! Autre démonstration de bravoure à La Rochelle même, où le futur capitaine lieutenant des mousquetaires, le Béarnais Tréville, de son vrai nom Jean Armand du Peyrer, comte de Trois-Villes, est grièvement blessé. Lui aussi est l'un des héros du roman de Dumas.

“Capables, à eux seuls, de percer un front de bataillon jusqu'à la queue”

Alors que leurs effectifs atteignent désormais plusieurs centaines d'hommes, ceux-ci sont engagés peu après au pas de Suse, en actuelle Italie. En s'emparant de cette place forte, ils permettent aux Français de tenir l'ultra-stratégique défilé commandant le Piémont. Le 9 mars 1629, à la tête de l'infanterie française, ils bousculent encore les troupes du duc de Savoie, allié aux Habsbourg. De nouveau blessé à deux reprises, Tréville capture de ses propres mains un général espagnol, le duc de Savoie lui échappant de peu.

Le prestige des mousquetaires est si éclatant que le roi décide de s'en nommer capitaine. Louis XIII choisit lui-même la plupart des mousquetaires, lesquels sont logés chez des particuliers du faubourg Saint-Germain, à proximité du Louvre où s'effectue

Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, les héros des "Trois Mousquetaires", d'Alexandre Dumas.

1622

C'est l'année de création, par Louis XIII, de la Compagnie des mousquetons, puis mousquetaires, du roi. L'unité est définitivement dissoute en 1816, sous Louis XVIII.



AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY

LES "GRIS" ET LES "NOIRS"

Plus qu'avec Louis XIII, c'est sous Louis XIV que les mousquetaires atteignent leur apogée. Leur accordant une attention et un soin particuliers, le Roi-Soleil les réorganise en deux compagnies de 300 hommes, désignées d'après la robe de leurs chevaux: les "gris" pour la première, casernée rue du Bac; les "noirs" pour la seconde, fixée faubourg Saint-Antoine. C'est lui, encore, qui les pare d'une nouvelle tenue, "soubreveste bleue, doublée de rouge et frappée de grandes croix". A. F.



Aquarelle de Paul Gavault, exposée au musée Alexandre-Dumas du château de Monte-Cristo.

1844

C'est le 14 mars de cette année, sous forme d'un feuilleton dans le journal *Le Siècle*, que paraissent *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas.

une partie de leur service. Bras armé du pouvoir royal, cette petite troupe qui brille au combat, et dont les plus jeunes n'ont que 16 ou 17 ans, domine aussi les spectacles équestres et danse même pour les fêtes de la Cour en 1635.

Les jeunes nobles en rêvent. Nombreux viennent du Béarn, où un lien avec Tréville facilite l'incorporation. Parmi eux : ses cousins Henri d'Aramits (Aramis) et Armand de Sillègue d'Athos (Athos), mort en duel en 1643 sur le Pré-aux-Clercs, ainsi que son beau-frère Isaac de Portau (Porthos). Venu de Gascogne, Charles de Batz de Castelmor, dit d'Ar-

De toutes les campagnes, fiers de se lancer en première ligne !

tagnan, qui a donc réellement existé, est incorporé en 1633 (*lire page suivante*).

Arrive le 14 mai 1643. La mort du roi. Orphelins, les mousquetaires le sont d'autant plus que trois ans plus tard Mazarin, qui n'apprécie guère leur indépendance, prend prétexte de supprimer « *une dépense des moins nécessaires* » pour dissoudre l'unité et en créer une autre, attachée à sa personne, à partir des anciens de la garde de Richelieu. Scindée en deux, la compagnie est néanmoins rétablie par Louis XIV en 1657. Officiellement dévolus à l'accompagnement du roi « à la chasse et à la promenade », les 150 hommes qui la composent retrouvent rapidement leur finalité guerrière. À peine reformée, l'unité rejoint l'armée de Turenne, s'illustrant l'année suivante à la célèbre bataille des Dunes (*lire page XX*) et au siège de Dunkerque.

Dans le même temps, la mission des mousquetaires se diversifie. Ils jouent le rôle d'une académie

militaire où défilent, avant de faire carrière, nombre de jeunes aristocrates, tel Saint-Simon. Participent aussi à des opérations de police : arrestation de Fouquet par d'Artagnan (1661), répression de révoltes dans le Vivarais (1670) ou en Bretagne contre les Bonnets rouges (1675)... Mais la guerre reste leur premier métier, en particulier les sièges de villes, qu'évoque

l'étendard de sa première compagnie : une bombe lancée sur une cité avec la devise « Où elle s'abat, la mort aussi ! » Les mousquetaires sont de toutes les campagnes, se faisant une fierté d'être envoyés dans les premières vagues d'assaut et les opérations les plus périlleuses. Ce sont eux qui sauvent l'honneur de l'armée, le 23 mai 1706, lors de la terrible défaite de Ramillies. Eux encore qui font tomber Maastricht, siège au cours duquel d'Artagnan est tué lors d'un assaut téméraire. « *J'ai perdu d'Artagnan en qui j'avais la plus grande confiance et m'était bon à tout* », écrit, éploré, Louis XIV à la reine.

Après la mort du Roi-Soleil, les mousquetaires s'éloignent des champs de bataille. Seul fait d'armes : leur charge contre les Anglais à Fontenoy, le 11 mai 1745. La routine et les intrigues les gagnent. C'est donc dans une quasi-indifférence que, en 1775, sous Louis XVI, à fin d'économies, la maison militaire du roi est démantelée, et les compagnies de mousquetaires avec. Elles ne seront brièvement reconstituées que deux ans, sous Louis XVIII, entre 1814 et 1816. Avant de revivre pour l'éternité, à partir de 1844, sous la plume d'Alexandre Dumas. ●

Arnaud Folch

Le mystère d'Artagnan

“D'Artagnan et la gloire ont le même cercueil”, écrivit de lui Saint-Blaise.
Mais qui était-il vraiment ?

De Charles de Batz de Castelmore, son vrai nom, Alexandre Dumas a laissé dans *les Trois Mousquetaires* cet inoubliable portrait: « *Figurez-vous don Quichotte à dix-huit ans; don Quichotte décorcelé, sans haubert et sans cuissard (...). Visage long et brun; la pommette des joues saillante, signe d'astuce; les muscles maxillaires énormément développés, indice infailible où l'on reconnaît le Gascon, même sans béret, et notre jeune homme portait un béret orné d'une espèce de plume; l'œil ouvert et intelligent; le nez crochu, mais finement dessiné; trop grand pour un adolescent, trop petit pour un homme fait, et qu'un œil exercé eût pris pour un fils de fermier en voyage, sans la longue épée qui, pendue à un baudrier de peau, battait les mollets de son propriétaire, quand il était à pied, et le poil hérissé de sa monture quand il était à cheval.* »

Marié, deux fils, et divorcé pour cause d'infidélité...

Problème: si le personnage, né au château de Castelmore, à Lupiac (actuel département du Gers), a bel et bien existé, y compris sous son surnom de d'Artagnan, rien ne permet de certifier sa description. De lui n'existe en effet qu'un seul portrait — dont l'authenticité de plus n'est pas garantie. De même ses aventures, telles que contées par Dumas, s'inspirent-elles de mémoires apocryphes rédigés en 1700, vingt-sept ans après sa mort, par un certain Gatien de Courtilz de Sandras, lequel s'est cependant appuyé sur des écrits épars laissés par d'Artagnan.

Une certitude: le célèbre mousquetaire n'est pas né en 1607, comme le prétend l'écrivain (qui lui donne 18 ans en 1625), mais, selon les registres, entre 1611 et 1615. On ignore tout ou presque



en revanche de son enfance. Au point que Gatien de Courtilz débute ainsi ses *Mémoires de Monsieur d'Artagnan*: « *Je ne m'amuserai point ici à rien rapporter de ma naissance, parce que je ne trouve pas que je puisse rien dire qui soit digne d'être rapporté...* »

Nettement plus “traçable” est son parcours chez les mousquetaires, qu’il intègre après les gardes-françaises de Mazarin, dont il est un fidèle, en 1658, soit trente-six ans après la création de la compagnie, avec le grade de sous-lieutenant. Avant d’en devenir l’un des chefs (capitaine lieutenant) peu avant sa mort devant Maastricht (25 juin 1673). Si Dumas néglige la plupart de ses exploits militaires au sein de son unité, il “oublie” aussi, et surtout, un autre épisode clé: son mariage, le 3 avril 1659, en l’église Saint-André-des-Arts à Paris, avec Anne-Charlotte de Chanlecy, dont il aura deux fils. Six ans plus tard, celle-ci obtiendra cependant leur séparation pour cause d’infidélité. Au moins sa réputation de séducteur n’est-elle pas usurpée... ● A. F.

Guynemer, l'as des as

Tombé à 23 ans, le capitaine pilote de la Grande Guerre aux 53 victoires (homologuées, en réalité bien plus) incarne l'esprit chevaleresque de notre aviation. Et la gloire immortelle de ses "as". Portrait.



Trop petit, trop maigre, pas assez de muscles. Né maladivement chétif à Paris le jour de Noël 1894, au point que ses parents ont longtemps craint de le perdre, Georges Guynemer, les années passant, a grandi, mais s'est à peine remplumé. Lorsque la Grande Guerre éclate, et qu'il veut s'engager, son un mètre soixante-dix, ses pauvres 40 kilos, sa poitrine creuse et ses membres malingres font l'effet d'un couperet : inapte ! Il supplie ses parents de faire jouer leurs relations. « *Lorsqu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné* », leur dit-il. Mais rien n'y fait : ni son père Paul, saint-cyrien, ni sa mère Julie, née Doynel de Saint-Quentin, descendante de Louis XIII par son aïeule Bathilde d'Orléans, mère du duc d'Enghien, ne parviennent à infléchir la commission de révision. Quelques années auparavant, "Georges-le-freluquet", comme ses camarades du collège Stanislas le surnommaient, s'est déjà vu fermer, pour les mêmes motifs, les portes de Polytechnique.

Désespéré, il erre, en vacances dans le Sud-Ouest, sur la plage d'Anglet, d'où, un matin, il aperçoit des avions militaires se poser. Il se rend aussitôt à la base de Pau et parvient, cette fois, à se faire enrôler. Mais comme simple élève mécanicien, cantonné au sol, et interdit de formation de pilote. Inconnue, ou presque, l'armée de l'air à l'époque n'a pas le même prestige qu'aujourd'hui. Et les volontaires sont peu nombreux... Le premier vol des frères Wright, aux États-Unis, ne date que de 1903. Et ce

n'est que sept ans plus tard, le 9 juin 1910, qu'a eu lieu, en France, le raid d'entraînement pionnier d'un « *aéroplane militaire employé réellement aux besoins de la guerre* ». Dont nul, alors, n' imagine la place décisive qu'il sera amené à prendre... « *Au risque de scandaliser bien des lecteurs, nous n'hésitons pas à déclarer tout d'abord qu'il ne faut pas songer à utiliser nos machines volantes comme engins offensifs* », écrit, commentant l'exploit, le journal hebdomadaire *l'Illustration*. Pour tout le monde, y compris l'état-major, « *le véritable rôle de l'aéroplane, comme celui du dirigeable, c'est de faire de l'exploration* » : analyse du terrain, repérage des mouvements de troupes...

"Un bouledogue qui ne lâche jamais !"

Qu'importent les missions pour Guynemer : il veut voler ! Bien que son poste ne l'y autorise pas, son enthousiasme lui permet de convaincre l'un des instructeurs, qui accepte de le former en secret. Le 21 janvier 1915, il devient officiellement élève pilote. Après avoir effectué son premier vol en solitaire à bord d'un Blériot 6 cylindres 50 HP, il obtient son brevet trois mois plus tard. « *Le plus beau jour de ma vie* », écrit-il à ses parents. Il a 20 ans. Dans trois ans, il sera mort. Accomplissant, entretemps, l'une des plus extraordinaires épopées de notre histoire

"TÉNACITÉ INDOMPTABLE, ÉNERGIE FAROUCHE, COURAGE SUBLIME..."

Chaque 11 septembre, date anniversaire de sa mort, l'armée de l'air célèbre sur ses bases le souvenir de Guynemer par une prise d'armes. Laquelle est clôturée par la lecture de sa dernière citation : « *Mort au champ d'honneur, le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente.*

Restera le plus pur symbole des qualités de sa race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations. » A. F.





À gauche : logo actuel de l'armée de l'air. À droite : dessin paru dans "l'illustration", rendant hommage à la double victoire en une seule minute de Guynemer, le 25 mai 1917.

militaire. Car pour le jeune Guynemer, surdoué, tout va aller très vite.

Celui que son capitaine surnomme "le Bouledogue", tant « *il ne lâche jamais* », est admis le 8 juin 1915 à l'escadrille MS.3, dite des Cigognes. Ses premières missions d'observation révèlent son exceptionnel sang-froid, essentiel au bon travail des photographes. Ses appareils étant régulièrement percés par des éclats d'obus, il en obstrue les trous avec de simples morceaux de toile. Et redécolle! Arrive le 19 juillet 1915: sur un Morane-Saulnier "Parasol" simplement équipé d'une mitrailleuse montée sur affût, il abat son premier avion ennemi, un Aviatik C.I, ce qui lui vaut la médaille militaire assortie de cette citation: « *Pilote plein d'entrain et d'audace, volontaire pour les missions les plus périlleuses. Après une poursuite acharnée, a livré combat à un avion allemand qui s'est terminé par l'incendie et l'écrasement de ce dernier.* » Première victoire, première médaille, première citation: les débuts d'une incroyable série...

En un peu plus de deux ans, le jeune prodige, qui finira capitaine, se verra en effet reconnaître 53 succès dans les airs (plus 35 autres "non homologués" par les très stricts décomptes de l'armée de l'air — lire encadré page de droite), décerner, outre sa médaille militaire, la Légion d'honneur et la Croix de guerre (25 palmes), ainsi qu'une dizaine de décorations

étrangères. Auxquelles s'ajoutent 21 citations supplémentaires à l'ordre de l'armée...

Pour la plupart peints en jaune, toujours baptisés *Vieux Charles*, du nom de son premier avion, et pavoisés de la fière devise des Cigognes, "Faire face", ses appareils successifs (Morane-Saulnier, Nieuport, Spad VII, XII et XIII) entrent avec lui dans la légende.

Les ailes déchiquetées, le bras criblé de balles...

Même si on lui a prêté une liaison avec l'actrice Yvonne Printemps, future épouse de Sacha Guitry, Guynemer se montre aussi discret sur le plancher des vaches qu'intrepide dans les airs. Obligé d'atterrir en catastrophe, les ailes déchiquetées, à sept reprises, dont une fois le bras criblé de balles, il abat le même nombre d'avions allemands au cours du seul mois de mai 1917, dont quatre en une seule journée, dont deux à 8 h 30 et 8 h 31, le 25. Deux mois plus tard, c'est une meute de... dix appareils frappés de la croix de fer qu'il affronte seul avec succès. Il est aussi le premier pilote allié à abattre un bombardier lourd allemand (Gotha G. III). Les « *qualités primordiales qui distinguent le vrai chasseur* », telles que ce modeste les a lui-même résumées dans un hommage à un autre grand as, René Fonck (lire encadré ci-dessous): « *Ins-*



FONCK, "L'OISEAU DE PROIE"

Il est celui qui vengera Guynemer en abattant dans les airs, moins de trois mois après son décès, le pilote allemand responsable de sa mort. Mais le capitaine René Fonck (1894-1953, photo) est surtout l'homme aux 75 victoires homologuées (plus 52 revendiquées) — le seul à devancer le jeune héros tombé en 1917. D'abord apprenti mécanicien comme Guynemer, ce Vosgien d'origine modeste (son père était ouvrier dans une scierie) rejoindra lui aussi l'escadrille des Cigognes. Contrairement à Guynemer, il ne sera en revanche jamais touché par un avion ennemi. « *Fonck dépasse tout ce que l'on peut imaginer: ce n'est pas un homme, c'est un oiseau de proie*, dira de lui l'as Marcel Boyau

(35 victoires). *Là-haut, il sent l'ennemi, il le distingue nettement à 8 ou 10 kilomètres sans être vu. Il choisit sa proie. Quelques balles suffisent, il n'y a jamais de riposte.* » Doté d'une vue exceptionnelle, l'homme, par ailleurs tireur d'élite, était capable de percer à la carabine une pièce de monnaie à 50 mètres — distance à laquelle un individu normal ne peut même pas l'apercevoir! Après la Grande Guerre, il devient député de centre droit de sa région natale, mais sa fidélité au maréchal Pétain durant l'Occupation lui vaudra d'être brièvement incarcéré à la Libération, avant d'être totalement blanchi. Un épisode qui explique cependant l'injuste sort que lui a réservé la postérité. A. F.



WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

Chevaleresque, il épargne son adversaire à la mitrailleuse enrayée.

tantanément, souplesse et coup d'œil. » Esprit chevaleresque aussi, tel ce jour où, affrontant le grand pilote allemand Ernst Udet, il choisit de l'épargner en le saluant de la main après que la mitrailleuse de son adversaire s'est enrayée...

Ce panache, un autre pilote du Kronprinz, Kurt Wisseman, n'en fera pas preuve, le 11 septembre 1917. « Surpris par Guynemer à 50 mètres à peine par derrière, il se croyait perdu, lorsqu'il s'aperçut avec

LA LÉGENDE DES AS

Avoir abattu au moins cinq avions: c'est la condition requise pour devenir un as. Au total, 182 pilotes y sont parvenus durant la Grande Guerre, dont 37 sont morts au combat, et 27, par la suite, dans des accidents d'avion. À eux tous, ils totalisent 1756 victoires homologuées contre 3950 revendiquées. Cette différence s'explique par le très strict comptage imposé par l'armée de l'air française (la plus sélective du monde): pour qu'une victoire soit inscrite à son tableau de chasse, un pilote doit avoir abattu son adversaire à l'intérieur de ses propres lignes et disposer d'au moins deux témoins au sol. Après René Fonck et Guynemer, Charles Nungesser (1892-1927) est le troisième as de la guerre 14-18 (43 victoires homologuées, 11 probables). Pour le second conflit mondial, la palme revient à Pierre Clostermann (1921-2006): 33 victoires certaines, 5 non homologuées. A. F.

joie que les deux mitrailleuses de Guynemer étaient enrayées », a raconté l'as allemand Carl Menckhoff. Au lieu de lui laisser la vie sauve, il le rejoignit et l'abattit. Tombés aux environs de 10 heures non loin de Poelkapelle (Belgique), à huit kilomètres derrière les lignes allemandes, son corps et son appareil, sans

doute pulvérisés par les obus anglais, n'ont jamais été retrouvés. La mort du héros de 23 ans, devenu gloire nationale, ne sera officiellement annoncée que le 26 septembre.

Ce jour-là, pour atténuer l'émotion des jeunes écoliers, les maîtres d'école leur apprendront qu'il avait volé si haut qu'il n'avait pu redescendre. Préfigurant, avec cinq ans d'avance, le célèbre *Cantique de l'aile* d'Edmond Rostand: « *Gloire à celui qui part / Et puis que plus jamais on ne voit reparaitre! / Nul ne l'a rapporté / Nul ne l'a vu redescendre... Ah! c'est qu'il est, peut-être / Monté, monté, monté!* » ●

Arnaud Folch



Les derniers maréchaux

Derniers Français à être élevés à la dignité de maréchal, tout séparait Juin, de Lattre, Leclerc et Kœnig. Excepté leurs formidables qualités militaires et leur engagement décisif durant le second conflit mondial. Portraits.

À gauche : le général de Lattre, nommé maréchal à titre posthume en 1952. Ci-dessous, à droite : le maréchal Juin recevant son bâton des mains du président Auriol, la même année.

De puis qu'il n'y a plus de connétables (1627), la dignité de maréchal est, chez nous, le sommet des honneurs militaires. Mais après la guerre 1939-1945, celle-ci est trop associée à Pétain pour en investir d'autres. Quatre de nos généraux vont cependant finir par être honorés. C'est un député de droite, Guy Jarrosson (RI), qui fit valoir, en 1951, que le silence revenait à diminuer la part de la France dans la victoire. Problème : on ne savait même plus comment procéder ! Renseignements pris, on finit par (re)découvrir que la nomination était du ressort du gouvernement pour un vivant, tandis qu'elle était de celui de l'Assemblée pour la dignité accordée à titre posthume. Ce fut le cas pour de Lattre, nommé trois jours après sa mort, en 1952. *Idem* pour Leclerc quelques mois plus tard. Koenig, lui, ne le sera qu'en 1984 (par Mitterrand), près de vingt ans après sa disparition. Seul Juin, distingué en 1952, le sera de son vivant.

DE LATTRE, LE GENTILHOMME VENDÉEN

Issu d'une famille de gentilshommes vendéens, Jean Joseph Marie Gabriel de Lattre de Tassigny, né en 1889, en a conservé l'élan et l'élégance. Auxquels s'ajoute un goût du faste et du cérémonial aussi fort que chez un maréchal de Saxe. Cavalier après Saint-Cyr, il obtient, en 1915, de rejoindre l'infanterie. Il est blessé quatre fois. Puis ce sera le Maroc, où la France mène la guerre dans le Rif. De Lattre est ensuite nommé à l'état-major de Weygand. Arrive la Seconde Guerre mondiale. Commandant de la 14^e division d'infanterie (DI), il bloque l'avance des panzers à Rethel, du 16 mai au 11 juin 1940. Demeuré dans l'armée d'armistice, il crée l'école des cadres d'Opme (Puy-de-Dôme), comme il le fera plus tard à Douera (Algérie) et à Coëtquidan, dont il est le "père". Partout le même objectif : former des « *hommes de devoir et de caractère* ». Lorsque les Allemands pénètrent en zone libre, le 11 novembre 1942, il ordonne de faire feu. Conséquence : une condamnation à dix ans de forteresse. Dont il s'évade. Puis il est nommé à la tête des 200 000 Français de la 1^{re} armée qui vont débarquer en Provence. Comme Juin en Italie, de Lattre doit se faire une place. Le plan allié se charge de libérer Toulon et Marseille, ce qui doit le retenir jusqu'à la fin septembre, tandis que les Américains fonceront vers le nord. Il refuse d'attendre aussi longtemps,



libère les ports en... douze jours, traverse le Rhône à Arles (malgré les ponts coupés) puis envoie la 1^{re} division blindée (DB) et la 1^{re} division française libre (DFL) sur la rive droite. Lesquelles remontent vers Lyon et Dijon. L'armée se retrouve à Mulhouse puis, fin novembre 1944, devant les Vosges. L'hiver est rude. De Lattre l'utilise pour instruire et discipliner les 100 000 FFI qui le rejoignent. Une tâche aussi militaire que politique, tant la France est divisée : à Tunis, c'est séparément qu'armée d'Afrique et troupes gaulistes avaient défilé...

Une fois Colmar libéré, il entre en Allemagne le 31 mars 1945, puis perce jusqu'à Ulm et au lac de Constance — exploits dont on a peu parlé. Blessé pour ses troupes, de Lattre plaidera avec émotion à la radio le jour de Noël 1944, en faveur de ces hommes « *qui ne sentent pas se tendre vers eux l'amour du pays* ».

JUIN, LE PIED-NOIR PATERNEL

Pied-noir (et fier de l'être !), Alphonse Juin est né à Bône, en Algérie, en 1888. Fils d'un gendarme dont le père était déjà établi là-bas, il intègre Saint-Cyr et participe à la Grande Guerre dans les rangs des tirailleurs marocains, ce qui lui vaut deux blessures, dont la perte de l'usage de son bras droit. Capitaine, il sert ensuite auprès de Lyautey, enthousiasmé par son jeune officier. Défendant Lille en 1940, il est fait prisonnier. Libéré l'année suivante, il remplace Weygand à la tête des

De Lattre condamné à dix ans de forteresse... dont il s'évade !



LE SERMENT DE KOUFRA

« Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur la cathédrale de Strasbourg. »

Leclerc, 2 mars 1941

parvienne à imposer sa tactique: délaissier les vallées trop bien défendues et passer par les crêtes. Un plan impossible sur le papier, mais le seul réaliste. Sur tous les fronts la "signature" Juin, mélange permanent d'audace et de raison. Ce sera l'éclatante victoire du Garigliano. Le front de Kesselring est ouvert sur 25 kilomètres. La trouée décisive. Rome tombe le 5 juin, Sienna le 3 juillet. Juin veut alors foncer sur les Alpes et, par l'Istrie, vers l'Europe centrale. Objectif: prendre l'Allemagne en tenailles et devancer les Soviétiques. Churchill approuve, pas les Américains. Ceux-

ci visent la Provence, ce sera la Provence. Avec cette campagne, Juin n'en est pas moins entré dans le cercle très fermé des grands hommes de guerre. Son prestige est considérable. « *Il a fait revivre l'armée de la Marne et de Verdun* », dit de lui le général Marshall. Tout en demeurant, toujours, le plus humain des chefs, paternel et gouaillieur.

LECLERC, L'ARISTOCRATE PICARD

De son vrai nom Philippe de Hauteclocque — Leclerc est son patronyme de guerre —, ce Picard, futur portedrapeau de la croix de Lorraine, est le descendant d'une longue lignée militaire. Plusieurs de ses ancêtres ont combattu durant les croisades, d'autres furent officiers de Napoléon. Né en 1902, il est trop jeune pour la Grande Guerre. Cavalier, il sert au Maroc au 8^e spahis, puis dans un goum (unité d'infanterie indigène commandée par les Français). Il aime ce pays. Et se battre. Alors instructeur à Saint-Cyr, dont il est diplômé, il profite d'une permission pour y retourner faire le coup de feu! En 1940, capitaine dans un état-major encerclé, il s'évade, retrouve le front. Blessé, et encore fait prisonnier, il s'évade à nouveau.

En juillet 1940, il s'envole pour Londres. Première mission: rallier le Cameroun à de Gaulle. C'est ensuite

Parmi les aïeux de Leclerc, des combattants des croisades.

troupes d'Afrique du Nord. De cette armée il dira, à l'issue de la campagne d'Italie: « *Ma pensée reconnaissante allait au général Weygand qui l'avait constituée à Alger en lui forgeant son âme et me l'avait léguée au moment de l'employer.* » Nommé à la tête des 100 000 hommes du corps expéditionnaire français en Italie (CEF), C'est là qu'il va se révéler. Lorsqu'il débarque à l'aéroport de Naples, personne pour l'accueillir: depuis la débâcle de juin 1940, les Français sont dédaignés. L'armée de Juin va effacer ce souvenir avec son sang.

Fin 1943, les Alliés piétinent au bas de la Botte, devant la ligne Gustave et le mont Cassin. Juin obtient d'attaquer le massif du Pentano, où les Américains se sont cassé les dents. Intrépide, il lance la 2^e division d'infanterie marocaine (DIM) qui, après deux assauts, conquiert le piton. Galvanisé, l'un de ses hommes, l'aspirant Magaud, se jette, un chapelet de grenades autour de la taille, pour neutraliser un groupe de mortiers ennemis.

Suivront d'autres assauts. Autant de victoires. Il faut cependant attendre le printemps 1944 pour que Juin

Page de gauche : vignette éditée, après sa mort, en l'honneur du chef de la 2^e DB.
Ci-dessous : Kœnig gouverneur militaire français de Berlin (à gauche du maréchal Montgomery, du général Clay et du gouverneur britannique, Robertson), en 1945.

le Tchad. À l'issue d'une incroyable traversée du désert, il conquiert l'oasis de Koufra le 1^{er} mars 1941, puis le Fezzan, avant de remonter sur Tripoli. Ce qui était la "force L" (pour Leclerc) va devenir au Maroc la 2^e division blindée (DB), mêlant à ses 5 000 hommes les 10 000 autres, tous volontaires, qu'il agrège sur place. Ce sera la division française choisie pour débarquer en Normandie. Objectif final: libérer Paris.

Leclerc est un extraordinaire manieur de chars, jouant au mieux de la vitesse et de la mobilité. Sa doctrine: si l'ennemi résiste, il faut le contourner, le déborder. C'est ainsi que, répondant à l'appel des FFI ayant déclenché trop tôt l'insurrection, il aborde la capitale par le sud avant même que les renforts allemands aient eu le temps d'arriver. Même manœuvre à Baccarat, puis à Saverne et à Strasbourg.

Volontiers cassant mais fulgurant, Leclerc est toujours en avant. Sa préparation est toujours minutieuse. Il s'appuie aussi sur la puissance de feu américaine: « *Nous battons depuis quatre mois les Allemands, qui ne manquent pas de chars, parce qu'ils n'ont aucun appui aérien* » (l'inverse de mai 1940), dit-il. À la fin du conflit, tout un symbole: sa division le conduit jusqu'au nid d'aigle d'Hitler.

KœNIG, L'ALSACIEN SORTI DU RANG

Seul des quatre maréchaux de la Seconde Guerre mondiale à être sorti du rang, Marie-Pierre Kœnig, né en 1898 à Caen, s'engage à 19 ans, en 1917. À la fin du conflit, il est sous-lieutenant, décoré de la médaille militaire pour sa conduite au feu. Il sert ensuite au Maroc, au sein de la Légion. Arrive 1940. Avec ses légionnaires, il participe à l'expédition de Narvik. De



AKG-IMAGES / MAGNOL

retour à Brest, il s'embarque pour Londres le 19 juin. Kœnig est de toutes les premières opérations gaullistes: Dakar, invasion de la Syrie... Appelé à organiser les Forces françaises libres (FFL) du Levant, il prend la tête de sa 1^{re} brigade, qui rejoint Montgomery en Tripolitaine. Le 1^{er} février 1941, mission lui est confiée de fixer les Allemands devant Bir Hakeim, important point d'eau au sud de Tobrouk. Composé de légionnaires, fusiliers marins et artilleurs, le petit corps tiendra seize jours encerclé, attaqué par chars, canons et avions... Le 11 juin, Kœnig décide d'une sortie en force et rejoint les lignes alliées. Churchill rendra hommage à cet exploit ayant permis aux troupes de Palestine d'arriver. L'opération devient légendaire.

Par la suite, Kœnig est affecté à l'état-major à Alger, avec l'objectif, plus politique, d'atténuer les frictions entre "légalistes" et "dissidents". Puis il sera nommé commandant supérieur des FFI, chargé de coordonner les actions d'Eisenhower et des maquisards. ●

François Cote

LEUR APRÈS-GUERRE

■ **Jean de Lattre** Il sera envoyé fin 1950 en Indochine, où il fonde notamment l'armée vietnamienne. Il convainc par ailleurs (pour un temps) nos alliés de la justesse de ce combat. Il meurt en 1952, quelques mois seulement après son fils Bernard, tué au combat à Ninh Binh.

■ **Alphonse Juin** Après le conflit, il sera successivement résident général de France au Maroc, inspecteur général des forces armées françaises puis commandant interallié des forces terrestres atlantiques du secteur Centre-Europe. Sans rejoindre les insurgés, ce pied-noir attaché à sa terre s'opposera à l'indépendance algérienne. Au point que, maréchal de France, il sera privé par

de Gaulle de sa maison militaire. Ce dernier lui rendra cependant hommage lors de son décès, en 1967.

■ **Philippe Leclerc** Il est envoyé en Indochine dès août 1945. Bien que dépourvu de moyens, il reprend pied à Saïgon et Hanoï, combat, négocie. De retour en France en juillet 1946, le plus gaulliste des maréchaux de la Seconde Guerre mondiale se tue l'année suivante dans un accident d'avion près de Colomb-Béchar, en Algérie.

■ **Pierre Kœnig** Seul à effectuer une carrière politique, engagé au RPF, le parti gaulliste, il sera notamment ministre de la Défense nationale en 1954 et 1955. Il meurt en 1970. F. C.



AKG-IMAGES

SAS en Algérie, l'armée au secours des populations

Soins médicaux, distribution de vivres, scolarisation... Loin des caricatures, les Sections administratives spécialisées, en plus de la lutte contre le FLN, se sont dévouées corps et âme aux populations locales. Payant souvent de leur vie leur extraordinaire engagement...

“L’armée de pacification à l’œuvre : première leçon d’écriture par un instituteur rappelé” (carte postale française). Ci-dessous, l’insigne des SAS.

POUR L’HONNEUR DE NOS COULEURS

Le FLN ne s’y est pas trompé. Dans une note interne du 10 mars 1958 consacrée aux SAS, les rebelles algériens jugent « *dangereuse (...)* l’assistance médicale gratuite et l’action médico-sociale » pratiquée par ces militaires français, aidés d’un « *personnel qualifié de médecins auxiliaires* », « *d’assistantes sociales* » et de « *moniteurs de jeunesse musulmane* ». « *Dangereuses* », aussi, car trop populaires, l’ouverture de Centres de formation de la jeunesse algérienne (CFJA), de clubs sportifs gratuits et de ces innombrables salles de classe gérées par les SAS, lesquelles risquent, selon eux, « *de toucher les parents d’élèves, de les posséder même, surtout si l’on songe à ces cantines scolaires qui soulagent les familles nombreuses et pauvres, éveillent la reconnaissance, donc la confiance* ». D’où les multiples assassinats dont seront victimes ces soldats pas comme les autres...

C’est par un arrêté de 1955 du gouverneur général de l’Algérie, Jacques Soustelle, suivi d’un décret présidentiel de De Gaulle du 2 septembre 1959 précisant les missions de ses chefs, que sont créées les Sections administratives spécialisées (SAS) visant au « *développement économique et social* » des populations algériennes. Mort quarante-trois ans plus tôt, le général Gallieni, pacificateur du Sénégal, du Tonkin et de Madagascar, avait parfaitement résumé, en son temps, ce que seront l’objectif et les méthodes de ces képis bleus, mis en place au commencement des troubles: « *Le meilleur moyen pour arriver à la pacification, déclarait-il, est d’employer l’action combinée de la force et de la politique (...). Il faut nous rappeler que nous ne devons détruire qu’à la dernière extrémité, et dans ce cas encore, ne ruiner que pour mieux bâtir. L’officier ne doit pas perdre de vue que son premier soin (...) sera de reconstruire le village, d’y créer immédiatement un marché et d’y établir une école. L’action politique est de beaucoup la plus importante; elle tire sa plus grande force de la connaissance du pays et de ses habitants (...). C’est la méthode de la tache d’huile. On ne gagne du terrain en avant qu’après avoir organisé celui qui est en arrière. Ce sont des indigènes insoumis de la veille qui nous aident à gagner les insoumis du lendemain...* »



752

C’est le nombre de membres des SAS assassinés par le FLN entre 1955 et 1962. Parmi eux, 70 officiers et 33 sous-officiers. Auxquels s’ajoutent plusieurs milliers de blessés, mutilés et torturés...

Dès la conquête de l’Algérie, alors repaire de pirates barbaresques aux mains des Turcs, en 1830, les militaires français se sont préoccupés, outre la domination des armes, d’établir des relations de confiance avec la population musulmane. Le général de Bourmont garantit à tous les habitants le respect de leur

“Notre premier soin : reconstruire les villages, créer des marchés, établir des écoles...”

liberté, de leur religion, de leurs propriétés, de leurs commerces et de leurs femmes. Puis viendront entre autres, à partir de 1933, les bureaux arabes (*lire encadré page 60*). Tout aussi pacificatrice a été l’action du service de santé militaire, qui débarque en 1830 avec 270 officiers de santé et 5 hôpitaux de 500 lits. En janvier 1831, la vaccination contre la variole est imposée à Alger et dans les tribus voisines. Les arrêtés de 1845 et 1847 du ministre de la Guerre prescrivirent l’admission gratuite des civils dans 38 hôpitaux et de multiples “infirmes indigènes”. En 1870, le service de santé sera ouvert aux populations locales: 4 000 lits militaires sont transférés aux hôpitaux civils.

C’est dans la lignée de ces actions, et afin d’assurer « *la liberté et l’égalité de tous les Algériens* », tel que le prônera le général Ély, alors chef d’état-major, que Soustelle décidera de créer son Service des affaires algériennes, représenté sur le terrain



Ci-contre, soldats français surveillant un chantier. Page de droite : membre des SAS protégeant les jeux d'enfants algériens.

par des officiers nommés chefs des Sections administratives spécialisées. Ceux-ci essaimeront dans les bleds (campagnes) mais aussi, à partir de 1957, dans les grandes villes (Alger, Oran, Constantine...) et leurs banlieues au sein des Sections administratives urbaines (SAU). Ce corps des Affaires algériennes va rapidement s'étoffer, jusqu'à compter 700 SAS gérant chacun une population de 10 000 à 20 000 habitants, le plus souvent de la même ethnie. Comptant, en 1960, pas moins de 1 400 officiers et 650 sous-officiers, auxquels s'ajoutent 3 700 attachés civils, les soldats des SAS sont notamment chargés de l'assistance médicale gratuite (AMG), développée dans toute l'Algérie, de la distribution de vivres et de vêtements dans les villages les plus reculés et du développement de la scolarisation : quasiment nul en 1954, le taux de scolarisation,

dans certains secteurs, atteint près de 50 % en 1962 ! Dont plus de 100 000 élèves formés dans les écoles de l'armée...

Médecins et infirmières militaires, victimes des attentats du FLN

Tous volontaires, les enseignants des SAS s'investissent, pour la plupart, très au-delà de leurs responsabilités. Un rapport d'inspection évoque ainsi une institutrice, Mlle Corneau, « *en pleine activité, en train d'épouiller, passer au shampoing et doucher une quarantaine de fillettes de l'école* ». Plus méconnu encore est leur engagement au service des droits des femmes musulmanes, dans le cadre de l'ordonnance du 4 février 1959 adaptant le statut de la femme

LES HÉRITIERS DES "BUREAUX ARABES"

Créé par le capitaine Lamoricière, le premier bureau arabe voit le jour en 1833, trois ans après la conquête de l'Algérie. Ils seront considérablement développés, à partir de 1844, par le général Bugeaud. Pourtant peu suspect de sympathie pour le colonialisme, l'historien Charles-Robert Ageron en décrit le fonctionnement dans son *Histoire de l'Algérie contemporaine* (Puf, 1984) : « *Les bureaux arabes, véritables gouvernants des tribus de 1844 à 1880, tentèrent d'associer les musulmans au progrès économique. Ils voulaient sédentariser les pasteurs-*

agriculteurs. C'est pourquoi ils firent échouer la politique du cantonnement et entreprirent une véritable colonisation en créant des villages indigènes. Ils s'efforcèrent aussi de lutter contre le paludisme, d'améliorer l'économie indigène en introduisant du matériel et des cultures nouvelles. » C'est à leur instigation que le sénatus-consulte de 1865 déclara français les indigènes algériens, leur accordant la citoyenneté entière en échange de leur renoncement à leur statut civil de droit local, le droit musulman — ce qu'un nombre très limité accepta. À l'origine hostile à ces bureaux,

le ministre radical Jules Favre en conviendra en 1871 : « *L'éternel honneur des officiers des bureaux arabes est d'avoir su devenir et rester les amis des indigènes.* » Sous la pression des colons opposés au pouvoir militaire, les bureaux arabes furent supprimés à partir de 1870, pour céder la place à des communes mixtes confiées à des administrateurs civils. Quelques rares bureaux restèrent cependant en place jusqu'en 1880. Ceux-ci, surtout, furent recréés au Maroc sous la forme du Service des affaires indigènes. Lequel subsista jusqu'à l'indépendance, en 1955. A. F.

**Assistance
médicale gratuite,
distribution
de vivres
et de vêtements...**



AKG-IMAGES

tant le statut de la femme mariée algérienne à celui de la métropolitaine: abandon de la contrainte paternelle, inscription à l'état civil, égalité des deux époux devant la loi, divorce judiciaire...

Les quelque 700 médecins militaires et 1300 infirmières travaillant en liaison avec les SAS vont subir eux aussi de plein fouet la violence du FLN. Lequel ne se contente pas de menacer les familles musulmanes dont les enfants sont scolarisés ou de... détruire les médicaments distribués, qualifiés de « *mauvais médicaments colonialistes* », ainsi qu'en témoigne l'un des chefs des SAS, Nicolas d'Andoque, dans son livre *Guerre et paix en Algérie, l'épopée silencieuse des SAS: 1955-1962*

(SPL, 1977). En plus des soldats eux-mêmes, des dizaines de ces médecins et infirmières seront en effet assassinés par les rebelles, tel le médecin aspirant Feignon, de la SAS de Djillali, dans l'Oranais, égorgé le 29 mars 1956 par ceux-là mêmes qu'il avait soignés quelques jours auparavant...

Un acte d'autant plus lâche que, rappelle d'Andoque, « *tous les musulmans qui désiraient être soignés pouvaient entrer sans aucun contrôle dans le SAS et circuler tout à loisir dans le campement* ». Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui: aux mains du nouveau pouvoir depuis l'indépendance, ceux qui ont subsisté sont devenus des camps retranchés. ●
Arnaud Folch



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

Comment la Sécurité militaire traque les djihadistes

Lutte contre l'État islamique, connaissance des capacités de l'ennemi...

Plongée inédite au cœur de notre service de renseignements à l'écoute du monde.

C'est à Creil (Oise), dans un ensemble de bâtiments anonymes surprotégés, que se trouvent les yeux et les oreilles de la France dans les zones de conflit armé : 1000 personnes en tout, sur les 1800 que compte la Direction du renseignement militaire (DRM). Derrière le nom barbare d'«intelligence des données dans le domaine

civil et militaire», une action devenue indispensable avant, pendant et après chaque opération militaire.

En Irak et en Syrie, ce sont eux qui aiguillent les frappes aériennes en constituant des «dossiers d'objectif», sous forme de cartes inédites ultra-précises, identifient les cibles et s'assurent qu'il n'y a pas de civils alentour (*no strike list*), avant qu'un Rafale ou

À la DRM, des cartes ultra-précises identifient les cibles.

un Mirage ne pulvérise son objectif en tirant un missile Scalp ou une bombe à guidage laser. Au Moyen-Orient, c'est encore la DRM qui a apporté son appui aux opérations menées par les Kurdes. Ainsi de ce jour, au sud-est de Mossoul, où ces combattants soutenus par la France ont été informés qu'un camion bourré d'explosifs était parvenu à forcer plusieurs barrages et fonçait sur eux. Sans le renseignement image fourni par un avion léger de surveillance et de reconnaissance (ALSR), plusieurs dizaines de morts auraient été à déplorer.

Experts envoyés sur les théâtres d'opérations

À la DRM, où la collecte superposée des données géolocalisées et datées, dite "renseignement géospatial", est devenue une science, il est essentiel de réussir à faire parler la mémoire des cartes, des photographies, des connexions Internet, des numéros composés, des conversations téléphoniques ou radio, ou encore des infrastructures civiles et militaires d'un pays. Cette mémoire constitue le carburant de nos militaires qui parviennent, notamment, à exploiter n'importe quel ordinateur de djihadiste tué.

« Ici, on croise tout », résume un officier. Avec l'aide de linguistes, les *geeks* du Centre de recherche et d'analyse du cyberespace (Crac) poussent les téléphones, puces, ordinateurs et disques durs retrouvés dans les combats au maximum de leur capacité, y compris lorsqu'ils semblent bons à jeter à la poubelle. Les spécialistes de la DRM recueillent, analysent et exploitent tout ce qu'ils trouvent. « On cherche aussi à savoir qui appelle qui, par exemple aux abords du stade de Raqqa, en Syrie, qui a servi de quartier général et de prison à Dae'ch », confie un colonel. Les limiers de la DRM étendent leurs investigations



LA DRM EN CHIFFRES

- **1992** Création.
- **1 800** Les effectifs, militaires et civils, dont 26 % de femmes en 2016.
- **350** Le nombre de spécialistes en guerre électronique qui vont être recrutés d'ici à 2020.

en étudiant minutieusement toutes les empreintes numériques. Mais aussi en envoyant des experts sur les théâtres d'opérations pour faire parler le matériel récupéré. Voire, s'il est trop endommagé, en examinant directement un élément dans ses laboratoires de Creil. Règle d'or : protéger l'intégrité des données. « On travaille toujours sur les copies », nous précise-t-on.

L'une des missions historiques de la DRM est par ailleurs de connaître les capacités militaires de nom-

Les yeux et les oreilles de la France dans les zones de conflit armé

breux pays. Au cas où... C'est ainsi elle qui surveille les sujets ultrasensibles des capacités nucléaires de l'Iran ou de la Corée du Nord. Elle observe également, *via* ses spécialistes de l'imagerie et de la cartographie satellite, l'évolution du conflit en mer de Chine méridionale. Où la DRM a notamment pu découvrir qu'une vingtaine de récifs auraient été transformés en bases militaires par la Chine... ●

Louis de Ragueneil

LA "MINE D'OR" DES RÉSEAUX SOCIAUX

Outre ses outils de pointe de reconstitution de zones en trois dimensions, dignes des meilleurs jeux vidéo, de captation du renseignement photographique et électromagnétique (conversations audio), la DRM fait largement appel à « la mine d'or que constituent les réseaux sociaux », comme nous le confie

une spécialiste de la collecte en source ouverte. Mises en ligne par les utilisateurs de YouTube, Facebook et Twitter, ces informations constitueraient désormais 90 % du renseignement collecté ! Au point, poursuit-elle, que « la source fermée est aujourd'hui utilisée pour vérifier la source ouverte. ». L. de R.

La gloire de l'Arme

Créée il y a près de sept siècles sous les Capétiens, la gendarmerie est l'une de nos plus anciennes institutions. Comptant, outre le colonel Beltrame, nombre de héros trop souvent méconnus. Historique. Par Pierre-Marie Giraud*

Injustement « *ignorée ou marginalisée* », comme le dit l'historien Jean-Noël Luc, la gendarmerie n'a longtemps été connue qu'au travers de caricatures. Au XIX^e siècle, c'est le gendarme Pandore, né de l'imagination des chansonniers: un brave un peu pleutre élevé dans la crainte de Dieu et de ses supérieurs. Puis ce furent, des années 1960 à 1980, les aventures comiques du maréchal des logis-chef Cruchot (Louis de Funès), commandant au cinéma de la brigade de gendarmerie de Saint-Tropez...

Venant après les exploits du GIGN (Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale, *lire page 68*), l'exceptionnelle bravoure du colonel Beltrame, tué en mars 2018 par un terroriste islamiste après s'être volontairement substitué à une otage à Trèbes (Aude), a changé le regard de nombre de Français sur cette magnifique institution, jusqu'alors aussi reconnue que méconnue.

Pour autant, qui connaît les cinq noms de batailles inscrites sur le drapeau de la gendarmerie (*lire encadré page 67*)? Qui connaît ceux de ses héros Le Gallois de Fougères, Antoine Foulon, Jean Vérines, Willy Pelletier, Camille Mathieu ou Jean d'Hers, dont les noms ignorés ont été donnés à plusieurs promotions de sous-officiers et sous-officiers de gendarmerie?

Actions d'éclat, opérations glorieuses, faits de guerre exceptionnels...

Le premier, l'écuyer Le Gallois de Fougères, se distingue il y a plus de six siècles, le 25 octobre 1415, à Azincourt (Pas-de-Calais), la plus célèbre bataille de la guerre de Cent Ans. Au cours de cette défaite cuisante pour la cavalerie française, décimée par les archers anglais, pas moins de 6000 chevaliers sont tués. Parmi eux, Le Gallois de Fougères, prévôt des maréchaux, chargé de surveiller les gens de guerre en campagne. C'est le premier gendarme tué au

combat, mais aussi le plus ancien combattant français formellement identifié. Il est honoré tous les 16 février lors de l'hommage national aux gendarmes tombés en service. La 109^e promotion (2003-2004) de l'École des officiers de la gendarmerie nationale (EOGN) de Melun porte également son nom.

Quatre siècles plus tard, sous l'empire napoléonien, Antoine Foulon est sous-lieutenant à la 4^e légion de gendarmerie d'Espagne, où il mène combat sur combat, multipliant les actions d'éclat — ce qui lui vaudra la Légion d'honneur pour faits de guerre exceptionnels. À 42 ans, il est tué près de Bilbao, le 10 avril 1813. Foulon reste l'un des officiers de gendarmerie les plus glorieux. Cité sept fois tant à l'ordre de l'armée que dans le livre d'or de la gendarmerie, il est le premier officier de l'Empire tué à l'ennemi à donner son nom à une promotion de l'EOGN, la 105^e (2000-2001) — laquelle précède la promotion "Capitaine-Gauvenet", dont le colonel Beltrame est sorti major.

LA GENDARMERIE EN CHIFFRES

- **1339** Naissance de la prévôté.
- **1677** Devient la maréchaussée.
- **1791** Appellation définitive de "gendarmerie nationale"
- **3** Les missions de la gendarmerie: police judiciaire, police administrative, missions militaires de police et de défense.
- **130 000** Nombre de gendarmes d'active et de réservistes opérationnels, dont 6700 officiers.
- **3 150** Nombre de brigades territoriales (en métropole et outre-mer).
- **109** Nombre d'escadrons de gendarmes mobiles.
- **2009** Année depuis laquelle la gendarmerie, qui fait toujours partie des forces armées, a été rattachée au ministère de l'Intérieur.





Peu présente dans les combats de 1914-1918, où elle est le plus souvent cantonnée à l'arrière pour veiller à la mobilisation, la gendarmerie déplorera cependant 710 tués, tandis que 5 000 de ses hommes seront décorés de la croix de guerre. Blessé à Verdun et au chemin des Dames, le chef d'escadron Jean Vérines, autre héros de l'Arme, est l'une des "gueules cassées" de la Grande Guerre. Outre sa bravoure dans les tranchées, il deviendra, au prix de sa vie, le symbole de l'esprit de résistance en gendarmerie durant l'Occupation. Car durant cette période, et loin des caricatures, si des gendarmes collaborèrent effectivement à la traque des résistants ou aux rafles, d'autres s'engagèrent contre l'occupant et sauvèrent de nombreux Juifs. Vérines est l'un d'eux.

Le capitaine courage tué par les Japonais en 1945

Affecté à Paris, il participe dès l'été 1940 au réseau Saint-Jacques, une très active organisation de rensei-

95%

C'est la part du territoire national, comprenant 50 % de la population, sur laquelle exerce la gendarmerie nationale (Zone de gendarmerie nationale).

gnements militaires. Arrêté le 10 octobre 1941 à la caserne Prince-Eugène, il est mis au secret à la prison de Fresnes avant d'être transféré à celle de Düsseldorf. Condamné à mort le 30 août 1943, il est fusillé le 20 octobre. En 1947, la caserne Prince-Eugène, immense bâtiment barrant la place de la République, sera rebaptisée du nom de Jean Vérines, qu'honore aussi la 51^e promotion de l'EON (1947-1948).

MATHIEU, LE DERNIER DES "JUSTES"

Ayant permis à des Juifs français et étrangers d'échapper à la déportation, dix-huit gendarmes ont été reconnus Justes parmi les nations par le comité français pour Yad Vashem. Dernier d'entre eux à recevoir ce titre au sein de l'arme: le garde républicain à pied Camille Mathieu,

mort l'année dernière à 102 ans, honoré avec sa femme et sa mère en 1976. Affecté, à l'été 1941, à la garde du camp de Drancy, Mathieu avait sauvé trois Juifs avant de les aider, avec sa femme, à franchir la ligne de démarcation en compagnie de leurs familles. P.-M. G.

Défilé de jeunes réservistes, hommes et femmes,
au centre d'entraînement des forces de gendarmerie à Saint-Astier.

CINQ BATAILLES INSCRITES AU DRAPEAU

À côté des fières devises "Honneur et patrie" et "Valeur et discipline", cinq noms de batailles sont brodés dans les plis du drapeau de la gendarmerie.

■ **Hondschoote (1793)** Le 8 septembre 1793, la 32^e division de gendarmerie enlève à la baïonnette la butte du moulin de Hondschoote, près de Dunkerque, assiégée par les Anglais. Premier des cinq noms

inscrits sur le drapeau de la gendarmerie, Hondschoote est également le nom de la 93^e promotion de l'EON (1988-1989).

■ **Villodrigo (1812)** Le 23 octobre 1812, une légion de gendarmes à cheval bouscule les dragons anglais à Villodrigo (Espagne).

■ **Taguin (1843)** Le 16 mai 1843, 30 gendarmes participent à la prise de la smala d'Abd el-Kader par les troupes du duc d'Aumale, épisode

clé de la conquête de l'Algérie par la France.

■ **Sébastopol (1855)** En septembre 1855, durant la guerre de Crimée, deux bataillons du régiment de gendarmerie à pied de la garde impériale participent à l'assaut et à la prise de la ville de Sébastopol.

■ **Indochine (1946-1954)** Durant cette guerre coloniale de huit ans, les gendarmes perdront 655 hommes, tués ou disparus. P.-M. G.

Torturé par la Gestapo, il ne livre qu'un seul nom : le sien

Autre héros de la gendarmerie durant l'Occupation : Willy Pelletier. Résistant de la première heure (dès décembre 1940), il meurt des suites de ses blessures à l'hôpital militaire allemand de Nantes en mai 1944. Il avait 30 ans. Torturé par la Gestapo pendant une semaine, il n'avait livré qu'un seul nom : le sien. Entre son entrée dans la Résistance et sa fin tragique, Pelletier multiplia les missions de renseignement et de sabotage, d'organisation des maquis ainsi que d'assistance aux réfractaires du Service du travail obligatoire (STO) et aux pilotes alliés dont les avions avaient été abattus. L'une des plus grandes casernes du groupement de gendarmerie de Loire-Atlantique porte son nom depuis 1984.

À près de 10 000 kilomètres de là, et alors que la guerre s'achève en Europe, un autre officier de gendarmerie va se distinguer. Père de sept enfants, chef de la résistance armée dans l'ouest de la Cochinchine, en Indochine française, Jean d'Hers, 34 ans, est tué par les Japonais en mars 1945. Affecté comme capitaine dans notre lointaine colonie en mars 1940, il refuse la défaite et devient le chef de la résistance de l'Ouest cochinchinois. Il fait notamment parvenir aux Britanniques des renseignements militaires de première importance sur l'implantation japonaise. Le 9 mars 1945, lors du coup de force japonais sur l'Indochine marqué par

l'attaque des garnisons françaises (2 500 morts), l'officier et ses équipes de saboteurs font sauter trois ponts stratégiques. Une semaine plus tard, le 18 mars 1945, Jean d'Hers, à bord d'une petite vedette et à la tête d'une quinzaine d'hommes, est de nouveau en première ligne. Face à lui, 200 Japonais établis sur les deux rives d'un fleuve, auxquels il inflige de lourdes pertes. Mais l'opposition est trop nombreuse : il tombe, fauché par une rafale de mitrailleuse. Il sera nommé Compagnon de la Libération en janvier 1946.

Associé à la bataille de Medjez el-Bab, survenue durant la campagne de Tunisie, son nom a été adopté par les 47^e et 48^e promotions de l'EON (1946-1947). Hommage de la gendarmerie, hommage de la Nation à ce grand gendarme. Un héros parmi tant d'autres. ●



**Pierre-Marie Giraud est notamment l'auteur d'Arnaud Beltrame, l'héroïsme pour servir (Mareuil Éditions, 175 pages, 16,50 euros).*



GEORGES GOBET/AFP



26 décembre 1994.
Le GIGN intervient sur le tarmac
de l'aéroport de Marseille-Marignane,
où les passagers d'un Airbus A320
sont prisonniers des islamistes.
Tous les otages seront libérés !

GIGN : “S’engager pour la vie”

Créé il y a quarante-cinq ans, le Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale est l'une des meilleures unités de contre-terrorisme au monde. Sélectionnés et formés à la dure, ses membres forment “l'élite de l'élite” de la maison bleue.

A 180 mètres de leurs cibles, les neuf tireurs d'élite sont tapis derrière des rochers depuis l'aube. Peu avant 16 heures, l'ordre de tir tombe enfin. Les témoins entendent un seul coup de feu. En réalité, quatre tirs

simultanés. Lesquels touchent à la tête ou à la gorge les terroristes du Front de libération de la côte des Somalis qui avaient pris en otages dans un bus 31 enfants de militaires sous la chaleur suffocante de Djibouti.

Ce 4 février 1976, le Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale (GIGN), membre des troupes aéroportées, se révèle au monde. Pour ces militaires d'élite, c'est une double première — dans la mise en œuvre de leur technique du tir simultané comme dans l'expertise du feu de précision, aujourd'hui encore l'une de leurs grandes forces. C'est aussi la première fois qu'ils sont appelés à intervenir en dehors de l'Hexagone.

Trois ans plus tôt, les jalons de ce joyau de la gendarmerie sont posés par Christian Prouteau. Jeune sous-lieutenant de 29 ans, il n'est entouré que de seize gendarmes. « *Des hommes déterminés, prêts à aller jusqu'au bout, tout en défendant, toujours, le respect de la vie* », témoigne-t-il. Créée le 3 novembre 1973, l'équipe commando régionale d'intervention est renommée GIGN le 1^{er} mars 1974.

Ses débuts sont épiques. Les militaires, dont la devise est alors "Sauver des vies au mépris de la sienne", doivent se montrer inventifs pour trouver les ressources nécessaires à leur mission. Des poids lourds privés sont ainsi réquisitionnés pour la construction du remblai du stand de tir du fort de Charenton. Les gendarmes font également une apparition dans le film *Peur sur la ville* avec Jean-Paul Belmondo. Dont ces inventeurs de la descente en hélicoptère repartent avec de nouvelles cordes offertes par la production...

« *Le groupe, c'est une famille; nous vivons une passion*, se souvient un ancien, Daniel Cerdan. *J'y ai perdu des camarades mais leur mort n'a pas entravé notre détermination.* » Cette solidarité est indispensable devant le danger. Au printemps 1988, seize gendarmes sont pris en otages par des indépendantistes kanaks en Nouvelle-Calédonie. Ces derniers disposent d'un arsenal considérable. Fixé au 5 mai, durant l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle, l'assaut est terrible. Épaulés par d'autres militaires, les douze hommes du GIGN sont accueillis par un déluge de balles. Deux membres du 11^e Choc décèdent et quatre soldats, dont deux du GIGN, sont blessés. Dix-neuf ravisseurs périssent.

Les cordes utilisées dans "Peur sur la ville" offertes aux supergendarmes

Six ans plus tard, le GIGN fait de nouveau la une. Un Airbus A300 est immobilisé sur le tarmac de l'aéroport de Marignane. En ce lendemain de Noël, les quatre

LE GIGN EN CHIFFRES

- **400** Effectif actuel.
- **2 456** Missions accomplies.
- **618** Otages libérés.
- **288** Forcenés maîtrisés.
- **11** Morts en service.

preneurs d'otages du Groupe islamique armé (GIA) projettent de faire exploser l'avion de ligne au-dessus de la capitale. L'ordre de Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur, au chef d'escadron Denis Favier, qui commande le GIGN, est simple: « *L'avion ne doit pas redécoller.* » À 17h12, le "top action" est donné. L'assaut s'effectue — une première — sous l'œil des caméras de télévision. Juchés sur des passerelles, les militaires font face aux terroristes pendant seize longues minutes; 1500 balles sont tirées. Dix gendarmes seront blessés, mais tous les otages seront saufs! Une opération qui

**"Le groupe, c'est une famille ;
nous vivons une passion."**

confirme au monde entier les capacités exceptionnelles du groupe contre la piraterie aérienne.

En 2015, lors de leur intervention contre les frères Kouachi, les militaires du GIGN utilisent leur nouveau véhicule Sherpa, conçu à l'origine pour faire face à une prise d'otage dans un gros-porteur comme l'A380. Les islamistes assassins des journalistes de *Charlie Hebdo* se sont réfugiés dans une imprimerie, à Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne). Grâce à ce véhicule blindé, les gendarmes sauvent un otage réfugié à l'étage. Lorsque les deux terroristes tentent une sortie, les tireurs d'élite, positionnés à une centaine de mètres du bâtiment, ne leur laisseront aucune chance.

Face à Al-Qaïda et Dae'ch, le GIGN, dans l'ombre, se prépare et agit. L'unité de contre-terrorisme est présente sur les théâtres d'opérations les plus chauds pour les missions les plus périlleuses, y compris de protection rapprochée. Depuis 2007, l'escadron parachutiste d'intervention de la gendarmerie nationale, dédié à cette tâche, a été intégré au GIGN. ●

Gaëtan Thomas



L'odyssée de la Royale

Les grands hommes et les plus belles heures de la Marine balisent les collections de son musée, à Paris. À travers ses pièces, c'est la fabuleuse histoire de la Royale qui se dessine.

Visite guidée avec son directeur, le commissaire de la Marine Vincent Campredon.

Qu'importent les soubresauts de l'histoire, les changements de régime et de noms. Pour ses matelots, ses officiers, mais aussi pour les Français, la Marine, devenue "nationale" à la Révolution, restera toujours l'immortelle Royale. *« C'est le cardinal de Richelieu, sous Louis XIII, qui a créé l'institution, raconte Vincent Campredon, directeur du musée national de la Marine. En supprimant les féodalités, il a concentré le pouvoir et est devenu maître d'une marine de guerre d'État. »* Une révolution. Car *« auparavant, poursuit-il, on louait les services de Génois ou de Hollandais, et des bateaux de commerce livraient combat. Ainsi que les galères jusqu'à la deuxième moitié du XVII^e siècle. »*

Plus intéressé par sa puissance terrestre et agricole, le roi laissera le cardinal à la manœuvre. Nommé "grand maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France", celui-ci unifie le Levant (Toulon) et le Ponant (Lorient). C'est aussi lui qui établit par ordonnance, en 1634, l'administration et la discipline de la flotte. Inspiré de la législation des Hollandais, alors maîtres des mers, ce code servira de base à Colbert, l'autre grand artisan de la centralisation du pouvoir au service de la Royale.

Sous Louis XIV, ce vent favorable continuera de souffler sur la Marine: *« À cette époque, régnaient la guerre d'escadre, avec ses militaires et ses marins, et celle dite de course, avec nos grands corsaires*



**Ornements de poupe
de la galère *La Réale*.
L'un des joyaux du musée
de la Marine.**

d'État comme le Dunkerquois Jean Bart. Les Hollandais ont alors perdu la bataille de Texel, que retrace une toile de Jean-Baptiste Isabey. »

Nommé premier secrétaire d'État à la Marine en 1669, Colbert est le nouveau pilote de la Royale. Créateur de la fonction de commissaire de la Marine, l'intendant qui gère à terre l'entretien et la logistique de la flotte, il fonde aussi la notion d'inscription maritime, qui a perduré jusqu'aux années 1960, et de domaine public maritime, toujours en vigueur aujourd'hui. « *Son ordonnance de 1681 est un monument de la Marine*, explique Vincent Campredon. *Elle prévoit des écoles pour les officiers et un système de conscription et de formation pour les équipages. Mais aussi des chantiers navals, des arsenaux et des ports sur toutes les côtes. Ainsi que la gestion des forêts royales: on cesse le système qui*

Dans la baie de Chesapeake, la victoire décisive de l'amiral de Grasse.

EN AMÉRIQUE, LA REVANCHE CONTRE LA PERFIDE ALBION

Les nombreux combats navals de la guerre d'indépendance américaine, soutenue par la France, seront l'occasion de se venger de l'Angleterre. Premier grand affrontement franco-anglais, la bataille d'Ouessant (1778) a été peinte par Théodore Gudin. Seize toiles de Auguste-Louis de Rossel de Cercy retracent

aussi ce conflit, auquel prendront notamment part le "héros américain" La Fayette et le commandant de l'*Hermione* Latouche-Tréville. « *En bas des jardins du Trocadéro, une plaque rappelle la victoire décisive de l'amiral de Grasse dans la bataille de la baie de Chesapeake en 1781* », indique le directeur du musée de la Marine. M. C.-C.



70

C'est le nombre des bâtiments de surface de la Marine nationale. S'y ajoutent dix sous-marins, tous à propulsion nucléaire, dont quatre armés de missiles nucléaires balistiques.

consistait à vendre du bois de construction aux Hollandais pour leur acheter ensuite des navires. »

Grâce aux réformes de Colbert et aux institutions qu'il met en place, la Royale, au temps de Louis XV, deviendra la première marine du monde. Et c'est au roi "bien-aimé" que la Marine doit son musée. « En 1748, l'ingénieur naval Henri-Louis Duhamel du Monceau offrira sa collection de modèles, poursuit le directeur du musée. D'abord exposée au Louvre, elle amorce les collections. Auxquelles s'ajoute la commande à Joseph Vernet d'une série de vues des ports de France. Sur ses 15 toiles, 13 sont exposées au musée. » Idem pour le modèle du *Louis XV*, vaisseau à trois ponts de 110 canons qui servit à l'éducation maritime du souverain — contraint cependant sur le tard à de sévères coupes budgétaires.

L'embellie reprend avec Louis XVI qui « s'intéressait beaucoup à la Marine. La campagne américaine a d'ailleurs ruiné ses finances. » Le roi s'impliquera aussi dans les grandes expéditions. Au point, dit-on, de questionner au pied de l'échafaud : « A-t-on des nouvelles de M. de La Pérouse ? »

Arrive la tourmente révolutionnaire : « Une déroute, raconte Vincent Campredon : l'ordonnance de Colbert est annulée, la hiérarchie à bord disparaît... Les nobles émigrant pour échapper à la guillotine, il n'y a plus d'officiers. L'un des rares souvenirs de cette époque est le haut-relief du piédestal du monument de la place de la République, à Paris, montrant le naufrage du *Vengeur du Peuple* lors du combat d'Ouessant du 13 prairial an II. » Les métiers de la marine s'ouvrent à tous, ainsi que les arsenaux. Devenue nationale, la Royale part à la dérive.

Les Français vont affronter un génie de la stratégie, Nelson

Napoléon devra tout reprendre à zéro, ou presque. Quinze modèles de navires de guerre de l'Ancien Régime et de sa propre flotte lui permettaient de peaufiner ses tactiques. Cette collection Trianon, en bois précieux, est une perle du musée — elle abrite, entre autres, le modèle du *Triomphant*. « L'Empe-

LE CANOT DE L'EMPEREUR

À son bord, Napoléon a visité l'arsenal d'Anvers et inspecté la flotte. Long de 18 mètres, construit en trois semaines, c'est le seul canot d'apparat conservé en France. Expédié à Brest à la chute de l'Empire, il se dote en 1858 d'une nouvelle décoration — Neptune en figure de proue et la couronne aux quatre angelots sur le rouf. « C'est la création du musée de la Marine, à

Paris, qui l'a sauvé des bombardements de Brest, raconte Vincent Campredon. Début août 1943, après huit jours de voyage en train, il traversera Paris en camion. D'abord entreposé dans les jardins, il ne fera son entrée à Chaillot qu'en août 1945. Après qu'il a fallu... percer un mur pour le faire rentrer. » Le canot a retrouvé l'arsenal de Brest en octobre 2018. Après soixante-quinze ans d'exil. M. C.-C.

Page de gauche : le commissaire de la marine Vincent Campredon, directeur du musée de la Marine. Derrière lui, l'œuvre du peintre officiel de la Marine Nicolas Vial. Ci-dessous : la bataille d'Ouessant (1778), peinte par Théodore Gudin.



DANTEC/MUSEE NATIONAL DE LA MARINE

Sous Napoléon III, la Royale est la première marine du monde et la plus moderne.

reur avait de grandes ambitions. Il relancera la construction. Anvers devient le grand arsenal de l'Empire. » En revanche, plus de ministre, de grades, ni d'ordre... « Toute la flotte était regroupée à Boulogne pour débarquer en Angleterre. Il reste certes quelques grands marins, mais l'amiral Latouche-Tréville, héros de la guerre américaine, meurt. Cela préfigure la défaite de Trafalgar. D'autant que, sous-entraînés, les Français, venus de Cadix avec des Espagnols, vont affronter un génie de la stratégie, Nelson. Ce jour-là, rien ne se passe comme prévu et l'Empereur doit renoncer à son invasion. » Témoignage de ce combat funeste au mur du musée: la toile de Louis-Philippe Crépin représentant le Redoutable bord à bord avec le Victory.

« C'est sous Napoléon III, passionné d'innovation, que la France connaît son apogée sur le plan naval,

continue le directeur. Avec lui se poursuit la montée en puissance amorcée par Louis-Philippe: développement des ports, entrée en force de la révolution industrielle dans la Marine... D'où le Pyroscaphe de Jouffroy d'Abbans, inventeur de la machine à vapeur. Ainsi que deux grandes premières mondiales: La Gloire, frégate cuirassée à voile et à vapeur, et le Narval, un sous-marin opérationnel. La Royale est alors la première et la plus moderne marine du monde. » ●

Marie Clément-Charon

Musée national de la Marine, Palais de Chaillot, 17 place du Trocadéro-et-du-11-Novembre, 75116 Paris. Tél. : 01.53.65.69.69. Musée-marine.fr. (Fermé depuis mars 2017, le musée rouvrira, rénové, en 2022. Brest, Port-Louis, Rochefort et Toulon demeurent ouverts)

Ci-dessous : Abraham Duquesne.
Page de droite : timbre édité en 1941
en l'honneur de Jean de Vienne.

Grands amiraux, les seigneurs de la mer

Depuis le Moyen Âge,
originaires de toutes les côtes
de France et parfois
de l'intérieur, nos amiraux
ont fait la gloire
de notre marine de guerre.
Focus sur leurs figures
les plus emblématiques.

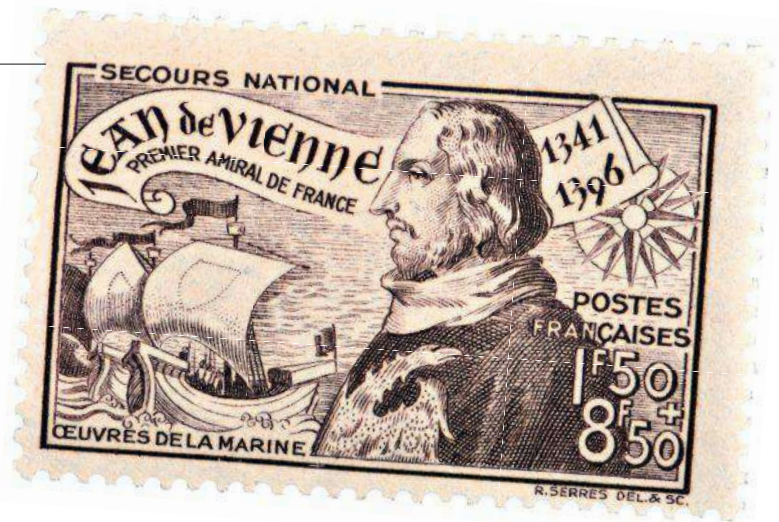


JEAN DE VIENNE, LE CROISÉ

C'est très loin du littoral, en Franche-Comté, que Jean de Vienne (1341-1396) voit le jour. Dès 1358 il combat les Grandes Compagnies qui pillent les campagnes françaises. En 1373, le roi Charles V le nomme amiral de France. Fondateur des premiers garde-côtes, il lance, durant la guerre de Cent Ans, des expéditions navales contre les Anglais. En 1385, il débarque en Écosse à la tête d'une flotte de 180 navires afin d'envahir l'Angleterre par le Nord mais, lâché par les Écossais, doit battre en retraite. De fait, le nouveau roi de France, Charles VI, ne fait pas preuve du même engouement pour les choses de la mer que son père. Sous-utilisé, Jean de Vienne décide de rejoindre la croisade du roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg, contre les Ottomans. Il est tué le 25 septembre 1396 lors de la bataille de Nicopolis, sur la rive droite du Danube, au nord de l'actuelle Bulgarie. Cette défaite des chrétiens marque la fin des croisades pour l'Europe occidentale. Perpétuant le souvenir de cet amiral médiéval, la frégate de lutte anti-sous-marine *Jean-de-Vienne* a été désarmée en juillet dernier après trente-quatre ans de bons et loyaux services.

ABRAHAM DUQUESNE, LE HUGUENOT

Né dans une famille calviniste normande originaire des environs du port de Dieppe, Abraham Duquesne (1610-1688) suit les traces paternelles en se destinant à une carrière maritime. Commandant du *Saint-Jean*, un navire de 24 canons, il s'illustre notamment dès 1638 face à une escadre espagnole lors de la bataille



Il bombarde le port de Gênes, alors qu'il est âgé de près de 75 ans !

de Getaria. En 1644, il est nommé, avec l'accord de Mazarin, amiral major de l'escadre de Suède par la reine Christine. Dans le cadre de la guerre du Torstenson, il combat pour elle les flottes danoise et norvégienne. S'il est anobli peu après par Louis XIV, il ne réintègrera la marine française qu'en 1661, à la demande expresse de Colbert. En 1669, il est nommé lieutenant général des armées navales, mais sa carrière est bloquée par son refus acharné d'abjurer le protestantisme. En 1676, il commande la flotte française à la bataille d'Alicudi, au nord de la Sicile, où il remporte une victoire stratégique face aux Hollandais et aux Espagnols. La même année, contre les mêmes adversaires, et toujours au large de la Sicile, il triomphe à Agosta. Duquesne continuera de servir en Méditerranée jusqu'en 1684, année où il bombarde le port de Gênes, alors qu'il est âgé de près de 75 ans ! En 1682, il avait déjà été l'artisan du bombardement d'Alger, sans toutefois parvenir à s'emparer de la Ville blanche.

AMIRAL DE FRANCE, LE MARÉCHAL MARIN

C'est en 1270, au cours de la VIII^e croisade, que le roi Louis IX crée la distinction d'amiral de France, équivalente à celle de maréchal dans l'armée de terre. Durant le Moyen Âge, son titulaire, outre son titre de chef de la flotte royale, bénéficiait d'un grand office de la Couronne. L'amirauté de France est supprimée en 1627 par Richelieu, nouveau grand maître de la navigation, qui veut exercer seul le pouvoir.

Louis XIV rétablit l'office en 1669. Celui-ci est encore supprimé sous la Révolution (15 mai 1791), avant d'être à nouveau rétabli sous Napoléon (1814). Actuellement, si aucun amiral de France n'est encore vivant, la distinction existe toujours, comme le précise l'article 19 de la loi de 2005, stipulant que « *le titre de maréchal de France et celui d'amiral de France constituent une dignité dans l'État* ». A. F.



PHOTOS : AKG-IMAGES

**Ci-contre :
Jean Bart.
Page de droite :
le bailli
de Suffren.**

JEAN BART, LE CORSAIRE

La vie de Jean Bart (1650-1702), c'est avant tout l'épopée d'un corsaire flamand. Né à Dunkerque, port le plus septentrional de France, il entre au service de Louis XIV comme corsaire au début de la guerre de Hollande (1672-1678). À l'issue de celle-ci, patronné par Vauban, il rejoint la marine royale. En 1689, alors qu'il a été capturé par les Anglais et enfermé à Plymouth, il s'évade avec le chevalier de Forbin et gagne la côte bretonne à la rame à bord d'une simple chaloupe. Il est alors nommé capitaine de vaisseau. Le 29 juin 1694, au

large de l'île hollandaise de Texel, à la tête d'une flottille dunkerquoise, il récupère un important convoi de blé norvégien destiné à la France et arraisonné par les Hollandais. Cette victoire audacieuse contribue à sauver la France de la famine qui la guettait. Suite à cet exploit, il est anobli. Le 17 juin 1696, il emporte une nouvelle victoire en mer du Nord, sur le Dogger Bank, entre l'Angleterre et le Danemark, encore une fois au détriment des Hollandais. En récompense, il est nommé chef d'escadre (officier général) de la province de Flandre en 1697. Il meurt prématurément dans sa ville natale, qu'il aura contribué à arrimer définitivement à la France. Son fils François-Cornil Bart (1677-1755) suivra les traces de son père en devenant vice-amiral de la flotte du Ponant. La frégate antiaérienne française *Jean-Bart* est opérationnelle depuis 1989. Elle a pour marraine la ville de Dunkerque.

**Capturé par les Anglais, il s'évade
en traversant la Manche
à bord d'une simple chaloupe !**

RENÉ DUGUAY-TROUIN, LE MALOUIN

C'est à l'abri des solides remparts de Saint-Malo que René Trouin, sieur du Gué (1673-1736), voit le jour. De 1689 à 1697, muni d'une "lettre de course", il devient, comme beaucoup de ses compatriotes malouins, capitaine corsaire dans le cadre de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. En 1696, il réalise son premier exploit en capturant le vice-amiral hollandais Wassanaer. Cela lui vaut d'être incorporé l'année suivante dans la marine royale avec le grade de capitaine de frégate. Il sera anobli par le roi de France en 1709. Envoyé en direction des côtes du Brésil par Louis XIV et son ministre Pontchartrain, il est le principal artisan de la spectaculaire prise de Rio de Janeiro, le 12 septembre 1711, aux dépens des Portugais. Trouin en revient avec un fabuleux butin. En 1715, il est nommé chef d'escadre, puis administrateur de la Compagnie des Indes et enfin, en 1728, lieutenant général des armées navales et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Mort et enterré à Paris, sa dépouille repose depuis 1973 dans la cathédrale de sa ville natale. Le nouveau sous-marin nucléaire d'attaque *Duguay-Trouin* doit être livré à la Royale en 2021.

PIERRE-ANDRÉ DE SUFFREN, LE HÉROS

De noble souche provençale, Pierre-André de Suffren (1729-1788) est admis dès 1737 dans l'ordre de Malte puis en 1743 dans les gardes de la Marine, à Toulon. L'année suivante, il participe à sa première bataille navale face aux Anglais. Il navigue aux Antilles et au Canada, est fait prisonnier par les Anglais, avant d'assurer son service à Malte face aux Barbaresques. Pendant de longues années, il alterne les embarquements sur les navires du roi de France et ceux du grand maître de l'Ordre. En 1772, il devient capitaine de vaisseau puis, en 1778, participe à la guerre d'indépendance américaine au sein de l'escadre de l'amiral d'Estaing, que par ailleurs il déteste et définit comme

un officier protégé et incompetent. De 1781 à 1784, il accumule les victoires dans l'océan Indien face à l'amiral anglais Edward Hughes, grâce à une nouvelle tactique de combat maritime que Nelson reprendra à son compte pour défaire la flotte de Villeneuve à Trafalgar. À son retour, Louis XVI fait de lui un vice-amiral. Ayant racheté bien des défaites passées de la marine française, il est au faite de sa gloire. L'ordre de Malte le nomme ambassadeur auprès du roi, et c'est à Paris, couvert d'honneurs, qu'il meurt prématurément, usé par ses voyages. Le bailli de Suffren demeure aujourd'hui à l'étranger le plus célèbre des amiraux français. Le sous-marin nucléaire d'attaque *Suffren* sera livré fin 2019 à la Marine nationale.

FRANÇOIS DARLAN, LE GRAND COMMIS

Étrange destin que celui de François Darlan (1881-1942), le plus célèbre amiral français du XX^e siècle. Fils d'un ministre républicain de la III^e République, élève de l'École navale, protégé du ministre Georges Leygues, il connaît une avancée rapide: contre-amiral en 1929, vice-amiral en 1932 et enfin "amiral

de la flotte", titre créé spécialement pour lui en 1939. Artisan de la renaissance

de la Marine nationale jusqu'en 1930, il est choqué et heurté par le bombardement de Mers el-Kébir par les Anglais le 3 juillet 1940. Darlan devient vice-président du Conseil dans le gouvernement du maréchal Pétain (9 février 1941-18 avril 1942). Avant d'être contraint de démissionner de ce poste en faveur de Pierre Laval, dont c'est le retour, les Allemands lui reprochant ses revendications permanentes. Il demeure néanmoins l'héritier désigné du Maréchal.

Présent à Alger, au chevet de son fils malade, lors du débarquement allié de novembre 1942 en Afrique du Nord, il est rapide-

ment nommé haut-commissaire pour la France en Afrique par les

Américains. Mais il est assassiné au palais

d'Été d'Alger, le 24 décembre 1942, par Fernand Bonnier de La Chapelle, un étudiant monarchiste de 20 ans proche des réseaux gaullistes. ●

Jérôme Besnard



À la conquête de l'arme atomique

Si de Gaulle est l'incontestable père de notre force de dissuasion, la gestation de celle-ci a commencé dans les coulisses de la IV^e République. Récit.

A 7 h 04 exactement, au moment où le haut-parleur annonçait zéro, un point d'une extraordinaire brillance, même à travers des lunettes qui laissaient à peine entrevoir le soleil en plein jour, apparut là où était le sommet de la tour. Puis instantanément, ce fut l'immense boule de feu qui dura deux ou trois secondes, montant à toute vitesse dans l'espace. Enfin le nuage que l'on vit se former dans le ciel, alors que la terre était encore dans l'obscurité, commençait à présenter la clarté de l'aube. C'est en ces termes expressifs que le général Charles Ailleret, alors commandant des armes spéciales, décrit l'explosion de la première bombe atomique française, près de Reggane, dans le Sahara algérien, le 13 février 1960. Baptisée Gerboise bleue, le succès de cette opération, qu'il raconte dans son livre *l'Aventure atomique française. Comment naquit la force de frappe* (Grasset, 1968), était l'aboutissement de quinze années d'un cheminement discret, entamé dès le lendemain de la Libération...

Bien qu'à la pointe de la recherche avant guerre avec Irène et Frédéric Joliot-Curie, prix Nobel en 1935, les physiciens français seront mis à l'écart du programme nucléaire Manhattan par les États-Unis. Dès le 11 juillet 1944, lors d'un séjour au Canada, de Gaulle découvre cependant les progrès de ses alliés. Les bombardements d'Hiroshima et Nagasaki, en août 1945, achèvent de le convaincre : la France doit elle aussi se lancer dans la course à l'atome. En tant que président du gouvernement provisoire, il charge le ministre de la Reconstruction, Raoul Dautry, de jeter les bases d'une industrie nucléaire. Le 18 octobre de la même année, une ordonnance crée le Commissariat à l'énergie atomique. Quoique organisme civil, le CEA reçoit pour mission d'effectuer des « recherches



scientifiques et techniques en vue de l'utilisation de l'énergie atomique dans les divers domaines de la science, de l'industrie et de la défense nationale ».

Le départ de De Gaulle en janvier 1946 semble freiner cette dynamique. Officiellement, la IV^e République proscriit l'utilisation militaire de l'atome, mais les laboratoires poursuivent leurs études. Le 8 mars 1946, Zoé, la première pile à l'oxyde d'uranium modéré à l'eau lourde, "diverge" sur le site du fort de Châtillon, près de Paris. Dans le même temps, la poudrerie du Bouchet, à Vert-le-Petit (Essonne), s'emploie à produire quelques milligrammes de plutonium, nécessaires à la fission nucléaire.

Avec l'essai de la première bombe soviétique, en 1949, le monde entre de plain-pied dans la guerre froide. L'État français comprend alors l'urgente obligation de se doter de ses propres moyens de défense. En 1952, Félix Gaillard, secrétaire d'État à la prési-



dence du Conseil, impose un plan quinquennal pour l'énergie nucléaire, en dépit des bêtises des "pacifistes" inféodés à Moscou — dont le communiste Joliot-Curie, signataire de l'Appel de Stockholm. Les premiers essais britanniques dans le bush australien, en octobre 1952, puis le rejet du projet de Communauté européenne de défense deux ans plus tard, inciteront plus que jamais la France à entrer dans le "club atomique".

Les dessous d'une décision qui fait entrer la France dans le cercle fermé des puissances nucléaires

Le 26 octobre 1954, Pierre Mendès-France, président du Conseil, crée la Commission supérieure des applications militaires de l'énergie atomique (CSAMEA). Deux semaines plus tard, il donne le feu vert à un programme de fabrication d'armes nucléaires supervisé par le général Jean Crépin et le professeur Yves Rocard, père du futur Premier ministre. Son successeur, Edgar Faure, continuera dans la même voie : le budget du CEA est porté de 40 à 100 milliards de francs (150 millions d'euros). Après la crise de Suez, en octobre 1956, où Paris et Londres ont dû plier devant le chantage nucléaire de Moscou, le socialiste Guy Mollet, naguère pacifiste, donne une nouvelle impulsion au programme. Pour quelques jours encore président du Conseil, Félix Gaillard prend enfin "la" décision, le 11 avril 1958 : une série d'explosions expérimentales est programmée dans le Sahara pour le premier trimestre 1960.

**Ci-dessus : explosion au-dessus de Mururoa en 1971.
Page de gauche : 11 septembre 1966. De Gaulle, accompagné d'Alain Peyrefitte, Pierre Billotte et Pierre Messmer à bord du "De Grasse". La première explosion thermonucléaire française au-dessus de Hao.**

NOM DE CODE : "OPÉRATION CANOPUS"

Les accords d'Évian signés avec le FLN algérien (18 mars 1962) lui imposant d'abandonner ses expériences nucléaires dans le Sahara, la France se tourne vers les atolls de Mururoa et de Fangataufa, en Polynésie-Française, où le premier essai aérien se déroule le 2 juillet 1966. Sous le nom de code Opération Canopus a ensuite lieu deux ans plus tard, le 24 août 1968, notre premier essai d'une bombe H. Au total, 46 essais nucléaires aériens seront réalisés en Polynésie. Suivront, à partir de 1975, des essais souterrains : 146 au total. Dont le dernier, effectué sous le mandat de Jacques Chirac, le 27 janvier 1996. A. F.

À peine revenu au pouvoir, de Gaulle confirme cette politique, dont il avait été le précurseur. Le 5 juillet 1958, celui qui n'est pas encore le premier président de la V^e République avertit le secrétaire d'État américain John Foster Dulles : « Une chose est certaine, nous aurons l'arme atomique. » ●

Philippe Delorme



“Ma nuit en intervention avec les soldats du feu”

Outre la lutte contre les incendies, les sapeurs-pompiers sont en première ligne pour le secours aux victimes. Notre reporter, Amaury Brelet, a suivi une brigade du nord de Paris, rue Blanche. Reportage.



Installée au cœur du IX^e arrondissement de Paris, la brigade des pompiers militaires de la rue Blanche est un village dans la ville. Ils sont 104 en tout, dont deux femmes, venus de toute la France, à se relayer pour assurer leur service. Dans la cour, une plaque noire liste en lettres d’or les noms de dix-huit combattants “morts au feu”. La 7^e compagnie couvre les I^{er} et IX^e arrondissements. Les pompiers ont dix minutes maximum pour arriver sur les lieux. En journée, les points chauds se situent près de la gare Saint-Lazare, de l’Opéra et des grands magasins. La nuit, leur activité se concentre surtout à la sortie des bars et des clubs, fréquentés par 70 % de touristes étrangers. Les pompiers sont alors régulièrement mobilisés

pour ramasser SDF et personnes alcoolisées. « *Trois samedis sur quatre, de 22 heures à 7 heures du matin, ça n’arrête pas*, confie David, sergent-chef. *Dans le nord de Paris, ça craint. Quand les mecs des cités descendent le soir, il ne faut pas se promener. Ça devient dangereux.* »



Une sonnerie retentit. Deux coups brefs et un vrombissement. C’est le signal. Dans le poste de contrôle, le “stationnaire”, vissé devant ses ordinateurs, vient de recevoir un appel d’urgence transmis par le centre opérationnel des sapeurs-pompiers de la capitale. Accouru, le caporal-chef François consulte une feuille jaune, qui indique le lieu et le type d’intervention, se saisit d’une radio



5

C'est, en pourcentage, la part des pompiers militaires au sein de la profession en France (78 % sont des sapeurs-pompiers volontaires, 17 % des sapeurs-pompiers professionnels). Parmi eux: les soldats de la Brigade des sapeurs-pompiers de Paris (BSPP, 8600 soldats), du Bataillon de marins-pompiers de Marseille (BMPM, 2400 personnes), mais aussi du 1^{er} RCA de Canjuers (infanterie de l'armée de terre).

En opération sur le terrain. Sur 4 000 appels d'urgence quotidiens, 1 600 concernent les pompiers.

Au sol, une dame de 88 ans, diabétique et cardiaque, vient de faire un malaise.



et parcourt le plan géant du quartier affiché au mur. Une fois rentré, il rédigera son rapport. La procédure est toujours la même. Sur 4000 appels d'urgence quotidiens, 1600 concernent les pompiers, dont un tiers d'erreurs et d'abus.

Première intervention de la soirée. Dans le véhicule de secours et d'assistance aux victimes (VSAV),

SIGNÉ NAPOLEON

C'est par un décret impérial du 18 septembre 1811, créant la Brigade des sapeurs-pompiers de Paris (BSPP), qu'apparaît pour la première fois le terme de "sapeur-pompier". Les premières pompes à incendie françaises datent du XVII^e siècle.

l'ambulance des pompiers, le caporal-chef François est le chef d'agrès, le patron à bord. Le caporal Florian et le sapeur Jérôme le secondent. Direction: rue Condorcet. Une dame de 88 ans, diabétique et cardiaque, vient de faire un malaise et de chuter dans son appartement du 6^e étage. Sur place, l'équipe procède à un examen rapide des fonctions vitales de la patiente (pouls, tension, respiration, température, etc.). Madeleine souffre d'une douleur à l'épaule. Pour l'emmener à l'hôpital Lariboisière, tout proche, les pompiers la portent à bout de bras sur une chaise dans l'escalier. « *On n'en a fait tomber que deux aujourd'hui* », plaisante Florian. Le petit-fils, qui l'accompagne, sourit. Cinq minutes plus tard, aux urgences, la vieille dame reconnaît les lieux: « *C'est ma résidence secondaire.* »



Retour à la caserne. Dans la salle à manger, le “foyer”, une quinzaine de pompiers, aux cheveux courts et tatouages aux bras, dînent bruyamment. Les blagues fusent. On discute filles, sports et musique devant la télévision. L'ambiance est bon enfant. « *Nous sommes une grande famille. On est tous solidaires les uns des autres, confie un sapeur. Il faut bien déconner pour décompresser.* »



Alerte. Sirène hurlante et gyrophare. Dans un restaurant de la rue de Douai, une femme vient de rendre son repas. Examen médical improvisé sur le trottoir, entre deux clients. Son visage est pâle, sa tension au plancher. Aux urgences de l'hôpital Lariboisière, l'équipe est accueillie par une



clocharde édentée: « *Vous avez une cigarette et du feu?* » Son voisin vient d'uriner. Puanteur. Les pompiers peuvent attendre jusqu'à trois quarts d'heure avant toute prise en charge...

Ce week-end, des bénévoles de l'ordre de Malte sont venus en renfort. « *C'est anormalement calme, ce soir* », remarque l'un d'eux. Chaque année, la caserne de Blanche effectue 11000 départs, surtout pour secourir des victimes (maladies, agressions, tentatives de suicide), rarement pour éteindre des incendies (5 %). « *On fait beaucoup de social, concède le sergent-chef David. Les personnes âgées, souvent seules et sans famille, sont bien contentes de nous voir arriver.* » Si la tâche est rude, tous sont des passionnés. « *Il n'est pas obligatoire d'être fou pour travailler ici, mais ça aide* », peut-on lire sur la porte du local des lieutenants. François et son équipe vont se coucher.



La sonnerie déchire la nuit. En une minute, le caporal Florian sort de son lit, s'habille, enfle ses bottes, descend la rampe, démarre le VSAV. Les autres suivent. Un garçon de 18 ans, saoul, s'est effondré sur le palier d'un apparte-

“SAUVER OU PÉRIR”

C'est la devise des sapeurs-pompiers de Paris. La devise des autres sapeurs-pompiers est “Courage et dévouement”.

4

C'est le nombre de pompiers morts en opération depuis le début de l'année 2018.

Agression au métro Pigalle. Patrick, 19 ans, a le visage en sang...

ment où se déroule une fête d'anniversaire très arrosée. Au pied de l'immeuble cossu, une petite foule en tenue de soirée lance aux pompiers: « *Amenez le brancard!* » Une adolescente a les larmes aux yeux. Plus de peur que de mal. Originaire de Neuilly, Ludwig se réveille après avoir maculé l'ascenseur. « *Ces cuites sont habituelles chez les jeunes*, explique Florian, *mais elles ne sont pas de notre ressort.* »



Nouvelle sonnerie. Cette fois-ci, il s'agit d'une agression. Assis sur les marches de la station Pigalle, Patrick, 19 ans, a le visage en sang. De retour d'une soirée en boîte de nuit, il a reçu « *un coup de lame* » au front lors d'une rixe dans les couloirs du métro. Tout autour, six policiers et des agents de la RATP assurent la sécurité et questionnent les témoins. « *C'étaient deux Maghrébins!* » hurle la victime agitée. Sa bande d'amis tente de le calmer. Florian et Jérôme lui bandent la tête. Comme les autres, il est conduit à Lariboisière, l'un des deux hôpitaux du secteur avec Bichat.



Pas le temps de se rendormir. Une autre équipe est partie à toute vitesse. Une nouvelle agression vient de se produire à la sortie du Hamman Club, une discothèque située près

Page de auche :
les marins-pompiers de Marseille en intervention après l'effondrement de deux immeubles, rue d'Aubagne.
Ci-contre :
secours d'urgence à Paris ; une jeune femme et sa fille sont emmenées à l'hôpital.



PATRICK LAFFRATTE

de la place Clichy. « *Tirs à l'arme à feu et plaies à l'arme blanche* », grésille la radio. Un homme a reçu une balle dans la jambe. « *Il y a souvent des bagarres entre clients nord-africains, là-bas* », assure un gradé. Mais déjà, un autre appel retentit. Il y a du grabuge à la station Blanche. Sur place un homme ivre, le nez en sang, rampe dans un wagon du métro immobilisé. Il est incontrôlable. Les coups pleuvent. Les pompiers traînent le forcené sur le quai, le soulèvent par le pantalon jusqu'au dehors. Dans l'ambulance, l'inconnu se débat, vomit et frappe le sapeur Jérôme. Le véhicule accélère. Sirène et gyrophare.



Aux urgences, l'homme balance le brancard, cogne les vitres et crache sur les infirmières. « *Ce charmant monsieur est complètement torché! Mettez-le sous contention* », ordonne le médecin de garde, qui demande un test HIV après que Florian s'est fait mordre à la main droite. Retour à la caserne. Le caporal devra se rendre dans la matinée à l'hôpital militaire Bégin de Vincennes pour examens, avant de porter plainte. « *Avec la trithérapie préventive, tu vas pisser orange!* », blague un pompier. Le petit-déjeuner est servi. Une nouvelle journée commence. ●

Amaury Brelet



Du panache, toujours du panache !

Grandes batailles et grands héros, célèbres ou anonymes...

Tactique, courage et sacrifices :
quand l'histoire de France s'écrit au bout du fusil.



Reconstitution, sur les lieux mêmes, de la bataille d'Austerlitz, en 2017.
Des passionnés de tous les continents pour recréer la "furia francese".



TOUJOURS DU PANACHE !

15 victoires mythiques des armées françaises

Couvertes de gloire sur leur sol et à l'étranger, nos troupes ont remporté à travers l'histoire d'innombrables batailles. Dont certaines, par leur éclat ou leurs conséquences, ont laissé une trace indélébile dans notre roman national.

Page de gauche : "la Bataille de Tolbiac", d'Ary Scheffer (1837).
Ci-dessous : "la Bataille de Poitiers", de Charles de Steuben (1837) ;
château de Versailles, galerie des Batailles.



AKG-IMAGES/MONDADORI PORTFOLIO

TOLBIAC, LE MIRACLE DE CLOVIS

496 Roi des Francs saliens, Clovis est appelé au secours par Sigebert le Boiteux, chef de l'autre peuple franc, les Ripuaires. Cantonnés autour du Rhin, avec pour capitale l'actuelle Cologne (Allemagne), ces derniers sont victimes d'une tentative d'invasion de la part de leurs voisins, les féroces Alamans. Clovis lève une armée. Les deux troupes s'affrontent à Zülrich (en latin Tolpiacum, francisé en Tolbiac). En passe d'être écrasé par son ennemi plus nombreux, le chef franc, païen, en appelle au Dieu chrétien de son épouse Clotilde, promettant de se convertir s'il lui apporte la victoire. Aussitôt après, le chef alaman est tué d'un coup de francisque. Ses hommes fuient. Grâce à cette victoire, et après s'être fait baptiser, il se lancera à la conquête de la Gaule romaine – qui deviendra la France.

POITIERS, LA GLOIRE DE CHARLES MARTEL

732 Conduites par Abd al-Rahman, les troupes musulmanes, qui occupent l'Espagne, multiplient les razzias en France dans le but de l'envahir et de l'asservir. Allié aux Burgondes, le Franc Charles-Martel, futur grand-père de Charlemagne, est chargé de les arrêter. Dépourvu de cavalerie, le point fort

des Arabes, le chef franc adopte la tactique du rempart : soldats regroupés en masse compacte protégés par leurs boucliers, et lances pointées face aux assauts des assaillants. Abd al-Rahman et ses hommes sont laminés. Sur ses 20 000 combattants, près de la moitié sont tués, contre moins de 1 000 du côté des Francs. La dynastie carolingienne s'impose. « *Sans Charles Martel [...], la France était une province mahométane* », écrira Voltaire.

PARIS, LA RÉSISTANCE D'Eudes

885 Après avoir remonté la Seine, et tout pillé sur leur passage, les Vikings et leurs 700 drakkars parviennent sous les murs de Paris (alors concentrée sur l'île de la Cité). Son chef Siegfried réclame le libre passage des ponts afin de se diriger vers la riche Bourgogne. En échange de quoi, promet-il, la capitale sera épargnée. Le Franc Eudes, comte de la ville, refuse. Suivent deux jours d'assauts acharnés que les Parisiens repoussent en utilisant les ponts pour placer leurs archers et déverser de l'huile bouillante. Siegfried doit renoncer. Héros de la bataille, Eudes sera choisi comme roi à la mort de Charles le Gros, en 888. Étant ainsi à l'origine de la lignée des Capétiens, du nom de son petit-neveu, Hugues Capet, sacré un siècle plus tard.

DU PANACHE, TOUJOURS DU PANACHE !



AKG-IMAGES - AKG-IMAGES



JÉRUSALEM, L'HÉROÏSME DE GODEFROY DE BOUILLON

1099 Partis en croisade (la première) pour libérer les lieux saints de la domination turque, Godefroy de Bouillon et ses 5000 hommes conquièrent d'abord Bethléem. Puis parviennent, le lendemain, devant Jérusalem, objet de leur périple engagé... trois ans plus tôt. Après plusieurs assauts infructueux, les croisés entament le siège de la cité, qui finit par tomber un mois plus tard — le 14 juillet ! Les survivants musulmans sont massacrés. Le royaume chrétien de Jérusalem est fondé. Godefroy de Bouillon en prend la tête. Refusant le titre de roi de la ville où mourut le Christ, il est dénommé avoué du Saint-Sépulcre.

BOUVINES, LE COUP D'ÉCLAT DE PHILIPPE AUGUSTE

1214 Dépossédé douze ans plus tôt de ses fiefs du nord de la France par Philippe Auguste, le roi d'Angleterre Jean sans Terre coalise en une gigantesque armée tous les ennemis de la France, dont les Germains et les Flamands. Après avoir débarqué à La Rochelle et s'être emparées d'Angers, ses troupes attaquent les Français le

27 juillet au moment où ceux-ci s'engagent sur le pont de Bouvines, traversant la Marcque, aux environs de Lille. Alors que les assaillants sont trois fois plus nombreux, la cavalerie de Philippe Auguste, qui manque lui-même d'être tué, multiplie les contre-offensives. Les armées ennemies sont mises en déroute, ses chefs en fuite. Célébrée avec faste, cette victoire permet au roi de France d'asseoir son pouvoir central sur le pays. Où naît, à cette occasion, un profond sentiment national.



HERVÉ CHAMPOLLION / AKG-IMAGES



HERITAGE-IMAGES / ART MEDIA / AKG-IMAGES

De gauche à droite : “la Conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon”, de Carl Theodor von Piloty (1855-1860, Munich, Maximilianeum Collection) ; “la Bataille de Bouvines”, d’Horace Vernet (1827, galerie des Batailles) ; “la Bataille de Cocherel” (illustration). En bas à gauche : “la Bataille de Taillebourg”, d’Eugène Delacroix (1837, galerie des Batailles).

TAILLEBOURG, LA CHARGE DE SAINT LOUIS

1242 Refusant de céder l’autorité sur ses terres au frère de Louis IX, le comte de Poitiers, le puissant baron poitevin Hugues de Lusignan, en appelle à son allié le roi d’Angleterre Henri III. À la tête de 30 000 hommes, le roi de France vient au secours de son frère. Il est hébergé au château de Taillebourg, qui surplombe le premier pont sur la Charente. De chaque côté de celui-ci, se font bientôt face les deux armées. Le 21 juillet, le roi de France ordonne une charge massive aux cavaliers, qui déboulent du château. Les troupes ennemies refluent. Deux jours plus tard, une autre bataille les achève. Henri III signe la paix. La France récupère sa suzeraineté sur le Poitou, le Maine, l’Anjou et la Normandie.

Voltaire : “Sans Charles Martel, la France était une province mahométane.”

COCHEREL, LE PIÈGE DE DU GUESCLIN

1364 Allié aux Anglais, Charles II de Navarre, qui revendique la Bourgogne, veut empêcher le sacre de Charles V à Reims. Ses troupes pillent le pays entre la Seine et la Loire. Mais le futur roi de France peut compter sur le chef de ses armées, l’intrépide Bertrand Du Guesclin, qui parvient jusqu’à Cocherel (actuel département de l’Eure), à deux kilomètres du petit mont fortifié où se sont regroupées les troupes adverses. Le 16 mai, afin d’éviter de se heurter aux redoutables archers anglais, Du Guesclin feint une retraite. Tombant dans le piège, les troupes ennemies quittent leur fortin et dévalent la colline pour les attaquer. Mais les Français, préparés à la manœuvre, font volte-face, se ruent sur leurs adversaires et les mettent en déroute au corps à corps. Charles de Navarre doit céder ses possessions normandes. Et Charles V est sacré roi.



De gauche à droite : “la Levée du siège d’Orléans” (XIX^e siècle, gravure) ; “Marignan”, par Alexandre-Évariste Fragonard (1836, galerie des Batailles) ; “Richelieu sur la digue de La Rochelle”, d’Henri-Paul Motte (1881, musée des Beaux-Arts de La Rochelle) ; “la Bataille de Fontenoy”, d’Horace Vernet (1828, galerie des Batailles).



ORLÉANS, LA LÉGENDE DE JEANNE D'ARC

1429

Les Anglais occupant le nord de la France, la ville puissamment fortifiée d’Orléans, tenue par les Français, fait figure de “verrou” à faire tomber pour conquérir le sud du pays resté fidèle au dauphin Charles. Pendant un an, les Anglais s’en approchent, procédant à un encerclement progressif de la ville, qu’ils atteignent le 23 octobre 1428, début du siège. La ville est cernée de neuf bastilles. Après s’être fait adouber par le dauphin, Jeanne d’Arc vole au secours d’Orléans, où, forçant les lignes anglaises, elle parvient à pénétrer fin avril 1429. Après plusieurs sorties ponctuées de succès, ses troupes procèdent à l’assaut final contre la principale place forte anglaise, le fort des Tourelles, où l’ennemi perd plus d’un millier d’hommes et 600 prisonniers. Ç’en est fini du siège d’Orléans. Charles VII est sacré roi de France à Reims le 17 juillet suivant.

**À Fontenoy, un officier français :
“Messieurs les Anglais,
tirez les premiers !”**

MARIGNAN, LE TRIOMPHE DE FRANÇOIS I^{er}

1515

Moins d’un an après son sacre, le jeune François I^{er}, allié avec les Vénitiens, entreprend de récupérer ses droits sur le duché de Milan, allié aux mercenaires suisses. À la tête d’une troupe de 30 000 hommes, dont son plus célèbre soldat le chevalier Bayard, il parvient à franchir les Alpes, puis établit son camp à Marignan (aujourd’hui Melegnano) à une dizaine de kilomètres de Milan. L’affrontement débute le 13 septembre par une charge de la cavalerie française conduite par le roi en personne. Puis, transformée en corps-à-corps sanglants, la bataille doit cesser avec la nuit, sans qu’aucun camp n’ait pris l’avantage (le roi dormant à moins de 100 mètres des lignes ennemies). Le combat reprend dès l’aube du lendemain matin.

Rejoint par 3 000 Vénitiens, l’armée française parvient à écraser la coalition adverse, dont les pertes sont énormes (10 000 morts). En plus de la Lombardie, puis, à la faveur d’un traité avec le pape, de Parme et Plaisance, François I^{er} y gagnera une extraordinaire renommée.



HERVÉ CHAMPOLLION / AKG-IMAGES



AKG-IMAGES/MONDADORI PORTFOLIO

LA ROCHELLE, LE SIÈGE DE RICHELIEU

1628

Riche citée portuaire et fortifiée octroyée aux protestants par l'édit de Nantes (1598), La Rochelle, ouvertement soutenue par les Anglais, est devenue un « *État dans l'État* », selon les propres mots de Louis XIII, que celui-ci ne peut tolérer. Il charge donc Richelieu, son plus important ministre, de soumettre cette place forte de 28 000 habitants. Commencé en septembre 1627, le siège va durer un an. Outre l'encerclement de la ville

par 20 000 hommes côté terre, Richelieu fait construire sur mer une gigantesque digue haute de 20 mètres, longue de 1 500 mètres et armée de canons. Fortes d'un total de plus de 200 navires de guerre et de ravitaillement, trois expéditions anglaises successives, dont la première conduite par le célèbre duc de Buckingham, vont s'y casser les dents. L'échec de la dernière d'entre elles aboutit le 28 octobre à la reddition sans conditions de la ville, qui a perdu les deux tiers de ses habitants. C'en est fini du contre-pouvoir protestant.

FONTENOY, LE DÉFI DE LOUIS XV

1745

Ancienne possession française, la cité fortifiée de Tournai (en actuelle Belgique) avait été rattachée aux Pays-Bas autrichiens, alliés des Anglais, en 1713. Louis XV se fixe l'objectif de la reconquérir. Face à ses 45 000 hommes, une immense coalition, constituée de plus de 60 000 soldats britanniques, autrichiens et néerlandais. Prenant la tête de son armée, le roi de France s'installe à quelques kilomètres de Tournai. Lancée le 11 mai, la bataille va se dérouler non loin, dans la plaine de Fontenoy. C'est à l'occasion de celle-ci qu'un officier français, le comte d'Anterrockes, prononça sa célèbre adresse : « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers !* » Constitués de permanentes attaques et contre-attaques, les terribles combats seront longtemps incertains, avant que l'adversaire, usé, ne finisse par rompre. Grâce à la prise de Tournai, Louis XV prendra possession en moins de deux ans de l'ensemble des Pays-Bas autrichiens.

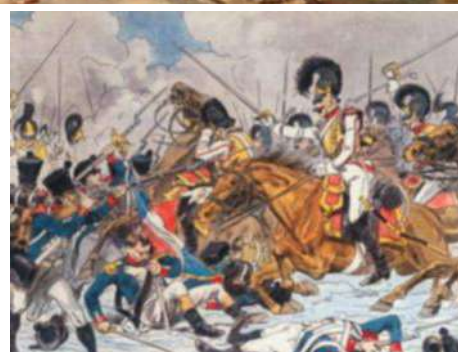


VALMY, L'ARDEUR DES SOLDATS DE LA RÉVOLUTION

1792

Soutenus par les émigrés français, Prussiens et Autrichiens envahissent la France révolutionnaire et marchent sur Paris

pour libérer Louis XVI. Depuis la capitulation de la place forte de Verdun, le 2 septembre, cela semble n'être qu'une question de jours. Mais dans la capitale, Danton en appelle à « *l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace* », et, sur le terrain, les généraux Dumouriez et Kellerman rassemblent 45 000 gardes nationaux prêts à « *mourir pour la liberté* ». Cantonnés à Sainte-Menehould, non loin de Châlons-sur-Marne, les Français sont séparés de leurs adversaires, en nombre supérieur, par une vaste prairie dont émerge le moulin de Valmy. Le 20 septembre, Prussiens et Autrichiens déclenchent la canonnade. Le cheval de Kellermann meurt sous lui. Pas la détermination des soldats de la Révolution, qui hurlent à plein poumon « *Vive la nation!* » Ajoutée aux 30 000 boulets envoyés par les Français, cette détermination fait reculer l'adversaire. Chef de l'armée coalisée, le duc de Brunswick ordonne peu après la retraite. Même si les pertes furent modestes de chaque côté (entre 200 et 300 morts), cette première grande victoire de la Révolution aura une portée considérable. Au point que, dès le lendemain, la monarchie est abolie et la 1^{re} République proclamée.



AUSTERLITZ, LE CHEF-D'ŒUVRE DE NAPOLEON

1805

Appuyée militairement par la Russie et financièrement par le Royaume-Uni, l'Autriche envahit la Bavière, alliée

de la France, que Napoléon décide d'aller libérer. Après avoir vaincu à Ulm, Munich et Vienne, l'Empereur entreprend de défaire définitivement l'armée austro-russe, cantonnée à Austerlitz, en actuelle République tchèque, qu'il atteint fin novembre. Confronté à une armée nettement plus nombreuse (100 000 hommes contre 65 000), Napoléon va feindre la faiblesse — repli rapide de ses troupes lors d'escarmouches, émissaires envoyés pour négocier la paix... Il a, en revanche, parfaitement étudié le terrain et minutieusement préparé ses maréchaux, tandis que ses éclaireurs l'informent des mouvements

ennemis. Trop confiants, ceux-ci déclenchent l'offensive le 2 décembre, mais sont aussitôt pris à revers par une terrible contre-attaque. En quelques heures, c'est la débâcle : la coalition compte plus de 16 000 morts, blessés et disparus. La carte de l'Europe sera entièrement redessinée.

Danton : “De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.”



De gauche à droite : “Valmy”, par Jean-Baptiste Mauzaisse (1831, château de Versailles) ; “Austerlitz”, par Job (illustration) ; “le Ravin de la mort à Verdun”, par Ferdinand-Joseph Gueldry (1916, Paris, musée d’Histoire contemporaine) ; le général Leclerc à la libération de Paris.



ROGERVIOLETT - AKG-IMAGES

VERDUN, LE SAUVETAGE DE PÉTAİN

1916 Convaincus que les Français sont à bout de force, les Allemands décident de les écraser à Verdun (Meuse), important verrou sur la route de Paris, où se trouve déjà leur puissante 5^e armée. Les tranchées défendues par nos poilus y sont de plus souvent réduites à une seule ligne (au lieu de deux ou trois ailleurs). Stratégie choisie : des tirs de canon non pas par salves mais en continu. Ce déluge d’obus (1225 pièces tirées pendant neuf heures d’affilée le 21 février, premier jour de la bataille) ne suffit pourtant pas à faire renoncer les Français, qui résistent farouchement. En revanche, les vaines et meurtrières contre-offensives décidées par l’état-major français font des ravages parmi la troupe. La nomination du général Pétain va tout changer : plus économe en vie humaine, celui-ci fait tourner les effectifs et aménager une route, la “voie sacrée”, permettant de meilleurs approvisionnements et évacuations. Dans ce gigantesque carnage (700 000 victimes au total!), c’est l’Allemagne qui cédera la première. Prémices, deux ans plus tard, de sa capitulation.

PARIS, LA LIBÉRATION DE LECLERC

1944 Cantonné à Argentan, à 200 kilomètres de la capitale, et soutenu par de Gaulle, le général Leclerc, chef de la 2^e division blindée (DB), décide de désobéir à son supérieur hiérarchique américain et de lancer ses chars au secours de Paris, où l’insurrection populaire patine, faute de munitions. Sans soutien aérien, ses hommes se heurtent dans la proche banlieue à de forts pôles de résistance, lui valant des pertes importantes. Entré dans la capitale le 24 août, il doit combattre certains des 16 000 Allemands encore présents, faisant usage de son artillerie contre des panzers et des colonnes blindées. Au total, la bataille de Paris aura coûté 130 hommes à la 2^e DB. Leclerc signera le cessez-le-feu avec le général von Choltitz. Avant d’accueillir de Gaulle le 25 août et d’être à ses côtés lors de son célèbre discours : « *Paris outragé! Paris brisé! Paris martyrisé! Mais Paris libéré!* » ●
Arnaud Folch



Napoléon, le guerrier stratège

C'est sur les champs de bataille, d'abord, que l'Empereur a fait naître sa légende.

Longtemps rabaissé par certains historiens, et en dépit de son terrible bilan humain, Napoléon fut un immense chef de guerre.

Lorsque, le 27 mars 1796, Bonaparte prend son commandement à la tête de l'armée d'Italie, sa pratique de la guerre se limite, ou presque, à la canonnade de Toulon (1793). Mais il a lu, ressassé, annoté toute la littérature de guerre. Il en connaît par cœur les exemples, les principes, les variantes. A potassé des nuits entières plans, cartes et mémoires. De l'armée qu'il commande et de celles qu'il va affronter, il sait tout : effectifs réels, moral, terrain, situation, routes, positions, unités... Résultat : en quelques jours ce freluquet de 26 ans s'impose à des troupes indisciplinées et démoralisées, met au pas des généraux expérimentés — « *Ce petit bougre m'a fait peur* », dira Augereau —, remporte victoire sur victoire contre des ennemis aguerris et très supérieurs en nombre (Autrichiens, Sardes), jusqu'à gagner à Lodi le surnom de "Petit Caporal". Un an passe ; les victoires ont continué de s'accumuler : Bassano, Arcole, Rivoli, Mantoue, etc. L'Italie du Nord est conquise, les Alpes autrichiennes franchies, la route de Vienne ouverte. Les traités de paix se succèdent. En une

brève campagne, la face de l'Europe a changé. Un génie militaire est né.

Il y a peu, il était de bon ton de rabaisser le stratège. Certes, l'administrateur fut peut-être supérieur au général et le nombre de ses morts immense (2 millions de victimes civiles et militaires en Europe de 1799 à 1815). Il n'empêche : bien plus que le Concordat, le code civil ou la Banque de France, c'est bien la gloire militaire qui a fait naître, et perdurer, la légende napoléonienne.

“L'art de la guerre est un art simple, tout d'exécution”

« *L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution, il n'y a rien de vague, tout y est de bon sens, rien n'y est idéologie* », assurait l'Empereur. Sa méthode de commandement n'a rien d'intuitif : dans la préparation d'une bataille, tout est pesé et analysé. Pour autant, il n'existe pas de système de guerre napoléonien. « *Il n'y a point de règles précises, déter-*

Napoléon après la capitulation des Autrichiens à Ulm, le 19 octobre 1805. Devant les blessés ennemis, l'Empereur soulève son bicorne pour rendre hommage à leur courage.

130

C'est le nombre total de batailles engagées par Napoléon, avant et après son sacre.

minées, expliquait-il. Tout dépend du caractère que la nature a donné au général, de ses qualités, de ses défauts, de la nature des troupes, de la portée des armes, de la saison et de mille circonstances qui font que les choses ne se ressemblent pas. »

Trois grands principes stratégiques s'imposent malgré tout à lui, dès la première campagne d'Italie. Le premier : concentrer un maximum de forces sur un champ de bataille restreint afin de concourir à une action unique et être le plus fort en un point et à un moment donnés. Un résultat obtenu par la surprise et par des mouvements rapides qui divisent l'adversaire. Deuxième principe : établir une ligne d'opérations qu'il faut conserver à tout prix. Celle-ci permet d'acheminer vivres et munitions, d'évacuer les blessés, et éventuellement de se replier. Troisième principe : promouvoir une action morale et psychologique auprès de ses troupes par des proclamations exaltantes, des récompenses, des bulletins.

S'y ajoutent quelques autres règles de moindre importance : logistique légère, souplesse de l'emploi des corps d'armée apparus en 1800, et regroupement de l'artillerie et de la cavalerie en de fortes réserves. Mais aussi faculté de se plier aux circonstances, souci de se ménager plusieurs possibilités jusqu'à l'arrivée de renseignements déterminants sur la position de l'ennemi. Sans oublier le coup d'œil pour prendre l'initiative de l'attaque, lancer et maîtriser la manœuvre, pousser l'ennemi à la faute.

Aucune des 130 batailles de Napoléon n'est la réplique d'une autre. Mais toutes rompent avec la

Des mouvements surprises pour diviser les troupes adverses.

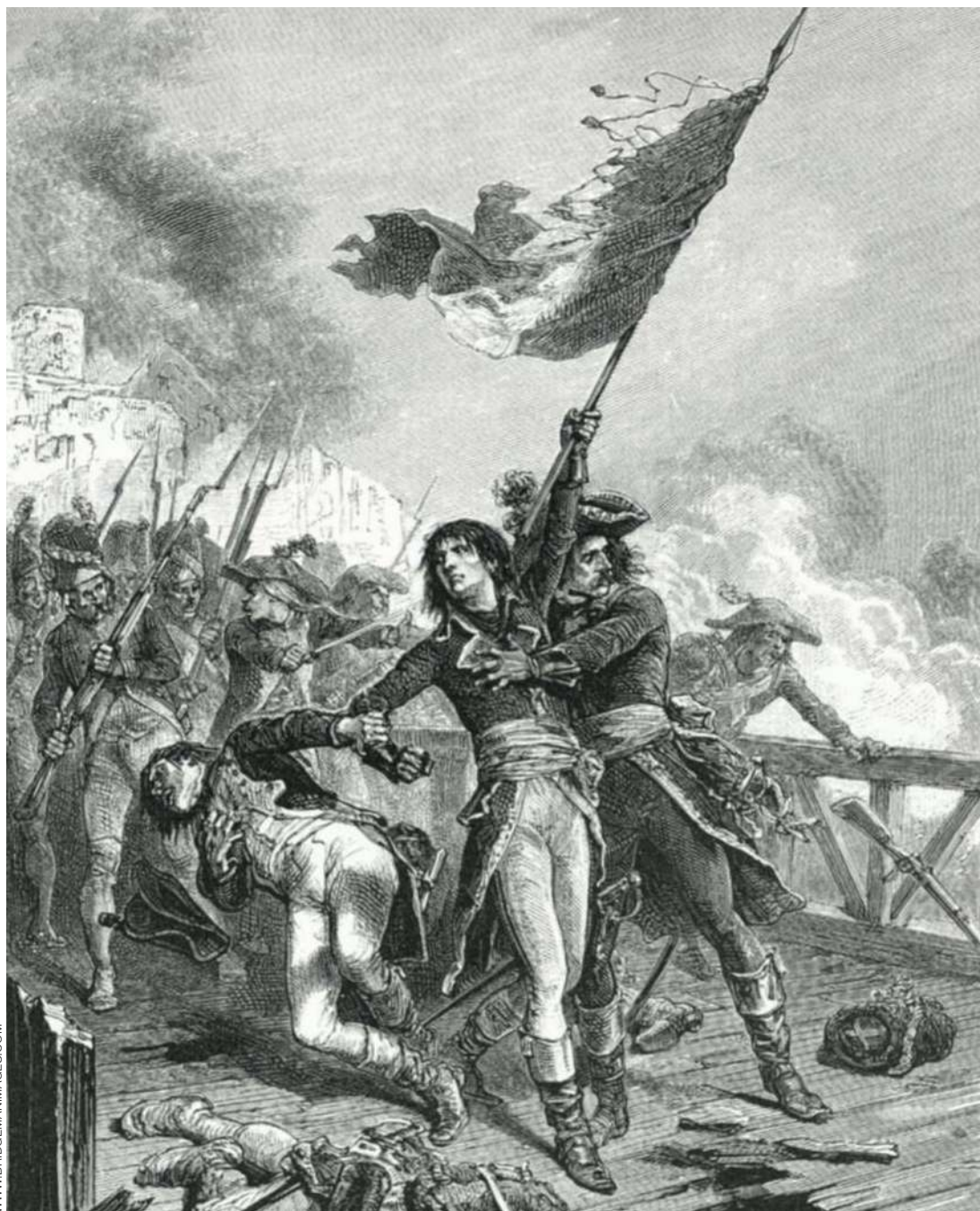
guerre de l'Ancien Régime, où des professionnels cherchaient à se ménager, à s'esquiver plus qu'à détruire l'adversaire. En ce sens, et par l'importance des masses d'hommes engagés, par l'expansion des ressources consacrées à la guerre, et parce qu'il ne conçoit pas la guerre comme une mesure extrême, un ultime recours, mais comme une guerre totale, pivot de sa politique extérieure, Napoléon annonce les deux siècles futurs. ●

Frédéric Valloire

LES CHEVAUX DE L'EMPEREUR

Témoignage de son incroyable témérité, mais aussi de sa... chance : sur la centaine de chevaux qu'a utilisés Napoléon durant son règne, une vingtaine sont morts sous lui au cours de ses batailles. À partir de 1808, la plupart de ses destriers portent un nom

dont la première lettre indique l'année de leur achat par les écuries impériales. Avant cette date, et sur dérogation de l'Empereur, certains ont été baptisés de noms de victoires, tels Austerlitz, Marengo ou Wagram. A. F.



Muiron, le martyr du pont d'Arcole

Aide de camp et ami de Bonaparte, c'est lui qui a fait barrage de son corps pour sauver le futur empereur. Il avait 22 ans.

Inconnu des Français, son nom figure pourtant sur l'un des bas-reliefs de l'Arc de triomphe, face à l'avenue de la Grande-Armée. Né à Paris le 10 janvier 1774, Jean-Baptiste Muiron est issu d'une riche famille attachée aux plus hautes instances

du royaume. Son père est conseiller général de Louis XVI, son grand-père ancien médecin de Louis XV. Pour le petit Jean-Baptiste, l'avenir s'annonce d'autant plus radieux qu'aux facilités offertes par sa naissance s'ajoutent de rares dispositions: corps solide

Le colonel Muiron, à droite. Tombé à l'eau après avoir sacrifié sa vie, on ne retrouvera jamais son corps.

DU PANACHE, TOUJOURS DU PANACHE !

et résistant, esprit vif et curieux, tempérament chevaleresque...

Attiré dès son plus jeune âge par la carrière militaire, il intègre adolescent l'école d'artillerie de Douai, qu'il quitte en mai 1789 — à 15 ans! — avec le grade de lieutenant en second. Promu capitaine quatre ans plus tard, il participe en 1793 aux combats de Toulon, où il est blessé à la cuisse d'un coup de baïonnette... C'est là qu'il rencontre un autre brillant capitaine d'artillerie, alors inconnu, Bonaparte, dont il devient « *le premier disciple* », comme le décrit Jean-Luc Gourdin, auteur de la seule biographie à lui être consacrée, *L'ange gardien de Bonaparte, le colonel Muiron* (Pygmalion-Gérard Watelet, 1997). Jean-Baptiste, dès lors, sera « *dévoué corps et âme* » au futur empereur, dont il devient aussi l'ami, au point d'être présenté à sa mère Letizia.

Le destin fracassé d'un officier intrépide

Une fois sa blessure guérie, le jeune officier, tout juste marié et devenu colonel, rejoint Bonaparte, fraîchement nommé général de l'armée d'Italie. Lorsque Muiron parvient au quartier général, à la fin du mois d'avril 1796, l'armistice vient d'être signé avec les Sardes. Mais les Autrichiens s'accrochent. Chassés du Milanais, ils s'appuient sur la place forte de Mantoue qui verrouille la partie est de la plaine du Pô. Objectif des Français: refouler les armées de secours autrichiennes et s'emparer de la citadelle. Intrépide, Muiron combat sous les murs de Mantoue, participe sabre au clair à la victoire de Castiglione le 5 mai 1796, puis, à la tête de ses hommes, force l'entrée de Vérone, où s'installe Bonaparte. De Paris lui arrive une autre grande nouvelle: il sera bientôt père.

Arrive le funeste 15 novembre. Nommé aide de camp de Bonaparte quelques jours plus tôt, Jean-Baptiste chevauche avec lui en direction du village d'Arcole, où le « général Vendémiaire », repoussé à Caldiero, veut prendre l'ennemi à revers. Mais ayant deviné la manœuvre, les Autrichiens se tiennent prêts. Circonstance aggravante, le terrain est détestable: une succession de digues étroites, de marais, un étroit pont de bois sur l'Alpone (un affluent de l'Adige) qu'il faut franchir sous le feu ennemi, puis 200 mètres à découvert...

LA "RECONNAISSANCE ÉTERNELLE" DE L'EMPEREUR

Jamais Napoléon n'oubliera son ancien compagnon.

« *Il a sacrifié sa vie pour sauver la mienne* », raconte-t-il, ému, jusqu'à la fin de ses jours. Lui vouant une « *reconnaissance éternelle* », il prend la famille Muiron sous son aile, veillant à ce qu'elle ne manque de rien, puis lui lèguera un important héritage. Il nomme comte d'Empire le père de Jean-Baptiste. Après la défaite de Waterloo, « colonel Muiron » sera l'un des pseudonymes utilisé par l'Empereur pour tenter d'échapper aux Anglais. entre-temps, le nom de son ancien aide de camp sera donné à une frégate (*la Muiron*) — sur laquelle il rentrera d'Égypte en 1799. Conservée comme monument à Toulon à partir de 1807, celle-ci coulera, frappée par la foudre, en 1855. Un modèle réduit de la frégate sera aussi spécialement réalisé à sa demande. Placé, de son vivant, dans sa chambre à coucher de la Malmaison, il est aujourd'hui conservé au musée de la Marine, à Paris. A. F.

Après une première vaine tentative pour passer le pont mené par la division Augereau, la situation menace de s'enliser. Cloués sur place, les soldats ne veulent plus avancer. C'est alors que Bonaparte survient, harangue ses hommes, descend de cheval, tire son sabre, s'empare d'un drapeau, fait sonner la charge et s'élance avec son état-major sur le pont.

La balle l'atteint de plein fouet. Son sang éclabousse le visage de Bonaparte.

En tête, Marmont; à sa droite, Muiron. Soudain, au milieu d'un violent tir de flanc, ce dernier aperçoit un soldat autrichien mettant en joue Bonaparte. N'écoutant que sa bravoure, le jeune colonel se jette devant lui pour faire barrage de son corps. La balle tirée par l'Autrichien l'atteint de plein fouet. Son sang éclabousse le visage de Bonaparte.

Il faut battre en retraite. Tombé du pont, le futur empereur ressort de l'eau trempé, ensanglanté et couvert de boue. La passerelle ne sera jamais franchie. Ce n'est que plus tard, par un autre chemin, que sera pris le village d'Arcole. Englouti dans les eaux de l'Alpone, le corps de Muiron ne sera pas retrouvé. ● Arnaud Folch



D'esclave à général, le fabuleux destin de Yousouf

Quasi inconnu, cet authentique héros de la conquête algérienne a multiplié les coups d'éclat pendant les batailles. Retour sur une extraordinaire épopée.

Au carrefour de l'Orient et l'Occident, une vie comme un roman d'aventures... Les origines mêmes de Joseph Vantini, dit Yousouf, restent nimbées de mystère. Il serait né en 1808 sur l'île d'Elbe, où il aurait aperçu Napoléon en 1814, et bénéficié de l'affection de la princesse Pauline Bonaparte. Son père l'envoie étudier en Italie, mais le bateau à bord duquel il embarque est capturé par les Barbaresques. Vendu comme esclave au bey turc de Tunis, il est instruit pour servir dans sa garde personnelle, les mamelouks. Reçu au sein de ce corps à 14 ans, sa valeur au combat lui attire la faveur du bey mais une liaison clandestine nouée avec une princesse tunisienne le contraint à fuir. Avec la complicité du consul de France, le comte Mathieu de Lesseps, et de ses fils Jules et Ferdinand, il trouve refuge sur le brick français *Adonis*, qui met le cap sur Alger, et parvient devant la ville le 14 juin 1830. Juste au moment où débarque le corps expéditionnaire du général de Bourmont, marquant le début de la conquête de l'Algérie...

Son corps de bachi-bouzouks décimé par une épidémie de choléra

Engagé comme interprète auprès de ce dernier, Yousouf s'illustre dans tous les combats. Nommé khalfa (lieutenant) de l'agha des Arabes, il vend des pierres précieuses rapportées de Tunis pour recruter et équiper à ses frais des cavaliers indigènes avec lesquels il maintient l'ordre aux alentours d'Alger. Le général Clauzel, successeur de Bourmont, lui demande alors de créer un escadron de mamelouks, d'où sera issu, plus tard, le corps des spahis. Dès lors, Yousouf est associé aux principaux épisodes de la



LUX-IN-FINE/LEEMAGE - JEAN BERNARD/LEEMAGE

Yousouf en 1863, par Disdéri. Page de gauche, gravure de Benjamin Roubaud (palais Longchamp, musée des Beaux-Arts de Marseille).

Vendu au bey de Tunis, sa valeur au combat éclate dès ses... 14 ans

conquête algérienne. Il joue un rôle de premier plan dans l'occupation de Bône en 1832 (*lire encadré ci-dessous*), se distingue durant la retraite qui suit l'échec devant Constantine en 1836. Il contribue aussi à la prise de la smala d'Abd el-Kader en 1843 (*lire encadré page 98*), traque l'émir pendant quatre ans, manquant à plusieurs reprises de le capturer, conduit l'aile gauche de la cavalerie à la bataille d'Isly en 1844, s'illustre lors de la prise de Laghouat en 1852, participe à la pacification de la Kabylie en 1857... Pendant la guerre de Crimée, en 1854, il crée sur le modèle des spahis un corps de bachi-bouzouks — décimé par l'épi-

L'INCROYABLE COUP DE BLUFF DE BÔNE

« *Le plus beau fait d'armes du siècle.* » C'est ainsi que le maréchal Soult (1796-1851) qualifia l'occupation de Bône, en Algérie. Tout commence début 1832 lorsque Ibrahim, qui y a pris le pouvoir, fait appel aux Français. Savary, commandant en chef en Algérie, envoie la goélette *La Béarnaise*, chargée d'hommes et de vivres. Parmi eux : les capitaines Yousouf et Buisson d'Armandy. Mais avant leur arrivée, les Bônois, poussés par la famine, ont ouvert les portes de leur ville à l'armée constantinoise. La situation d'Ibrahim, bloqué dans la citadelle (la casbah), est désespérée. Il va falloir l'extraordinaire coup d'éclat

de Yousouf et d'Armandy pour retourner la situation. Accompagnés de seulement trente marins volontaires de *La Béarnaise*, les deux hommes s'introduisirent dans la place le 27 mars 1832 en escaladant le mur d'enceinte avec une échelle de corde. Puis ils hissent le drapeau français. Ajouté à quelques exécutions spectaculaires, le bluff fonctionne jusqu'à l'arrivée des secours, dix jours plus tard : les 32 Français parviennent à s'imposer à 130 Turcs prêts à trahir, tout en tenant en respect les... 5 000 hommes de l'armée constantinoise ! C'est ce coup d'éclat qui a permis à Bône de devenir française. É. L.

DU PANACHE, TOUJOURS DU PANACHE !



Yousouf et le maréchal Bugeaud en Algérie en 1846, par Émile Vernet-Lecomte (château de Versailles).

démie de choléra qui ravage alors l'armée — et commande douze bataillons de la garde du sultan ottoman à la bataille de l'Alma, remportée sur les Russes par le général de Saint-Arnaud.

Ce guerrier conquiert aussi les cœurs. Sous le règne de Louis-Philippe, Vandini dit Yousouf assiste aux fêtes données à Fontainebleau pour le mariage du duc d'Orléans et de la duchesse de Mecklembourg, devient un "lion" de Paris et prend d'assaut les boudoirs de la capitale... Le 1^{er} mars 1845, sous le second Empire, il épouse Adélaïde, la sœur de l'un de ses sous-officiers. Le peintre orientaliste Horace Vernet et son épouse représentent ses parents lors de la messe de mariage.

Adulé par ses hommes, on lui reproche sa brutalité sur les champs de bataille

Sa carrière militaire évolue en parallèle à ses faits d'armes. En 1842, Bugeaud, qui le compare à Murat, le nomme colonel à la tête des spahis d'Algérie; en 1845, il reçoit ses étoiles de général dans le cadre

indigène, avant d'être nommé dans le corps des officiers français en 1851. À peine plus de trois ans plus tard, il commande la division d'Alger. Et en 1860, au lendemain d'une fantasia qu'il a organisée pour la visite à Alger de Napoléon III, la grand-croix de la Légion d'honneur lui est décernée par l'empereur en personne.

Mais Yousouf, adulé par ses hommes, s'attire aussi de solides inimitiés. Ses ennemis lui reprochent ses façons de satrape oriental, l'accusent de brutalité à l'égard des populations indigènes. Malgré les puissants appuis dont il bénéficie dans l'entourage de Napoléon III (Fleury, grand écuyer de la Couronne, fut son aide de camp), ces attaques conduisent Mac-Mahon, nommé gouverneur de l'Algérie, à l'envoyer en France. Nommé commandant de la 10^e division militaire à Montpellier, il quitte Alger le 8 avril 1865 sous les ovations d'une foule venue lui rendre hommage. Mais l'Orient manque à l'ancien mamelouk, auquel pèse la vie de garnison. Dépérissant rapidement, il meurt le 16 mars 1866 à Cannes. Son dernier mot: « *Algérie.* » ●

Éric Letty

ATTAQUE-SURPRISE CONTRE LA SMALA D'ABD EL-KADER

Yousouf a joué un rôle de premier plan dans la prise de la smala d'Abd el-Kader, le 16 mai 1843. Le premier il entend parler, par un marabout prisonnier, de l'existence de ce campement itinérant de 20 000 personnes. Il suggère au duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe, de s'en emparer. Le 2 mai 1843, une colonne se met en route pour rechercher la smala. Après plusieurs jours de quête infructueuse, celle-ci est enfin repérée près de la source de Taguine. Lui-même parti à la recherche d'une autre colonne française, Abd el-Kader est absent,

mais sa capitale mobile est défendue par 5 000 guerriers. Quoique leurs forces soient... dix fois inférieures, Yousouf et le colonel Morris conseillent d'attaquer. « *Je ne suis pas d'une race habituée à reculer* », répond le prince. Cinq cents spahis et chasseurs d'Afrique chargent en deux colonnes. En face, la surprise tourne à la déroute. Quelque trois cents guerriers arabes sont tués. Les Français ramènent trois mille prisonniers, parmi lesquels la famille de l'émir, et un riche butin. Et ne déplorent que neuf tués et douze blessés. É. L.

SUR LE NIL

CIRCUIT DE 9 JOURS / 7 NUITS

à partir de 1995 €/PERS.

Nombre de places limité !



DU 18 AU 26 MARS 2019 – VOYAGE CULTUREL



► Vous serez accompagné par **Frédéric PAYA**, rédacteur en chef du service économie de Valeurs actuelles

Le Nil, ce fleuve mythique et majestueux, serpentant au milieu d'une terre désertique, a permis la vie et a fécondé une civilisation exceptionnelle. La multitude de temples et de nécropoles entre Louxor et Abu Simbel témoignent de ce passé glorieux et religieux. Naviguer sur le Nil, c'est assurément remonter à travers les millénaires et comprendre la force vitale et spirituelle que représentait le Nil pour les pharaons.

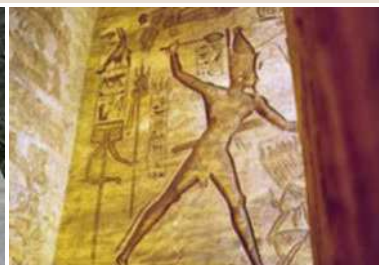
Au fil des étapes de cette croisière, vous serez émerveillés par les trésors archéologiques et culturels de cette région : le premier centre religieux de l'Égypte antique à Karnak, le temple de Philae où affluaient les pèlerins, la majesté du temple d'Abu Simbel...

Cette lente navigation sur le Nil vous révélera une culture exceptionnelle, où le règne successif des pharaons s'associe au culte des dieux.



LES TEMPS FORTS DU VOYAGE :

- Ancienne Thèbes,
- Temples d'Abou Simbel,
- Temple de Philae,
- Barrage d'Assouan,
- Musée de Louxor.





DR

Robert Dubarle, “le Bayard du 68^e”

Deux petites rues, l'une à Grenoble, l'autre dans son village natal de Tullins (Isère) portent son nom. Mort à 33 ans en héros de la Grande Guerre, ce chasseur alpin laisse aussi, dans ses carnets retrouvés, le témoignage poignant de son patriotisme — jusqu'au sacrifice suprême. Récit.

**Le capitaine Dubarle en uniforme de chasseur alpin.
"Mon vieux, il est temps d'y aller. Au revoir", lance-t-il
à son adjoint à l'heure de son ultime assaut.**

DU PANACHE, TOUJOURS DU PANACHE !

Il est bientôt 18 heures, ce 15 juin 1915, quand le capitaine Robert Dubarle rejoint ses hommes du 68^e bataillon de chasseurs alpins dans une tranchée de la cote 955 qu'ils occupent depuis 3 heures du matin. L'incessant bombardement allemand embrase l'atmosphère et retourne la terre depuis des heures.

Côté français, les préparations d'artillerie infructueuses se succèdent et nos obus ne parviennent pas à éventrer ces positions où l'ennemi a établi des lignes de défense quasi infranchissables. Des réseaux de fils de fer mêlés d'abattis protègent de profondes tranchées, dans lesquelles des abris solides ont été aménagés.

Mais ce piton, couvert d'impénétrables sapins il y a quelques jours encore, constitue la dernière défense allemande à l'ouest de Mettra et il doit tomber. Quoi qu'il en coûte. Et s'il le faut au prix de la vie de ce capitaine de 33 ans, magnifique soldat cité cinq fois, ancien député Republicain indépendant de l'Isère, se tenant prêt, depuis toujours, à l'ultime sacrifice, comme en témoigne son abondante correspondance, en partie publiée en 1918 par son ancien ami et collègue, l'ex-président du Conseil Louis Partout.

Né le 16 octobre 1881 dans le Grenoblois au sein d'une famille de robe, onze ans après que les Allemands eurent amputé la France de son Alsace-Lorraine, Durbarle n'aura sa vie durant d'autre ambition que de laver l'affront "boche" et de servir son pays.

"Obus à deux mètres de moi et de ma section. Pas de mal."

En 1901 déjà, à l'heure de la conscription, le jeune Robert écrit : « *Jamais je n'ai mieux compris le sublime du mot "Patrie", qui renferme dans les bornes étroites de ses lettres tous nos espoirs, toutes nos tendresses, toute notre vie d'homme avec ses sourires et ses larmes.* » Mais c'est à l'automne 1908, en Allemagne, que se forge son idée sur les Allemands. En voyage à Berlin avec des amis, il écrit : « *Nous en avons conservé une impression de tristesse à la suite de la visite de l'église de la garnison, il y a là soixante-dix drapeaux pris à la guerre de 1870. (...) En sortant de là, nous ne faisons qu'évoquer les futurs combats qui vengeraient le passé.* »

Mobilisé comme officier d'ordonnance dès 1914, il repousse la proposition de son général de rester à son service pour partir au front. Son enthousiasme n'a rien d'un aveuglement. Dubarle sait où il va, ce qui s'y passe, et soupçonne déjà un long et terrible conflit : « *L'Allemagne est formidablement armée et préparée, témoigne-t-il début août. Si nous en venons à bout, ce ne sera qu'au prix des plus grands sacrifices.* »

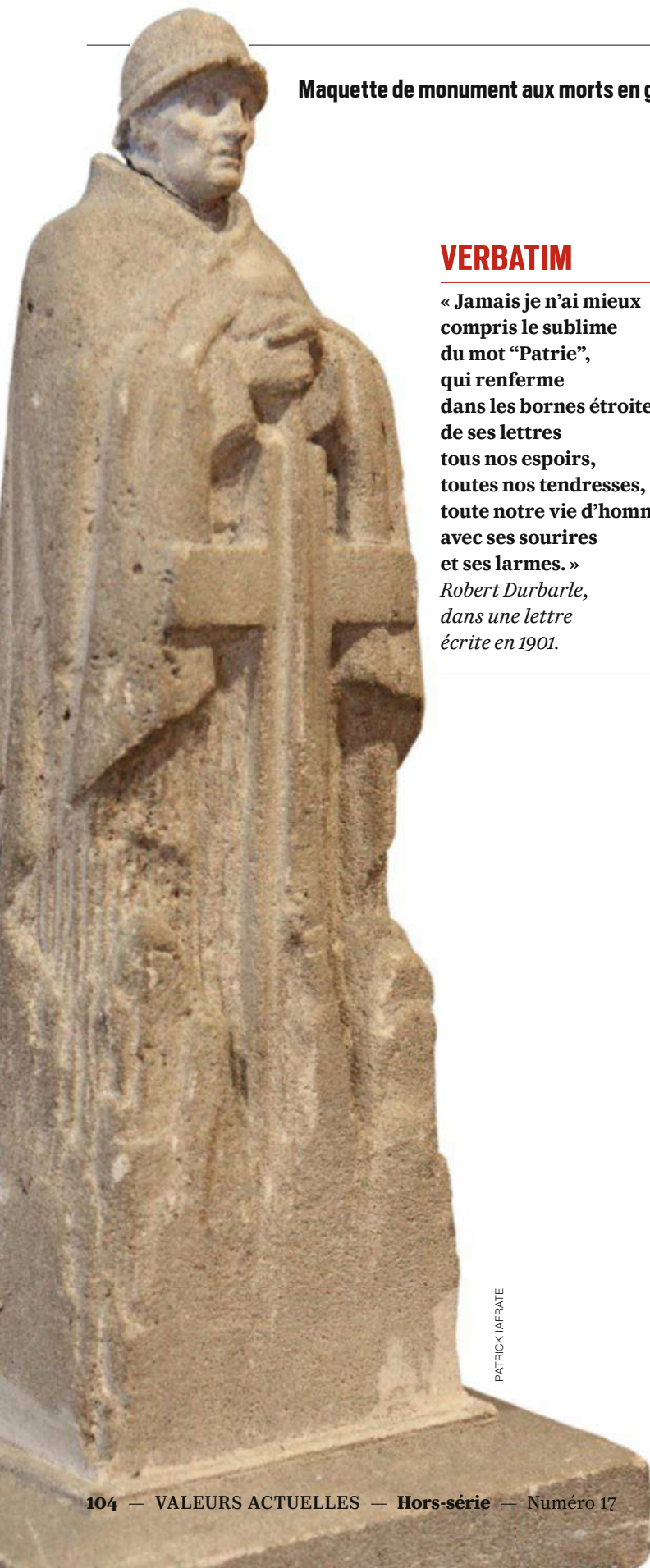
Le 26 août, il est devant l'ennemi à Clézentaine, dans les Vosges. Son premier combat. Laconique, il note dans son journal de guerre : « *Obus à deux mètres de moi et de ma section. Pas de mal.* » Le 5 septembre, il passe la frontière allemande : « *Émotion.* » Émotion encore, en Alsace, devant l'accueil chaleureux réservé aux chasseurs alpins par les villageois « *libérés* ». Mais ces moments laissent rapidement la place aux épreuves et au chagrin. Le

"Dans la douleur qui me déchire, je reste plein de résolution et de courage."

26 octobre, il écrit à sa belle-sœur Charlotte : « *L'autre lieutenant de ma compagnie a été tué hier à mes côtés. Avant de partir il avait fait des recommandations à son ordonnance pour le cas où il serait tué. Je le plaisantais tout en courant et nous riions ensemble. Quelques instants après, il tombait à mes côtés, la tête traversée.* »

Dans le même courrier il évoque un autre événement déchirant : « *Un de mes chasseurs a eu la jambe brisée au début de l'action; j'entendais ses plaintes et impossible de sortir de nos positions où nous battions un contre cinq, sous une fusillade furieuse. Et le frère du blessé était près de moi, qui tirait avec calme et sang-froid, tout en pleurant. Et cela, ma pauvre Charlotte, me fait l'âme un peu lugubre.* »

« *J'aimerais mieux être frappé moi-même* », écrit-il peu après. Un terrible sentiment qui n'aura sans doute jamais été aussi prégnant qu'à la mort de son frère, tombé en héros à la tête de sa compagnie en prenant une tranchée. Témoignage de Barthou : « *Les deux frères s'adoraient. La mort d'André fut pour Robert un coup terrible. Les lettres que j'ai sous les yeux, et auxquelles le respect de la vie intime m'interdit de faire des emprunts, exhalent les cris émouvants d'une tendresse déchirée qui souffre horriblement.* »



PATRICK JAFRATE

Maquette de monument aux morts en grès. Un hommage inscrit dans la pierre.

VERBATIM

« Jamais je n'ai mieux compris le sublime du mot "Patrie", qui renferme dans les bornes étroites de ses lettres tous nos espoirs, toutes nos tendresses, toute notre vie d'homme avec ses sourires et ses larmes. »

Robert Durbarle, dans une lettre écrite en 1901.

Puis vient le tour de son beau-frère, le commandant Chanzy. « Dans la douleur qui me déchire, écrit-il, je reste plein de résolution et de courage, désirant ardemment vivre pour tous ces orphelins qui ont tant besoin de moi, mais désirant plus ardemment encore faire mon devoir et servir mon pays. »

"Allons Messieurs, en avant ! C'est pour la France !"

Cette sensibilité vibre aussi parfois pour l'ennemi : « Quand le combat finit, je vois des cadavres allemands, j'éprouve toujours de l'émotion et de la pitié. Notamment il y a quelque temps, j'ai vu le cadavre d'un sous-officier allemand. D'une pâleur de cire, couché sur le flanc, avec un visage juvénile et charmant, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer ma compassion. »

Ces moments d'humanité ne l'empêchent pas de livrer de furieux assauts. Toujours en avant de ses hommes. Ainsi du récit à sa femme, le 20 avril, de la terrible bataille du Schnepfenried livrée trois jours plus tôt : « J'ai fait mon devoir de mon mieux et nos chasseurs ont été superbes. Nous avons tous chargé à la baïonnette en poussant des cris épouvantables. Les Boches ont fui en partie, le reste a été cloué sur place. » Mais bien souvent, comme les 27 et 28 mai, c'est à leur tour d'être cloués sur place par les bombardements faisant pleuvoir sur les Français une moyenne de 40 obus à la minute sur une ligne de moins de 150 mètres.

Arrive le 15 juin, 18 heures. L'ordre d'attaquer la cote 955 tenue par les Allemands. Lorsque celui-ci parvient au capitaine Dubarle, tous savent que les lignes ennemies, bien qu'écrabouillées sous un orage de feu et d'acier, sont encore trop bien tenues par des nids de mitrailleuses pour que l'on puisse rien espérer, excepté de nouveaux sacrifices, de ce énième assaut.

À l'heure dite, au moment de courir au feu, Dubarle se tourne vers le lieutenant Sabatier et lui dit simplement : « Mon vieux, il est temps d'y aller. Au revoir. » Sabatier le racontera plus tard : « Il a disparu parmi ses chasseurs, s'est mis à leur tête (...) Il a sauté le parapet et, à 20 mètres en avant de nos lignes, il a été touché par une balle en plein cœur. » Juste le temps, à l'adresse de ses hommes, de prononcer ses derniers mots : « Allons Messieurs, en avant, et n'oubliez pas : c'est pour la France ! » ●

Cyril de Beketch

Eugène Bullard. Ancien boxeur, ami de Chaplin, de Picasso et héros de guerre.

Eugène Bullard, au nom de tous les siens

Ex-légionnaire et premier pilote noir de l'Histoire, ce Franco-Américain combattant des deux guerres mondiales a été qualifié de "héros français" par de Gaulle. Une vie digne d'un roman.

Un véritable héros français, et le plus français des Américains. C'est ainsi que le général de Gaulle rendra hommage, en 1960, à celui qui fut, sous le drapeau français, le premier pilote noir de l'histoire. Entre autres... Car ce n'est pas une vie, mais une multitude d'existences, toutes héroïques, qu'a vécues Eugène Bullard, de sa naissance en 1895 en Géorgie ségrégationniste à sa mort dans la misère en 1961.

Fils d'un ancien esclave, Eugène, fuyant le racisme, se réfugie en Angleterre en 1912. Devenu boxeur, il débarque à Paris à la fin de l'année suivante pour y disputer un combat à l'Élysée-Montmartre. La découverte de la France agit sur lui comme un coup de foudre. Lorsque la guerre



WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

éclate, se vieillissant d'un an (il en a alors 17), Bullard s'engage dans la Légion étrangère. Affecté au 3^e régiment de marche, il est aussitôt envoyé au combat dans la Somme, la Champagne et à Verdun, où il a la mâchoire et la jambe perforées.

Décoré de la croix de guerre, il décide, une fois guéri, de repartir au front. Mais les séquelles de ses blessures lui interdisent le retour dans l'infanterie. Ce sera le pari fou de l'aviation, où il devient, fin 2016, le premier pilote noir de l'Histoire. Membre du 5^e groupe de chasse, et aux commandes de son Spad S. VII arborant sa devise "Tout sang coule rouge", il abat deux avions allemands.

Après guerre, marié à une Française, il devient l'un des rois des nuits parisiennes. Il ouvre plusieurs cabarets dans la capitale, côtoie le prince de Galles, se lie d'amitié avec Picasso, Chaplin, Mistinguett et Hemingway — lequel s'inspirera de lui pour son personnage de batteur dans *Le soleil se lève aussi*.

Quinze médailles, dont la Légion d'honneur !

Mais la nouvelle guerre menace. Parlant couramment allemand, Bullard est recruté par le contre-espionnage français pour surveiller les riches clients venus d'outre-Rhin qui se pressent dans ses établissements. En 1939, il se réengage dans l'armée. Affecté au 51^e régiment d'infanterie d'Orléans, il réclame de retourner au front, où il est grièvement blessé à la colonne vertébrale en juin 1940. De retour aux États-Unis, il devient un ardent propagandiste de l'entrée en guerre. Puis revient en France en 1954, où il est invité à ranimer la flamme du Soldat inconnu. Cinq ans plus tard, il obtient la Légion d'honneur — sa quinzième médaille ! Avant, en 1960, d'être reçu par le général de Gaulle, qui le qualifie à cette occasion de « héros français ». Atteint d'un cancer de l'estomac, il meurt dans le dénuement le plus complet un an après, aux États-Unis. Où il est enterré dans son uniforme de légionnaire. ●

Arnaud Folch

VERBATIM

**"LA FRANCE M'A DONNÉ
LA VRAIE SIGNIFICATION
DE LA LIBERTÉ, DE L'ÉGALITÉ
ET DE LA FRATERNITÉ.
JE NE POURRAI JAMAIS
LUI REMBOURSER
TOUT CE QUE JE LUI DOIS."**

Eugène Bullard, lors de la remise de sa Légion d'honneur, en 1954.



Albert Roche, le soldat inconnu aux neuf blessures et... mille deux cents prisonniers

Incroyable destin que celui de ce paysan héroïque, surnommé “le premier soldat de France” par Foch. Jamais promu malgré ses innombrables exploits.

Carré 40, rangée Nord, tombe 15. C’est ici, dans le petit cimetière Saint-Véran d’Avignon, que repose, anonyme, celui que le généralissime Foch présentait pourtant à la foule, en 1918, comme « *le premier soldat de France* ». De lui, hormis cette pierre tombale, ne subsiste guère qu’un modeste buste assorti d’une inscription de quelques mots dans son village natal de Réauville (Drôme), ainsi qu’une plaque accolée au jardin municipal de Sorgues où ce super-héros de chair et d’os, ayant risqué mille fois la mort sur les champs de bataille, est finalement décédé, à 44 ans... d’un accident de la circulation.

5 mars 1895. C’est un enfant malingre qui voit le jour dans la petite ferme des Roche. Albert est si chétif qu’à 19 ans, mobilisé pour la Grande Guerre,

il est déclaré inapte. Qu’à cela ne tienne: il se présente au camp d’instruction d’Alban, qui l’affecte au 30^e bataillon de chasseurs. Mais là encore sa faible constitution, qui lui vaut les railleries de ses camarades, le dessert. Lui qui rêve d’aller au front se voit cantonné dans des tâches subalternes. Qu’importe: bravant une nouvelle fois le destin, il fait semblant de s’évader, ce qui lui vaut la “punition” recherchée d’une affectation en première ligne. Direction l’Aisne, dans les rangs des Diables bleus du 27^e bataillon de chasseurs alpins. Là, le jeune homme se fait immédiatement remarquer par ses supérieurs: volontaire pour toutes les missions à risque, il va multiplier les plus incroyables exploits — tout en restant 2^e classe!

En Alsace, un blockhaus allemand bourré de quinze mitrailleuses barre la route aux attaques

Albert Roche (à gauche) au côté du maréchal Foch, à Strasbourg, en 1918. En bas : en opération durant la Grande Guerre.

DU PANACHE, TOUJOURS DU PANACHE !

françaises. Roche convainc ses supérieurs: « *Laissez-moi partir, j'en fais mon affaire.* » La nuit, alors que les Allemands allument un poêle pour se réchauffer, il rampe jusqu'au fortin ennemi, monte sur le toit et jette plusieurs grenades dans le tuyau. Une dizaine de soldats sont tués. Croyant à une attaque massive, les survivants se rendent. Aussi calmement qu'il était parti pour sa mission, Roche en revient avec huit prisonniers et les mitrailleuses intactes. Quelques semaines plus tard, à Sudel, dans les Vosges, tous ses compagnons de tranchées sont abattus. Plutôt que de fuir, il braque en crête les fusils de ses camarades morts et court de l'un à l'autre pour tirer. Pensant la ligne encore solidement tenue, les Allemands battent en retraite. « *Il a fait tout cela, et il n'a pas le moindre galon de laine!* », commentera Foch, stupéfait, en apprenant son extraordinaire épopée.

Il extrait lui-même une balle fichée dans sa mâchoire

Et ce n'est qu'un début. Au total, le soldat Roche, par ailleurs éternel gai luron, fera prisonniers pas moins de... 1180 Allemands. L'équivalent d'un bataillon entier! Fait lui-même prisonnier avec son lieutenant et quelques autres soldats, il parvient à s'emparer de l'arme de l'un de ses geôliers, tue plusieurs gardes, libère l'ensemble de ses compagnons, puis revient à sa base avec quarante-deux prisonniers... tout en portant son officier blessé sur le dos. Outre ses extraordinaires exploits — dont l'un a failli lui coûter le peloton d'exécution (*lire encadré*) —, Roche sera blessé à neuf reprises. Mais refusera systématiquement d'être soigné à l'arrière. Un jour, il s'opère lui-même pour extraire une balle fichée dans sa mâchoire inférieure...

Jamais promu, le jeune soldat sera en revanche décoré à de nombreuses reprises: médaille militaire (7 citations), croix de guerre, Légion d'honneur (chevalier en 1918, officier en 1937)... En 1920, il fait partie des douze soldats désignés pour choisir le Soldat inconnu, puis des sept chargés d'en porter le cercueil lors de la cérémonie du 11 novembre 1920 à l'Arc de triomphe (l'inhumation définitive a eu lieu le 28 janvier 1921).

SOUS LE FEU ENNEMI... ET DEVANT LE PELOTON FRANÇAIS !

L'histoire est à peine croyable. Pendant la bataille du chemin des Dames, Roche se porte volontaire pour ramener un capitaine blessé, évanoui sur le champ de bataille à proximité des tranchées allemandes. Le jeune soldat rampe six heures sous le feu ennemi pour rejoindre l'officier, puis encore quatre heures pour le trainer non loin de nos lignes, où des brancardiers le récupèrent, toujours inconscient. Épuisé, Roche s'endort sur place dans un trou de guetteur. C'est alors que surgit une patrouille française, convaincue, malgré ses dénégations, d'avoir affaire à un déserteur. La sentence est immédiate: « *Abandon de poste sous le feu, fusillé dans les vingt-quatre heures.* » De son cachot, à l'aube, il écrit à son père: « *Dans une heure je serai fusillé, mais je t'assure que je suis innocent* ». Au moment où le peloton s'avance, coup de théâtre: tout juste sorti du coma, le capitaine qu'il vient de sauver s'interpose et confirme sa version! A. F.



Il sera aussi invité à la table du roi d'Angleterre, George V. Clemenceau, admiratif, lui offrira son étui à cigarettes. Devenu cantonnier et pompier volontaire, cet homme qui a triomphé des plus terribles périls meurt à Avignon le 15 avril 1939 des suites d'un banal accident de la route. Pas si banal, en réalité: la voi-

ture qui le renverse n'est autre que celle, conduite par sa fille, de... l'ancien président de la République, Émile Loubet. ●

Arnaud Folch



KEYSTONE-FRANCE-GAMMA

Les héroïnes de l'Indo

Outre la célèbre Geneviève de Galard, surnommée “l’Ange de Diên Biên Phủ”, nombre de femmes, pour la plupart méconnues, se sont illustrées en Indochine. Hommage.

Près de deux mille. C’est le nombre de PFAT (Personnels féminins de l’armée de terre) envoyés en Indochine durant la guerre. Trop souvent ignorées des livres d’histoire, nombre de ces héroïnes s’étaient déjà illustrées dans les rangs des Forces françaises libres au cours du second conflit mondial, telles les ex-“Rochambelles” — surnom donné aux ambulancières de la 2^e DB du général Leclerc —, qui seront parmi les premières à débarquer à Saïgon. Suivront les “transmissionnistes”, les plieuses de parachutes, les convoyeuses de l’air, les infirmières (parmi lesquelles la future sénatrice et secrétaire générale du groupe Valmonde, éditrice de *Valeurs actuelles*, Magdeleine Anglade), les infirmières parachutistes... Le contraire de planquées. Aucune d’entre elles, pas même les secrétaires, n’est à l’abri

du feu. « *En croisant les différentes sources, on peut en conclure que cent à deux cents femmes ont trouvé la mort en Extrême-Orient, soit entre 5 et 10 % des effectifs militaires féminins engagés sur place* », estime l’historienne Élodie Jauneau, auteur d’une étude intitulée « *Les “mortes pour la France” et les “anciennes combattantes” : l’autre contingent de l’armée française en guerre (1940-1962)* ».

“Si je meurs, qu’on me laisse là, près de mes compagnons d’armes...”

Pour certaines, la mort frappe d’entrée. Le 10 mars 1946, à peine débarquée avec la 9^e division d’infanterie coloniale, la Rochambelle Françoise Guillain

Page de gauche : arrivée à l'hôpital Lanessan, à Hanoï, du deuxième convoi de blessés évacués de Diên Biên Phủ, le 18 mai 1954.
Ci-contre : Geneviève de Galard, dernière infirmière française présente à Diên Biên Phủ.



API/GAMMA RAPHO

1972

C'est l'année à partir de laquelle les convoyeuses de l'air ont obtenu le droit de porter des grades. Une décision d'autant plus injustement tardive qu'après l'Indochine, nombre de celles-ci trouveront encore la mort en Algérie. Parmi elles, Jacqueline (dite Jaïe) Domergue et Chantal Jurdy, périées en hélicoptère en 1957 et 1959. Les convoyeuses ont participé depuis, et sans casse, à toutes nos opérations en Afrique noire: Tacaoud, Manta, Épervier, etc.

sous), ou la non moins héroïque ambulancière de brousse Gilberte Urbain. En février 1948, celle-ci fait face à une embuscade vietminh. À côté d'elle, l'une de ses coéquipières est tuée d'une balle en pleine tête. Éclaboussée par son sang, l'ennemi, après l'avoir traînée, finit par la croire morte et l'abandonne. Sitôt les Viêts éloignés, Gilberte, plutôt que de s'enfuir, s'em-

Éclaboussée de sang, les Viêts la croyant morte, finissent par l'abandonner...

est abattue près de Haiphong. « Si je meurs, avait-elle souhaité, qu'on me laisse là où je serai tombée, près de mes compagnons d'armes. Ne craignez rien, je suis prête. » Quelque temps plus tard tombera aussi, entre autres, la capitaine dentiste Paulette Gravejal, tuée lors d'une attaque vietminh...

D'autres y échappent miraculeusement, telle Aline Lerouge, au destin finalement tragique (lire ci-des-

presse de s'occuper des soldats français moribonds. « Les soldats sont jeunes, ils ont besoin de femmes près d'eux qui soient fraternelles et les soignent, confiera-t-elle. Nous les accompagnons à toutes les attaques, deux femmes avec une cinquantaine de soldats. »

Même la fonction de plieuse de parachute nécessite une incroyable abnégation. « Pour Diên Biên Phủ, nous avons plié quatre mois nuit et jour, se sou-

ALINE LEROUGE, AMBULANCIÈRE MARTYRE

Son extraordinaire histoire, et son martyre final, auraient mérité de faire l'objet d'un livre. Nous sommes en 1945. À peine débarquée en Indochine, l'ambulancière Aline Lerouge reçoit un éclat d'obus qui la cloue au sol, gravement blessée. Après avoir fait semblant d'être morte afin de ne pas être achevée par l'ennemi, elle se relève titubante et ensanglantée puis... récupère "ses" blessés pour regagner l'hôpital de Lagson... Au cours de son deuxième séjour,

de nouveaux actes de bravoure lui vaudront une seconde citation puis, en novembre 1948, la Légion d'honneur. Rapatriée sanitaire, elle décide de repartir une troisième fois. La dernière. Le 24 novembre 1950, assistée d'une infirmière et un brancardier, elle évacue deux blessés vers Hanoï. Sur le chemin, la traversée d'une rivière impose d'embarquer le véhicule sur un bac. Celui-ci chavire. Les deux blessés survivront. Aline, l'infirmière et le brancardier se noient. S. D.



Valérie André. Chirurgienne, infirmière, pilote, elle sera la première femme élevée au rang de général.

2%

C'est la proportion de femmes militaires présentes en Indochine durant le conflit, par rapport à l'effectif total des troupes françaises qui y furent engagées. Entre 5 et 10 % d'entre elles y trouveront la mort.

vient Augusta Marot. *Nous marchions au café fort et au Maxiton* (médicament employé comme excitant, NDLR). *Quand ce n'était pas suffisant, nous avions droit à une intraveineuse. (...) Les paras nous attendaient en bout de table pour prendre leur parachute. Certains n'avaient jamais sauté, ce serait leur premier saut et peut-être le dernier...* » L'Indochine marque aussi l'arrivée sur le terrain des infirmières pilotes secouristes de l'air (IPSA), les convoyeuses de l'air. Leur mission: rejoindre par voie aérienne les zones les plus dangereuses afin d'y évacuer les grands blessés. Plusieurs y trouveront la mort: Béatrice de l'Épine à Phnom Penh en 1948, Gisèle Pons à Saïgon en 1951, bien d'autres encore...

Plus célèbre de ces héroïnes: Geneviève de Galard, surnommée "l'Ange de Diên Biên Phù" par les Américains. Dès janvier 1954, cette infirmière de 28 ans accompagne les blessés depuis Diên Biên Phù dans des Dakota médicalisés. À partir du 13 mars 1954, les bombardements s'intensifient, les évacuations sanitaires deviennent de plus en plus difficiles. Le 28 mars, touché par les Viets, son avion ne redécolle pas. Jusqu'à la chute, elle sera la dernière infirmière à partager le sort des plus de 10 000 soldats survivant de la cuvette de Diên Biên Phù. Dans ce huis clos de souffrance, "Mamzelle", comme l'appellent aussi les légionnaires, assiste les docteurs Grauwinn, médecin chef du camp, et Gindrey. « *Toujours sou-*

VALÉRIE ANDRÉ, PREMIÈRE FEMME GÉNÉRAL

Parachutiste militaire, Valérie André rejoint l'Indochine comme médecin capitaine en janvier 1949. Jusqu'à son

départ, en 1953, cette chirurgienne et pilote, spécialiste des évacuations sanitaires, totalisera 500 missions de guerre. « *Une mission succède à l'autre à un rythme souvent épuisant. (...) Notre hélicoptère vole du matin au soir entre les zones de combat et Hoah Binh où une*

antenne chirurgicale est à l'œuvre », a-t-elle raconté. La dernière année, au plus fort du conflit, elle effectuera pas moins de 129 vols opérationnels, transportant seule 165 blessés vers les postes médicaux. En 1976, elle sera la première Française à être élevée au rang de général. S. D.

Gilberte Urbain, assise au milieu de légionnaires devant les ruines du temple d'Angkor Vat.



SAIGON-VIETNAM.FR

riante, Geneviève bougeait l pied immobile, glissait un peu de coton sous le genou, frottait avec un peu d'alcool le mollet inerte, donnait à boire. (...) En la voyant, les Blancs comme les Jaunes, les Noirs et les Nord-Africains semblaient être sortis pendant quelques minutes d'un mauvais rêve », a raconté le premier. « Par leur courage et leur professionnalisme, ce sont des convoyeuses de la trempe de Geneviève de Galarud qui ont contribué ensuite à l'entrée des femmes dans l'armée proprement dite, y compris dans quelques unités à vocation combattante », affirme Jean de La Guérivière, auteur d'*Indochine, l'envoûtement* (Seuil, 2006).

Longtemps caché, le rôle exemplaire des prostituées des BMC

Mais des femmes héroïques, à Diên Biên Phù, il y en eut d'autres, non militaires et longtemps tues : les prostituées des bordels militaires de campagne (BMC) installés sur les centres de résistance "Béatrice" et "Gabrielle". Béatrice, tenu par la Légion étrangère, compte une vingtaine de "pensionnaires" vietnamiennes ; Gabrielle, où officient les tirailleurs algériens, une quinzaine de Nord-Africaines. Elles auraient pu partir, elles sont restées. « À la fin ces femmes sont devenues secouristes, témoigne le journaliste Paul Pelissier. Après la chute de Diên Biên Phù, les Vietnamiennes ont toutes été exécutées par les Vietminh. Les Algériennes, elles, ont été libérées, tout au moins celles qui ont survécu au siège, puis à la longue marche et à la détention. Confinée dans son bloc opératoire, submergée de travail, Geneviève de Galarud ignore alors le dévouement de ces

16

C'est le nombre de convoyeuses de l'air qui pratiquèrent des évacuations sanitaires et ont été présentes à Diên Biên Phù.

- Yvonne Crozanet
- Paule Bernard
- Aimée Clavel
- Michaëla de Clermont-Tonnerre
- Brigitte de Kergorlay
- Jacqueline Domergue
- Arlette de La Loyère
- Valérie de la Renaudie
- Christine de Lestrade
- Marie-Pierre de Montgolfier
- Solange de Peyerimhoff
- Alberte Othnin-Girard
- Élisabeth Gras
- Yolande Le Loc
- Michèle Lesueur
- ... et Geneviève de Galarud

“Elles font croire aux blessés qu'ils sont encore des hommes. Ou qu'ils le redeviendront.”

prostituées qui œuvrent dans des salles souterraines. » « Ces filles sont des soldats, de vrais soldats, témoignera des années plus tard à l'écrivain-reporter Alain Sanders le docteur Grauwin. Tous mes blessés, tous mes amputés, mes opérés du ventre... Il faut qu'ils pissent, qu'ils fassent leurs besoins. Il faut les laver. Il faut leur parler. (...) Ces petites prostituées, ce sont des anges. Des anges de miséricorde. Elles m'aident à aider les blessés. Elles les font manger, elles les font boire, elles les font espérer contre toute espérance. Elles leur font croire qu'ils sont encore des hommes. Ou qu'ils le redeviendront. » ●

Sabine Dusch



Se souvenir, pour ne pas mourir...

Écrivains, poètes, cinéastes, anciens combattants...

Porteurs de nos valeurs éternelles
au milieu d'un abîme
de capitulations, les passeurs
de notre mémoire d'espoir.



Jacques Perrin (le "Crabe-Tambour") et Jean Rochefort
("le Vieux"), dans le film "le Crabe-Tambour" de Pierre Schoendoerffer.
Une ode à l'amitié et à la fidélité au temps de la décolonisation.

SE SOUVENIR, NE PAS MOURIR

Écrivains dans les tranchées

Gravés dans la pierre du Panthéon : les noms des 560 écrivains morts pendant la Grande Guerre. D'autres, ayant survécu, resterons aussi marqués à vie. Leurs portraits et œuvres. Non exhaustif.

ERNEST PSICHARI, LE MYSTIQUE



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VOLLET

Né le 27 septembre 1883 à Paris, Ernest Psichari, petit-fils d'Ernest Renan par sa mère, s'engage dans l'armée en 1903. Après avoir servi au Congo comme sous-officier, il publie en 1908 un premier livre, *Terres de soleil et de sommeil*, et obtient ses galons d'officier à l'école d'artillerie de Versailles, avant d'être affecté pendant trois ans en Mauritanie. Rentré en France, il publie en 1913 *l'Appel des armes*. Dédié à Charles Péguy,

ce roman oppose la mystique du métier militaire et de l'action aux nuées pacifistes et humanitaristes. Influencé par Paul Bourget et Charles Maurras, et proche de Jacques Maritain, Psichari se convertit au catholicisme, allant, lorsque la guerre éclate, jusqu'à envisager de rentrer dans les ordres. Le 22 août 1914, il tombe à la bataille de Rossignol. Publié après sa mort, son dernier livre, *le Voyage du centurion*, fait le récit autobiographique du cheminement vers le christianisme d'un officier français en Afrique, confronté à l'islam.

YANN-BER BLEIMOR, LE BARDE



ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN

Mort au champ d'honneur comme d'autres poètes, le sous-lieutenant Yann-Ber (Jean-Pierre) Calloc'h, dit Bleimor, est l'un des artisans du renouveau de la langue bretonne. Natif de l'île de Groix, fils d'un pêcheur mort en mer, il avait souhaité devenir prêtre sans qu'il lui soit donné d'y parvenir. Tué le 10 avril 1917 à Courbat de Cerisy, dans la Somme, il laisse un recueil de "lais bretons" intitulé *Ar en deùlin (À genoux)*, d'une poésie âpre et mystique, traversée de rais lumineux : « *Je suis le grand veilleur debout sur la tranchée, / Je sais ce que je suis et je sais ce que je fais ; / L'âme de l'Occident, sa terre, ses filles et ses fleurs / C'est toute la beauté du monde que je garde cette nuit. / J'en payerai cher la gloire, peut-être. Et qu'importe ? / Les noms des immolés la terre d'Armor les gardera : / Je suis une étoile claire qui brille au front de la France. / Je suis le grand guetteur debout pour son pays.* »

GUILLAUME APOLLINAIRE, L'ARTISTE

Poète encore, Guglielmo Apollinare de Kostrowitzky, dit Guillaume Apollinaire, s'est battu pour la France



avant même de devenir français. Né à Rome en 1880 de père inconnu et d'une mère polonaise, il arrive à Paris en 1900. Critique d'art, ami de Picasso, de Derain, de Vlaminck, il soutient les nouvelles tendances artistiques et le cubisme naissant. Engagé en décembre 1914, il sert comme sous-lieutenant d'artillerie à partir d'avril 1915. Naturalisé français le 14 mars 1916, il est grièvement blessé à la tempe trois jours plus tard par un éclat d'obus, dans les combats du Bois des buttes. Resté affaibli par une trépanation, il meurt de la grippe espagnole le 9 novembre 1918, deux jours avant l'armistice. Dans un poème intitulé *Tristesse d'une étoile*, publié dans *Calligrammes*, il évoque sa blessure : « *Une belle Minerve est l'enfant de ma tête / Une étoile de sang me couronne à jamais...* »

LÉON DE MONTESQUIOU, L'ARISTOCRATE

Fervent royaliste et positiviste, le comte n'a jamais gardé son drapeau dans sa poche. Il fait partie de cette génération de penseurs et d'activistes d'Action française qui se sacrifieront pour la patrie sans se préoccuper, même un instant, de la légitimité du régime. Morts pour la France, pour l'Union sacrée et le « cher et vieux pays ».

JEAN GIONO, LE VÉTÉRAN



De nombreux romanciers ont tiré de leur expérience du front la matière de livres très différents. C'est le cas de René Benjamin (*Gaspard*, publié en 1915), Henri Barbusse (*Le Feu*, 1916), Pierre Mac Orlan (*les Poissons morts*, 1918 ; *Bob bataillonnaire*, 1931), André Maurois (*les Silences du colonel Bramble*, 1918), Céline (*Voyage au bout de la nuit*, 1932), Roger Vercel (*Capitaine Conan*, 1934), Pierre Drieu La Rochelle (*la Comédie de Charleroi*, 1934),

ou Jean Giono (*le Grand Troupeau*, 1931 ; *Refus d'obéissance*, 1937). Tous ne deviendront pas pacifistes, comme Barbusse ou Giono ; mais tous pourraient écrire, comme ce dernier, vétéran de l'Artois, de Verdun, de la Somme, du Chemin des dames et gazé en 1918 : « *depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque.* »

GEORGES DUHAMEL, LE MÉDECIN

À l'inverse d'un Céline, dont le *Voyage* est un cri de dégoût contre la guerre, mais aussi contre l'humanité, Georges Duhamel (1884-1966), chirurgien au sein des ambulances mobiles (les « autochir ») pendant le conflit, exprime dans son roman *Vie des martyrs*, publié en 1917, sa compassion pour les hommes qu'il a soignés en première ligne, à Verdun comme sur la Somme. Dans *Civilisation*, prix Goncourt 1918, il livre en outre une réflexion sur la guerre opposant la civilisation industrielle, qui a produit le conflit et ses ravages, à la véritable civilisation, qui est « *dans le cœur de l'homme* ».



BLAISE CENDRARS, L'AMPUTÉ

Autre grand témoin, Frédéric Louis Sauser, dit Blaise Cendrars (1887-1961) est né en Suisse. Engagé volontaire en 1914, versé dans la Légion étrangère, il est grièvement blessé en septembre 1915 et amputé du bras droit. Naturalisé français en février 1916, il entreprend d'écrire, sous le titre *la Main coupée*, un récit dans lequel il relate son expérience du champ de bataille et brosse avec sympathie le portrait de ses camarades de combat. Le livre ne paraîtra qu'en 1946.



SE SOUVENIR, POUR NE PAS MOURIR

DRIEU, CÉLINE : D'UNE GUERRE L'AUTRE

Pour les deux grands écrivains, l'ancien ennemi est devenu l'allié. Durant la Grande guerre, Louis-Ferdinand Destouches, dit Céline, et Pierre Drieu La Rochelle ont tous deux combattu et été blessés face aux Allemands. Le premier a été décoré de la croix de guerre ; le second a découvert dans les tranchées la fraternité d'armes. Tous deux verseront pourtant dans la collaboration après la défaite de 1940. Chez Drieu, ce choix, qui le conduisit à se suicider le 15 mars 1945, s'explique par une adhésion romantique au « socialisme fasciste ». Céline, lui, préférerait le nazisme au communisme, qu'il haïssait depuis un voyage en URSS en 1936. Anarchiste et pacifiste, il manifesta dès avant-guerre un antisémitisme virulent, accusant les Juifs de pousser au conflit. Condamné par contumace en 1950 à une peine légère, il fut amnistié un an plus tard et mourut à Meudon en 1961. É. L.



PHOTO12/ESTATE DRIEU LA ROCHELLE - WIKICOMMONS

ARCHIVES FAMILLE JEAN-LOUP BERNANOS - WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM



GEORGES BERNANOS, LE CATHOLIQUE

Réformé en 1914, il réussit à s'engager au sein du 6^e régiment de dragons après avoir été volontaire dans l'aviation. Il sera plusieurs fois blessé au champ d'honneur. Son catholicisme et son maurrassisme le conduisent

à respecter l'adversaire et à vomir la propagande. Comme beaucoup d'autres, il distinguera par la suite « l'esprit de l'avant » – innocence, vigueur, courage et générosité, de « l'esprit de l'arrière » – cynisme, veulerie et tactique ; ceux qui s'exposent fièrement de ceux qui profitent médiocrement. « L'esprit de l'avant fait la guerre, c'est l'arrière qui fait la



ROLAND DORGELÈS, LE JOURNALISTE

Journaliste, habitué de Montmartre avant la guerre, Laurent Lecavelé, dit Roland Dorgelès (1885-1973), parvient à s'engager en 1914, bien qu'il ait été précédemment réformé. D'abord fantassin, il combat en Argonne, en Champagne, puis dans l'Artois, avant de passer dans l'aviation. Décoré de la Croix de guerre, il présidera après la guerre l'Association des écrivains combattants. Il publie, en 1919 *les Croix de bois*, un roman qui peint sans complaisance la violence de la guerre, la vie et la mort des soldats, et pour lequel il reçoit le prix Femina.

JEUNES POÈTES DANS LA GUERRE

Moins connus qu'Appolinaire ou Pischari, la Grande guerre a aussi privé la France de jeunes poètes au talent prometteur, tel Jean-Marc Bernard (1881-1915), proche de l'Action française. Avant d'être tué par un obus en Artois le 9 juillet 1915, il écrit un *De Profundis* : « Du plus profond de la tranchée / Nous élevons les mains vers vous / Seigneur : Ayez pitié de nous / Et de notre âme

desséchée ! » Le Nantais Sylvain Royé (1891-1916), tombé à Douaumont le 24 mai 1916, compose également une très belle Prière des tranchées : « D'autres heures naîtront, plus belles et meilleures. / La Victoire luira sur le dernier combat. / Seigneur, faites que ceux qui connaîtront ces heures / Se souviennent de ceux qui ne reviendront pas. » É. L.

Charles Péguy, le patriote

Socialiste, mais patriote, il est tombé, tué d'une balle en pleine tête, dès 1914. Retour sur une destinée exemplaire, marquée par l'amour des Lettres et de la France.

*« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle. (...) »*

*Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles. »*

Ces célèbres vers (1873-1914), tirés d'*Eve*, paraissent presque prémonitoires lorsque l'on pense à la mort de Charles Péguy (à droite sur la photo), tout au début de la Grande guerre. Ils ont parfois servi à présenter leur auteur comme un va-t-en-guerre, par opposition à Jean Jaurès et au camp de la paix qu'incarne aussi l'antimilitariste Gustave Hervé, auteur en 1905 de *Leur Patrie*. Péguy lui répond en publiant la même année *Notre patrie*. La rupture de ce socialiste républicain et dreyfusard avec la gauche et son rapprochement avec des nationalistes comme Maurice Barrès, s'explique par un changement de nature du socialisme français à cette époque. Péguy ne doit rien à Marx. Sa mys-



tique républicaine est patriotique, y compris lorsqu'il dénonce le pouvoir corrompateur de l'Argent : « *Les patries sont toujours défendues par les gueux, livrées par les riches* », écrit-il.

Or Péguy est conscient de la montée des périls. En 1911, la tension entre la France et l'Allemagne autour de l'affaire d'Agadir, qui fait suite au « coup de Tanger » de 1905 et confirme les visées allemandes sur le Maroc, constitue une première alerte. Prévoyant le conflit, l'écrivain milite pour un réarmement matériel et moral de la nation. En 1910, dans *Victor-Marie comte Hugo*, il écrit : « *Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue où règnent des mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas.* »

Lieutenant de réserve lorsque se déclenche le premier conflit mondial, Charles Péguy tombe le 5 septembre 1914 à la tête de sa section, tué par une balle en plein front, à la bataille de l'Ourcq, précédant la victoire de la Marne. « *Heureux les épis murs et les blés moissonnés.* » ● É. L.

PÉGUY EN 7 DATES

- **1873** Naissance à Orléans.
- **1894** Entre à l'École normale supérieure.
- **1897** Premier article dans *La Revue socialiste*.
- **1905** *Notre Patrie*.
- **1910** *Notre jeunesse* et *le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*.
- **1913** *L'Argent*.
- **1914** Mort à Villeroy (Seine-et-Marne)

CEUX DE 40

Sur les traces de leurs aînés, nombre d'écrivains ont aussi servi dans l'armée française au cours du second conflit mondial.



■ **Jacques Perret** (1901-1992, à gauche) Ce royaliste s'engage en 1939 dans les corps francs, où il est décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre avec palme. Fait prisonnier et interné en Allemagne, il s'évade en 1942 et rejoint le maquis. Ces épisodes sont racontés dans *le Caporal épinglé* (1947), adapté au cinéma par Jean Renoir, et *Bande à part* (prix Interallié 1951).

■ **Robert Merle** (1908-2004) Mobilisé, il part se battre à Dunkerque, où il est fait prisonnier. Son expérience de la guerre lui a inspiré le roman *Week-end à Zuydcoote*, prix Goncourt 1949, porté à l'écran en 1964 par Henri Verneuil avec Jean-Paul Belmondo.

■ **Julien Gracq** (1910-2007) Mobilisé en août 1939 avec le grade de lieutenant dans l'infanterie sous son vrai nom de Louis Poirier, il est, comme Merle, fait prisonnier au cours des combats livrés autour de Dunkerque. Dans son roman *Un balcon en forêt* (1958), Gracq évoque notamment la drôle de guerre et l'attente de l'ennemi.

■ **Romain Gary** (1914-1980, à droite, en haut) De son vrai nom Roman Kacew, né en Lituanie, il est mobilisé pendant la guerre comme sergent mitrailleur dans l'armée de l'air, avant de rejoindre Londres après l'armistice. Engagé dans les forces aériennes de la France libre, promu officier en 1941, il est affecté au groupe de bombardement Lorraine. Blessé en 1944, il est fait compagnon de la Libération. Il a évoqué cette époque dans un roman autobiographique, *la Promesse de l'aube* (1960). É. L.



COLLECTION PERSONNELLE - ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLETT

MAURICE GENEVOIX, LE NORMALIEN

L'écrivain qui a sans doute le mieux restitué la vie quotidienne des poilus pendant la Première Guerre mondiale reste Maurice Genevoix (*lire aussi page 120*). Avec un saisissant talent descriptif, ce normalien devenu sous-lieutenant d'infanterie a couché sur le papier ses souvenirs de guerre, en s'appuyant sur les lettres envoyées à ses proches depuis les tranchées. Cinq livres en sont nés entre 1916 et 1923, ultérieurement regroupés sous le titre *Ceux de 14*. L'ouvrage est dédié à son ami le lieutenant d'active Robert Porchon, tué par un obus lors des sanglants combats aux Éparges, devant Verdun, le 20 février 1915.

Genevoix lui-même sera grièvement blessé, dans le même secteur, le 25 avril. Les lignes qu'il trace aux dernières pages de ce témoignage sont empreintes d'une douloureuse nostalgie, non pas, certes, de la

guerre, mais des amitiés tissées avec ceux qui sont tombés : « *On vous a tués et c'est le plus grand des crimes. Vous avez donné votre vie, et vous êtes les plus malheureux. Je ne sais que cela, les gestes que nous avons faits, notre souffrance et notre gaieté, les mots que nous disions, les visages que nous avions parmi les autres visages, et votre mort.* »

À la fin des *Croix de bois*, Dorgelès exprimait lui aussi la même angoisse du temps qui passe sur les tombes : « *Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans cœurs où vous blottir. Je crois vous voir rôder avec des gestes qui tâtonnent, et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.* » ●

Éric Letty



Saint-Exupéry, le consentement au sacrifice

Ce n'est que soixante ans après sa mort, en 1944, que l'on retrouvera dans la rade de Marseille les restes de l'avion de l'écrivain-pilote. Une fin tragique à laquelle se préparait l'immortel l'auteur du "Petit prince".

Le 31 juillet 1944, le Lightning P-38 à bord duquel le commandant Antoine de Saint-Exupéry (*ci-contre*) s'était envolé de Bastia pour effectuer une mission de reconnaissance au-dessus de Lyon, ne rentra pas. À 44 ans, il semblait avoir disparu, comme le Petit Prince, dans les étoiles. Jusqu'à ce qu'en 1998, un pêcheur marseillais remonte dans ses filets une gourmette portant le nom du pilote disparu. Cette découverte allait finalement permettre de retrouver l'épave de l'avion, gisant par 70 mètres de fond dans la rade de Marseille, près de l'île de Riou, après avoir été abattu soixante ans plus tôt par un chasseur allemand.

"En trois semaines, nous avons perdu 17 équipage sur 23. Nous avons fondu comme une cire"

La guerre, l'auteur de *Terre des hommes*, pionnier de l'aéropostale, s'y était trouvé engagé dès 1939, au sein du Groupe aérien de reconnaissance 2/33, avec le grade de capitaine. En mai 1940, une mission au-dessus d'Arras lui vaut d'obtenir la Croix de guerre avec palme et lui inspire le livre *Pilote de guerre*, dans lequel il décrit le spectacle que donne un pays en pleine débâcle, où les soldats se battent et se font tuer bravement sans bien comprendre où est leur devoir, où les communications sont rompues, et dont les villages se vident de leur population lancée sur les routes de l'exode. Une pagaille dans laquelle la mort « manque de sérieux », sans pour autant cesser de prélever son tribut : « En trois semaines nous avons perdu dix-sept équipages sur vingt-trois. Nous avons fondu comme une cire », témoigne-t-il.

Cette reconnaissance au-dessus d'Arras en flammes fournit l'occasion à Saint-Exupéry de développer une belle réflexion sur la civilisation, mais



AKG-IMAGES

aussi sur la défaite : « *Il ne faut pas juger la France sur les effets de l'écrasement. Il faut juger la France sur son consentement au sacrifice* », écrit-il en rappelant que « cent cinquante mille Français depuis quinze jours sont déjà morts ».

Le capitaine, dont l'avion bardé de caméras est poursuivi par des chasseurs ennemis ou encadré par les tirs de DCA, récuse ceux qui, à l'étranger, prétendent juger son pays et se contentent de contempler son effondrement. « *La liberté, non seulement de la France, mais du monde, est en jeu : nous estimons trop confortable le poste d'arbitre. C'est nous qui jugeons les arbitres.* » ● É. L.

Genevoix : “Plus qu’on ne pouvait demander à aucun homme...”

Dédié “à la mémoire des morts et au passé des survivants”, le récit fait par Maurice Genevoix de sa guerre de 1914-1918 est à la fois le récit brut du quotidien dans les tranchées et l’un des sommets de notre littérature. Extraits.

QUARANTE HEURES QUE NOUS SOMMES DANS UN FOSSÉ PLEIN D’EAU

Quarante heures que nous sommes dans un fossé plein d’eau. Le toit de branches, tressé à la hâte sur nos têtes et calfeutré de quelques brins de paille, a été transpercé en un instant par l’ondée furieuse. Depuis, c’est un ruissellement continu autour de nous et sur nous.

Immobiles, serrés les uns contre les autres en des attitudes tourmentées et raidies, nous grelottons sans rien nous dire. Nos vêtements glacent nos chairs; nos képis mouillés collent à notre crâne et serrent nos tempes d’une étreinte continue, douloureuse. Nous tenons à hauteur des chevilles nos jambes repliées contre nous; mais il arrive souvent que nos doigts engourdis se dénouent et que nos pieds glissent au ruisseau fangeux qu’est le fond du fossé. Nos sacs ont roulé là-dedans et les pans de notre capote y traînent.

C’EST L’HEURE OÙ LES BLESSÉS CRIENT LEUR SOUFFRANCE

La nuit tombe. Le froid devient vif. C’est l’heure où, la bataille finie, les blessés qui n’ont pas été encore relevés crient leur souffrance et leur détresse. Et ces appels, ces plaintes, ces gémissements sont un supplice pour tous ceux qui les entendent; supplice cruel surtout aux combattants qu’une consigne rive à leur poste, qui voudraient courir vers les camarades pan-telants, les panser, les reconforter, et qui ne le peuvent,

et qui restent là sans bouger, le cœur serré, les nerfs malades, tressaillant aux appels éperdus que la nuit jette vers eux sans trêve:

« À boire!

— Est-ce qu’on va me laisser mourir là?

— Brancardiers!...

— À boire!

— Ah!

— Brancardiers!... »

SI VOUS Y ALLEZ, LES BALLES VOUS TUERONT

Porchon marche à côté de moi, précédant la section de tête. Je lui demande:

« Tu entends?

— Quoi donc?

— La fusillade.

— Non! »

Comment est-ce possible qu’il n’entende pas? À présent, je suis sûr de ne pas me tromper. Cette espèce de pétilllement très faible et qui pourtant pique mes oreilles sans interruption, c’est la bataille acharnée vers laquelle nous marchons, et qui halète là, de l’autre côté de cette crête que nous allons franchir. Allons-y, dépêchons-nous. Il faut que nous nous y lancions, tout de suite, au plein tumulte, parmi les balles qui filent raide et qui frappent. C’est nécessaire. Car les blessés qui s’en venaient vers nous, d’autres, d’autres, d’autres encore, c’est comme si, rien qu’en se montrant, avec leurs plaies, avec leur sang, avec leur allure d’épuisement, avec leurs masques de souffrance, c’est comme s’ils avaient dit et répété à mes hommes:



Par lui, la voix de “ceux de 14” nous exhorte à ne pas baisser la garde.

« Voyez, c'est la bataille qui passe. Voyez ce qu'elle a fait de nous, voyez comme on en revient. Et il y en a des centaines et des centaines qui n'ont pas pu nous suivre, qui sont tombés, qui ont essayé de se relever, qui n'ont pas pu, et qui agonisent dans les bois, partout. Et il y en a des centaines et des centaines qui ont été frappés à mort, tout de suite, au front, au cœur, au ventre, qui ont roulé sur la mousse, et dont les cadavres encore chauds gisent dans les bois, partout. Vous les verrez, si vous y allez. Mais si vous y allez, les balles vous tueront, comme elles ont fait

LE “CHANTRE DE LA MÉMOIRE” AU PANTHÉON

Emmanuel Macron l'a annoncé le 6 novembre 2018, dans le cadre de la commémoration du centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale: l'ancien combattant et grand écrivain fera son entrée au Panthéon le 11 novembre 2019. Manière d'honorer, outre l'homme et son œuvre, « *Ceux de 14, simples soldats, officiers, engagés, appelés, militaires de carrière, sans grade et généraux, mais aussi les femmes engagées auprès des combattants (...).* Genevoix, a-t-il ajouté, fut le chantre de cette mémoire. Par lui, la voix de “ceux de 14” ne cesse de nous exhorte à ne pas baisser la garde ». A. F.

eux, ou elles vous blesseront, comme elles ont fait nous. N'y allez pas!»

Et la bête vivante renâcle, frissonne et recule.

« Porchon, regarde-les. »

J'ai dit cela tout bas. Tout bas aussi, il me répond:

« Mauvais; nous aurons du mal tout à l'heure. »

L'ESSAIM MORTEL FOUAILLE L'AIR, LE DÉCHIQUETTE

Je place mes hommes au milieu d'un vacarme effroyable. Il me faut crier à tue-tête pour que les sergents et les caporaux entendent les instructions que je leur donne. Derrière nous, une mitrailleuse française crache furieusement et balaye la route d'une trombe de balles. Nous sommes presque dans l'axe du tir, et les détonations se précipitent, si violentes et si drues qu'on n'entend plus qu'un fracas rageur, ahurissant, quelque chose comme un craquement formidable qui ne finirait point. Parfois, la pièce fauche, oblique un peu vers nous, et l'essaim mortel fouaille l'air, le déchiquette, nous en jette au visage les lambeaux tièdes.

En même temps, des balles allemandes filent à travers les feuilles, plus sournoises du mystère des taillis; elles frappent sec dans les troncs des arbres, elles fracassent les grosses branches, hachent les petites, qui tombent sur nous, légères et lentes; elles volent au-dessus de la route, au-devant des balles de la mitrailleuse, qu'elles semblent chercher, défier de leur voix mauvaise. On croirait un duel étrange, innombrable et sans merci, le duel de toutes ces petites choses dures et sifflantes qui passent, passent, claquent, tapent et ricochent avec des miaulements coléreux, là, devant nous, sur la route dont les cailloux éclatent, pulvérisés.

« *Couchez-vous au fond du fossé! Ne vous levez pas, bon Dieu!* »

En voilà deux qui viennent d'être touchés: le plus proche de moi, à genoux, vomit le sang et halète; l'autre s'adosse à un arbre et délace une guêtre, à mains tremblantes, pour voir « *où qu'est* » et « *comme c'est* ». ●



Ceux de 14,
par Maurice Genevoix,
Garnier-Flammarion,
960 pages, 9,90 euros.

SE SOUVENIR, POUR NE PAS MOURIR



Hélie Denoix de Saint Marc en 1995. “En soi, aucune destinée n’est médiocre, confiait-il. On peut toujours, à un moment ou à un autre, se hausser au-dessus de l’étiage.”

Hélie Denoix de Saint Marc, sentinelle de l’honneur

Dans son livre “les Sentinelles du soir”, l’ancien commandant revisite son passé couturé des cicatrices de l’Histoire pour en dégager des valeurs universelles. Et en tirer des semences d’espoir.

Le poète, le prêtre et le soldat. Symbole d’idéal, de don de soi et de désintéressement, ces trois figures qui sont, selon Baudelaire, les plus dignes de respect, se rejoignent dans le personnage d’Hélie Denoix de Saint Marc (1922-2013), tel qu’il se raconte notamment dans son livre *les Sentinelles du soir*, où il précise, avec pudeur et humilité: « *Je ne voudrais surtout pas passer pour un gourou, un héros ou un donneur de leçons. Je ne suis qu’un témoin. Le hasard a fait que ma vie a croisé certains événements qui ont marqué l’histoire de ce siècle. En soi, aucune destinée humaine n’est médiocre. On peut toujours, à un moment ou à un autre, se hausser au-dessus de l’étiage.* »

Dans le Sud-Ouest de son enfance, son père avocat lui a enseigné à ne jamais attacher son étoile à un homme, si grand soit-il, mais à des fidélités, des convictions, religieuses ou philosophiques, pérennes. « *C’est manquer à sa propre dignité, mais aussi à la dignité de celui qu’on admire*, écrit-il, *que de se montrer inconditionnel d’un homme. Tel qui a été admirable à un moment de sa vie ne l’est plus à un autre moment. Je n’aime pas le sentiment d’admiration que je sens parfois chez certains jeunes lors des conférences que je prononce, et je fais tout pour le désamorcer.* »

De sa mère, le jeune homme d’avant guerre a retenu cette autre leçon, donnée en se livrant à des travaux d’aiguille: « *Tu sais, le travail et le courage, c’est comme ce que je fais ici, point par point, pas à pas.* » Élevé dans l’imagerie glorieuse d’une France répandant les bienfaits de sa civilisation en Afrique et en Asie, rêvant de l’aventure coloniale des Lyautey et des Foucauld,

nourri de Montherlant et de Malraux, de Mauriac et de Bernanos, de Conrad et de Stevenson, de Kipling et de Psichari, le jeune homme rôdait aux lisières de l’état religieux quand la défaite de 1940 détermina, comme pour l’un de ses frères, sa vocation militaire. Sans le traumatisme de la débâcle française, l’effondrement subit de tout un univers de certitudes et de foi, l’itinéraire ultérieur d’Hélie de Saint Marc et de certains de ses compagnons de combat ne peut se comprendre.

Dès 1941 il participe à l’action clandestine du réseau de résistance Jade-Amicol tout en préparant le concours de Saint-Cyr. Arrêté par la Gestapo en juillet 1943, interné à Perpignan puis à Compiègne, il est déporté en septembre au camp de Buchenwald, puis, un an plus tard, à celui de Langenstein. Il ne devra sa survie

“J’AI CHOISI LA LÉGION”

« *Au sein de l’armée, j’ai choisi la Légion, écrit-il dans *Les Sentinelles du soir*, car cette institution permet à des hommes qui pour une raison ou une autre veulent refaire leur vie de recommencer sur des bases neuves. On y juge un homme non sur son passé, son paraître et son avoir, mais sur son être, sur ce qu’il a de plus profond en lui. Un légionnaire ne se bat pas pour son pays, pour sa famille, mais pour rester fidèle à un contrat moral personnalisé par ses officiers. Il faut donc que ceux-ci soient dignes de son adhésion.* »



qu'à l'aide fraternelle d'un infirmier puis d'un mineur letton qui détournent des médicaments et volent du pain pour lui. Dans l'univers concentrationnaire, Saint Marc découvre à la fois le pire et le meilleur de l'homme. Le sadisme, l'humiliation et la lâcheté, mais aussi la générosité, la dignité, la solidarité. Laisse pour mort en avril 1945, soigné par les Américains, il revient en France pour entrer à Saint-Cyr. À la sortie, il choisit la Légion étrangère (*lire encadré page 123*).

“La prison détruit. Je ne condamne pas ceux qui s’effondrent. J’ai failli le faire.”

Entre 1948 et 1954 le lieutenant puis capitaine de Saint Marc fera trois séjours en Indochine, sur la RC-4, la “route du sang”, qui relie Lang Son à Cao Bang, à la frontière chinoise, et au 2^e bataillon étranger de parachutistes (2^e BEP), à la tête d'une compagnie de légionnaires vietnamiens. À l'instar de beaucoup d'autres soldats français, le Vietnam sera pour lui une seconde patrie (*lire encadré ci-dessous*).

À l'issue de sa troisième affectation, l'officier assiste après la chute de Diên Biên Phù à l'exode d'un mil-

lion de Vietnamiens vers le sud. Il n'oubliera jamais le spectacle de ces hommes qui s'accrochent aux ridelles des camions français et à qui on fait lâcher prise à coups de crosse: « *J'ai dû, sur ordre, abandonner en Indochine des populations promises au massacre. Cela a déterminé ma réponse au général Challe en 1961.* »

En 1954, le capitaine de Saint Marc est muté au 1^{er} régiment étranger de parachutistes, avec lequel il participe à l'opération de Suez et mène les premiers combats contre le FLN. Trois ans plus tard, il devient aide de camp du général Massu et se marie. En 1961, nommé commandant en second du 1^{er} REP il accepte à la demande du général Challe d'engager son régiment dans la révolte.

« *J'ai pris ma décision sur le fil du rasoir. Je pensais qu'il y avait plus de risques de perdre que de chances de gagner mais qu'il fallait le faire. Quand le putsch a échoué j'avais trois solutions: le suicide, la clandestinité ou accepter de répondre de mes actes devant la justice.* »

C'est cette dernière voie qu'il choisit, afin de couvrir ceux qu'il avait engagés dans la rébellion. En juin 1961, au terme de son procès, le commandant de Saint Marc est condamné à dix ans de réclusion. Interné

“AU VIETNAM, AVEC LES VIETNAMIENS”

« *Nous n'avions pas le sentiment, au Vietnam, d'être une troupe d'occupation étrangère, raconte-t-il. Nous nous battions contre des Vietnamiens mais avec d'autres Vietnamiens, désireux de défendre*

leur patrie contre le communisme. De même, en Algérie, un peu plus tard, nous ne nous considérerions pas comme les défenseurs des privilèges des grands colons. »

Inauguration à Béziers, le 14 mars 2015, de la rue du Cdt-Denoix-de-Saint-Marc, (ex-rue du 19-mars-1962), par le maire, Robert Ménard. À sa droite, Blandine de Bellecombe, fille de Saint Marc, et Thierry Rolando, président du Cercle algérieniste, première association pied-noire de France.

Un homme resté fidèle à ses rêves et valeurs de jeunesse.

à la Santé puis à Clairvaux, il achèvera sa peine à Tulle. « Si j'ai souffert physiquement davantage dans les camps, moralement c'est en prison que j'ai enduré le plus. La prison détruit. Je ne condamne pas ceux qui s'y effondrent. J'ai failli le faire. »

Gracié en 1966, il tire un trait sur son passé militaire et entame une nouvelle vie comme responsable des ressources humaines dans une entreprise métallurgique de Lyon. Une vingtaine d'années plus tard, sa biographie, écrite par Laurent Beccaria, puis la publication de ses mémoires, projettent sous les lumières cet homme discret.

Jusqu'au bout, ni aigreur, ni ressentiment, ni pessimisme

Jusqu'à ses derniers jours, il n'a eu de cesse de parcourir la France et le monde pour répondre aux demandes de conférences, aux questions que désiraient lui poser lycéens, étudiants ou jeunes officiers, curieux de connaître ce que tait ou déforme l'histoire officielle. Curieux aussi de connaître un homme resté fidèle à ses rêves de jeunesse, que les circonstances ont placé dans des situations extrêmes et qui a choisi les lois non écrites de l'éthique contre les codes des juristes et la raison d'État des politiques.

Ce choix, dicté par l'honneur et la fidélité, le "réprouvé" Hélié de Saint Marc l'a durement payé. Mais sans céder à l'aigreur, au ressentiment, au pessimisme, qui auraient tarabulé beaucoup d'autres. « Les

ALGÉRIE : "L'OBÉISSANCE EN CONTRADICTION AVEC L'HONNEUR"

En 1961, au moment du putsch en Algérie, « où étaient la fidélité et la loyauté ? interroge-t-il. On ne peut comprendre ce dilemme que si on replace les événements dans un contexte plus large : l'effondrement de la France en 1940, le conflit entre vichystes et gaullistes, la guerre franco-française. Bien sûr, il est normal que le militaire soit aux ordres du politique. Il n'y a pas de pays viable sans respect de cette règle. Mais je crois aussi que, quelquefois, l'obéissance est en contradiction avec l'honneur. Pour moi, ce fut le cas en 1961 ».

heures noires que j'ai vécues, écrit-il, ces souffrances de squelette ambulant entièrement occupé par la tâche de ne pas tomber, ces heures blanches dans ma cellule, la détresse des soirs de combat quand la mort avait fauché mes camarades, toute cette face obscure de la destinée humaine m'a rendu naturellement apte à ressentir l'éblouissement de la vie. »

À rebours d'une complainte nostalgique ou complotisante, *Les Sentinelles du soir* sont le testament d'un homme qui essaie de présenter sa vérité non comme une certitude mais de « l'offrir en tremblant, comme un mystère ». Tout lecteur y trouvera des raisons d'agir, d'espérer et de croire. Et la conviction réconfortante, si bien évoquée par Joseph Conrad, que « le monde temporel repose sur quelques idées très simples, si simples qu'elles doivent être aussi vieilles que lui : la croyance que le bien vaut mieux que le mal, que la loyauté l'emporte sur le mensonge et le courage sur la lâcheté... Enfin que la fidélité incarne la suprême valeur ici-bas. Pour le reste, la joie et la douleur en ce monde se pénètrent mutuellement, mêlant leurs formes et leurs murmures dans le crépuscule de la vie aussi mystérieuse qu'un océan assombri »... ●

Maurice Lemoine



Éditions des Arènes, 1999,
202 pages, 18 euros.



Commandant Guillaume, la vie comme un film

Figure légendaire des guerres d'Indochine et d'Algérie, navigateur hors pair, il avait inspiré à Pierre Schoendoerffer le personnage du "Crabe-Tambour". Portrait.

Le fleuve... La brume du petit matin accrochée aux eaux grises des méandres indochinois, le halètement régulier des machines, et le son de trompe qui précède le bruit sourd des tirs de mortier. Lorsque, les yeux perdus dans le vague, plongé dans ses souvenirs et rongé par la culpabilité, le personnage du médecin joué par Claude Rich dans *Le Crabe-Tambour* évoque cette aventure magnifique et que la caméra, lentement, glisse dans un silence moite entre les rives boueuses, un sentiment de plénitude s'empare du spectateur. L'inconnu et ses promesses, une certaine forme de nostalgie, l'espoir de vivre des moments aussi forts...

Si les aventures du Crabe-Tambour sont une version romancée de ce que vécut le commandant Guillaume, disparu en 2002, sa vie n'en ressemble pas moins à un roman, où les épisodes épiques se succèdent sans relâche. Avec pour fil conducteur une passion pour la mer qui n'a jamais faibli.

Fils du général Guillaume, héros de la Seconde Guerre mondiale, Pierre, né en 1925 à Saint-Malo, commence par s'illustrer en Indochine, où il effectue deux séjours. Jeune lieutenant de vaisseau, il se distingue à la tête d'une unité des divisions navales d'assaut, les fameuses Dinassau, qui opèrent d'audacieux coups de main très au-delà des lignes vietminh, venant notamment en aide aux populations catholiques.

À la fin de cette guerre, il est l'officier le plus décoré de la marine française. C'est alors qu'il décide d'une entreprise complètement folle jamais réalisée jusque-là : revenir jusqu'en France à bord d'une jonque traditionnelle. Dans les quarantièmes rugissants, sa radio tombe en panne, il subit de multiples avaries. La Marine le croit mort, jusqu'au jour où il réapparaît aux Seychelles. Il remonte ensuite le long des côtes d'Afrique de l'Est, chargé par le ministère de la Défense de renseigner sur la présence éventuelle de bâtiments soviétiques dans la zone. Il croisera, de nuit, un sous-marin en plein ravitaillement,



Ci-contre : Jacques Perrin interprétant le personnage du "Crabe-Tambour", largement inspiré de la vie de Pierre Guillaume (photo de gauche, à l'issue de son procès).

VERBATIM

« Un marin aventureux, soldat héroïque, rebelle pour la bonne cause, celle de la France et de son armée. »

Du commandant Raymond Muelle, sur le commandant Guillaume, son ancien frère d'armes.

tous feux éteints. Son périple s'arrête sur les côtes de Somalie, où des pirates danakils le retiennent en otage plusieurs semaines.

Affecté dans une unité de sous-marins à Brest, il rejoint ensuite l'Algérie, où son frère, officier parachutiste, vient d'être tué à la tête de son commando de chasse. Fait exceptionnel, il réussit à obtenir le commandement de cette unité, avec laquelle il s'illustre aussi brillamment qu'en Indochine.

Après le putsch d'Alger, l'OAS puis la prison

Arrive 1961 et le putsch d'Alger: son destin bascule. En poste à Mers el-Kébir, il se rend auprès de l'amiral de Kerville pour lui demander de prendre parti. Celui-ci refuse, ce qui n'empêche pas Guillaume de participer au putsch. Par respect pour la parole donnée. Condamné à une peine avec sursis, il prévient qu'il entrera dans la clandestinité. Adjoint du général Jouhaud et du commandant Camelin au sein de l'OAS, il est arrêté à un barrage routier en mars 1962. Direction les prisons de Fresnes et de Rouen. « À Noël et à Pâques, le directeur de la prison nous autorisait à réveillonner avec une ou deux caisses de bière, a raconté son ancien compagnon de cellule Marc Prohom. Nous en avons pour la nuit à écouter les histoires de Guillaume. C'était un type merveilleux, il avait un véritable don de conteur, mais sans forfanterie. Et avec ça, une vitalité incroyable. »

Après avoir terminé de purger sa peine à la prison de Tulle, en compagnie notamment du commandant Hélié de Saint Marc (*lire page 122*), Pierre Guillaume monte une société d'affrètement maritime, en commençant par acheter une vieille barge à Elf-Aquitaine. Une vie d'aventures et de mer. Il armera un bateau pour une des opérations de Bob Denard aux Comores, travaillera comme hydrographe en Arabie saoudite, réussira à faire ressortir de l'île de Sein un chalutier polonais échoué en utilisant de vieilles méthodes de navigation. Pourtant, un proverbe le dit: "L'île de Sein ne relâche jamais sa proie." « C'était un très grand marin, un manoeuvrier hors pair, de l'étoffe d'un Tabarly », dira de lui Schoendoerffer.

Si Hélié de Saint Marc impressionne par sa hauteur de vue et la noblesse de son esprit, le commandant Guillaume impressionne d'abord par sa vie et le récit

Convoyeur de Bob Denard aux Comores, hydrographe en Arabie...

qu'il pouvait en faire. On gardera le souvenir d'un aventurier hors normes, comme certaines époques en ont produit, et pour lesquels les guerres coloniales s'offrirent comme le cadre idéal au déploiement d'une énergie et d'un courage physique que notre début de siècle ne permet plus guère de trouver. ●

Vladimir de Gmeline

Diên Biên Phủ, le 23 mars 1954. L'étau s'est refermé sur le camp retranché, les combattants attendent une nouvelle attaque des bataillons vietminh.



AKG-IMAGES

Bergot, Mabire, Sergent : les guerriers de la plume

Qui, parmi ceux qu'enthousiasment le panache et l'esprit de sacrifice de nos troupes d'élite, n'a pas vibré aux épopées guerrières d'Erwan Bergot, Jean Mabire et Pierre Sergent ? À lire ou à relire.

Ancien officier de la Légion en Indochine et en Algérie, Bergot (1930-1993), dont le nom est porté par une promotion de Saint-Cyr Coëtquidan, est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages. Parmi eux : **Deuxième Classe à Diên Biên Phủ** (La Table ronde, 1964), **Les Paras** (Balland, 1971), **La Légion** (Balland, 1972), **la Légion au combat**, **Narvik**, **Bir-Hakeim**, **Diên Biên Phủ** (Presses de la Cité, 1975), **Bataillon Bigeard**, **Indochine 1952-1954**, **Algérie 1955-1957** (Presses de la Cité, 1976),

Les Cadets de la France libre (Presses de la Cité, 1978), **La 2^e DB** (Presses de la Cité, 1980) et **Bir-Hakeim : février-juin 1942** (Presses de la Cité, 1989).

Parachutiste, puis chasseur alpin en Algérie, Mabire (1927-2006), s'il a consacré l'essentiel de son œuvre à la Seconde Guerre mondiale, a aussi, et notamment, écrit **Guillaume le Conquérant** (Art et Histoire d'Europe, 1987), **Les Ducs de Normandie** (Lavauzelle, 1987), **Grands Marins normands** (L'Ancre de marine, 1993), mais aussi **Chasseurs alpins**, des

Vosges aux djebels (Presses de la Cité, 1984, lire page 30).

Résistant puis officier de Légion, plus tard l'un des chefs de l'OAS, Sergent (1926-1992), de son côté, est en particulier l'auteur des **Maréchaux de la Légion : l'Odyssée du 5^e étranger** (Fayard, 1977), de **La Légion saute sur Kolwezi** (adapté au cinéma, Presses de la Cité, 1979), **Camerone** (Fayard, 1980), **Paras-Légion : le 2^e BEP en Indochine** (Presses de la Cité, 1982) et **2^e REP** (Presses de la Cité, 1984). ●
Arnaud Folch

Le Grand Cirque

de Pierre Clostermann

Flammarion, 2001, 478 pages, 25,40 euros.



Le livre que tout passionné d'aviation de guerre se doit d'avoir lu. Jamais égalés, ces "mémoires de guerre" de Pierre Clostermann, l'as des as français du second conflit mondial, rédigés en trois volumes à partir de son Journal, ont été vendus à plus de 3 millions d'exemplaires depuis leur parution en 1948.

Histoire de l'armée de l'air et des forces aériennes françaises du XVIII^e siècle à nos jours

dirigé par Jean-Marc Olivier

Privat, 2014, 548 pages, 23 euros.



Difficile de faire plus exhaustif que cet ouvrage collectif rédigé par des spécialistes reconnus. Des premiers ballons jusqu'aux derniers modèles d'avions

de chasse, en passant par toutes les innovations et toutes les batailles, racontées elles aussi dans le détail, une somme pour passionnés.

Les Avions de la Grande Guerre

de Jack Harris et Bob Pearson

Acropole, 2014, 194 pages, 25 euros.



Grâce à 250 dessins d'une très grande précision, ce beau livre offre un panorama complet de l'évolution des différents appareils, biplans

et triplans, engagés par tous les pays dans le conflit. L'auteur des textes, Jack Harris, ingénieur aéronautique de formation, est un ex-pilote de l'US Navy.

L'armée française hors de France

Ils quittent la terre de France pour servir sur tous les continents. Depuis une cinquantaine d'années, la France a projeté ses forces pour intervenir et juguler des guerres civiles, des guerres d'invasion et la guerre terroriste. Liban, Zaïre, Bosnie, Côte-d'Ivoire, Sahel, Centrafrique... sur tous ces théâtres, les soldats français ont fait montre de leur savoir-faire, de leur professionnalisme et aussi de la grandeur de nos armes. Ils ont été nombreux à consentir le

sacrifice ultime pour assurer les missions que notre pays estimait fondamentales. Trois ouvrages écrits par des militaires ou des journalistes spécialisés développent l'histoire de ces missions et le sort de ceux qui s'y engagent. ● **Y. L. B.**

Dictionnaire des opérations extérieures de l'armée française, sous la direction de Philippe Chapleau et Jean-Marc Marill.

Nouveau Monde, 452 pages, 45 euros.

La Task Force Sabre, de Jean-Marc Tanguy.

Histoire & Collection, 132 pages, 25 euros.

Engagés pour la France, de Gilles Haberey et Rémi Scarpa. Pierre de Taillac, 352 pages, 39,90 euros.



Marine nationale

de Christophe Dubois

ETAI, 2006, 144 pages.

Cet ouvrage qui présente les forces vives de la marine s'attache également à décrire la vie quotidienne des marins et leurs traditions.



Très complet sur la force d'action navale, notamment l'emblématique porte-avions *Charles-de-Gaulle*.

La Royale, l'histoire illustrée de la Marine nationale française

de Jean Randier

Maîtres du vent, 2006, 888 pages.

Absolument indispensable pour tous les passionnés, ce magnifique ouvrage relié grand format de près



de 1000 pages et plus de 2 000 illustrations retrace quatre siècles d'histoire de la Royale, de ses grands hommes et de ses

grandes batailles. Présente à chaque page, la passion de l'auteur pour son sujet transparaît aussi dans ses descriptions détaillées des conditions de vie de ceux qui ont fait le prestige et l'honneur de notre marine de guerre.

La Légion étrangère

de Douglas Porch

Fayard, 1994, 844 pages, 38,70 euros.



L'une des bibles sur la Légion, retraçant sous la forme d'une fresque épique mais scrupuleuse toute l'histoire de cette unité hors norme.

L'auteur est professeur d'histoire militaire à l'École navale aux États-Unis.

La Saga des paras

du général Robert Gaget

Jacques Grancher, 1998, 572 pages.

Rares sont les livres consacrés à l'histoire des paras dans son intégralité. L'ouvrage du général Robert Gaget en est un, ajoutant à son

Fondateur Raymond Bourguine

24, rue Georges-Bizet 75116 Paris

Pour obtenir votre correspondant, composer directement le 01.40.54 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.

Abonnements : 01.55.56.70.94

www.valeursactuelles.com

GROUPE VALMONDE

Président Étienne Mougeotte

Vice-président Charles Villeneuve

COMMISSION ÉDITORIALE

Étienne Mougeotte, Charles Villeneuve, Jean-Claude Dassié, François d'Orcival

RÉDACTION

Directeur de la rédaction Geoffroy Lejeune

Directeur adjoint de la rédaction Tugdual Denis (1150)

Directeurs délégués de la rédaction

Arnaud Folch (1151), Cyril de Beketch (1207)

Rédacteurs en chef France: Raphaël Stainville (1160), Mickaël Fonton (1157). Monde: Antoine Colonna (1149).

Économie-Finance: Frédéric Paya (1155).

Culture: Laurent Dandrieu (1136).

Défense-Police-Justice: Louis de Ragueneil (1109).

Internet: Bastien Lejeune (1163).

CHRONIQUEURS

Catherine Nay, Denis Tillinac, Philippe Barthelet, Michel Gurfinkiel.

France Rédacteur en chef adjoint: Solange Bied-Charrette (1147).

Reporter: Patricia de Sagazan (1182), Charlotte d'Ornellas (1139).

Économie et Entreprises Rédacteur en chef adjoint: Marie de Greef-Madelin (1152). Chef de service politique économique:

Josée Pochat (1166).

Culture Reporter: Olivier Maulin (1206).

Histoire François d'Orcival (1169).

Art de vivre Chef de service: Virginie Jacobberger-Lavoué (1134).

L'incorrect Anne-Laure Debaecker (1165).

Hors-séries Rédacteur en chef: Yves Le Bescond (1168).

Internet Reporters: Amaury Brelet (1198), Thomas Morel (1194).

Iconographie Chef de service: Patrick Iafraite (1192).

Adjoint: Elisabeth Ham (1211), Romain Rouger (1167).

Documentation Chef de service et responsable

de la diffusion numérique: Marie Vercelletto (1196).

RÉALISATION ET FABRICATION

Rédacteur en chef technique Nicolas Gigaud (1187).

Secrétaires de rédaction Diane Manière (1208), Patrick Mané (1188),

Emmanuelle Barbou des Places (1199), Jostiane Ruiz (1189).

Premier rédacteur-graphiste, conception graphique Yves Le Bescond (1168).

Rédacteurs-graphistes Fabrice Fournier (1183), Nicolas Lemay (1184).

Responsable de la photographie, rédacteur infographie Olivier Aujean (1148).

ADMINISTRATION - GESTION - DÉVELOPPEMENT

24, rue Georges-Bizet 75116 Paris. Fax: 01.40.54.11.81.

Président du Directoire, directeur de la publication Erik Monjalous

Directrice déléguée communication et diversifications Ariel Fouchard (1102).

Directeur administratif et financier Éric Baracassa (1130)

Comptabilité Corinne Brice (1116), Chantal Kientzy (1118),

Nathalie Locart (1119), Bérangère Blanchard (1108).

Services généraux Corinne Landry (1113), Joseph Agius (1110),

Armelle de la Vergne (1298).

PUBLICITÉ

Directrice de publicité Marine Burrus (1106).

Directeur de publicité Christophe Petitjean (1153).

Planning medias.figaro 01.56.52.20.60.

DIFFUSION - ABONNEMENTS - LIBRAIRIE

Directeur marketing clients abonnés Sébastien Loison (1161)

Service diffusion Valérie Dubuy (1159), Sophie Roland (1135).

Service abonnements: 01.55.56.70.94.

Ventes au numéro

Gilles Marti (01.40.54.12.19) — e-mail: gilles.marti@valmonde.fr

SERVICE ABONNEMENT

4, rue de Mouchy 60438 Noailles Cedex

Tél.: 01.55.56.70.94 - Fax: 01.40.54.11.81

Copyright 2018 - Valeurs actuelles - Le Spectacle du Monde. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément par la loi et les conventions internationales, toute reproduction totale ou partielle du présent numéro est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

ADAGP, Paris 2018, pour les œuvres

de ses membres.

Impression Léonce Desprez - France

N° de commission paritaire 0920 C 79794

N° ISSN 0049-5794

Valmonde et Cie,

SA au capital de 1526926 €

Actionnaire majoritaire Privinvest Médias

RCS Paris B 775 658 412 Siret 775 658 412 00 165

ADAGP, Paris 2016, pour les œuvres de ses membres.

Origine du papier: Allemagne

Taux de fibres recyclées: 0 %

Certification: PEFC

"Eutrophisation" Ptot: 0,016 kg/tonne

CE NUMÉRO COMPREND UN ENCART "ABONNEMENTS" BROCHÉ ENTRE LES PAGES 98 ET 99.



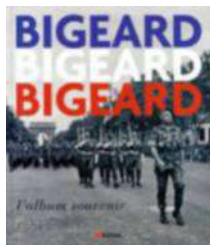
BIBLIOGRAPHIE



exhaustivité une passion pour ces hommes qui, écrit-il, « ont le goût du risque, l'esprit de sacrifice, l'amour de la Patrie pour honneur ».

Bigéard, l'album souvenir

Le Rocher, 140 pages, 29,90 euros.



Un utile complément aux formidables ouvrages de l'ancien général (*Aucune bête au monde*, La Pensée moderne, 1956; *Piste sans fin*, La

Pensée moderne, 1956; *Pour une parcelle de gloire*, Plon, 1975; *Ma guerre d'Indochine*, Hachette-Carrère, 1995; *Ma guerre d'Algérie*, Hachette-Carrère 1995, etc.). Ce beau livre revient sur le parcours prodigieux de Marcel Bigéard, célébrant aussi ses valeurs de patriotisme et de devoir.

Maréchal Juin

de Jean-Christophe Notin

Tallandier, 2015, 720 pages, 28,90 euros.



Le livre récent le plus complet consacré au plus mystérieux des maréchaux de la Seconde Guerre mondiale — le seul à avoir obtenu son bâton de son vivant. Jean-Christophe Naudin, déjà auteur de nombreux ouvrages sur la guerre 1939-1945, n'élude rien, notamment le "clash" d'après 1961 avec de Gaulle de ce pied-noir amoureux de sa terre natale.

Histoire des maréchaux de France à l'époque moderne

de Fadi El Hag

Nouveau Monde Éditions, 600 pages, 24 euros.

L'auteur, docteur en histoire, a rédigé un livre pour érudits non sur les



DVD : Hélie de Saint Marc, témoin du siècle

Réalisé par Marcela

Feraru, cinéaste et

historienne passionnée de la cause pied-noire, et fidèle des associations de rapatriés, ce DVD composé d'images d'archives et de témoignages exceptionnels vient tout juste de paraître. Avec la participation du regretté Jean Piat, il nous emmène sur les traces d'Hélie Denoix de Saint Marc, dont la vie pourrait se résumer à la devise de sa chère Légion étrangère: "Honneur et fidélité".

Commande (15 euros) et renseignements :

Secours de France, 29, rue de Sablonville,

92200 Neuilly-sur-Seine. Tél. : 01 46 37 55 13 ;

courriel : contact@secoursdefrance.com



maréchaux eux-mêmes mais sur le maréchalat, de ses origines à l'époque contemporaine: que signifie exactement cette dignité, ses valeurs et ses fonctions? Une somme qui lui a valu,

en 2011, le prix d'Histoire militaire du ministère de la Défense.

Histoire de la Première armée française

de Jean de Lattre de Tassigny

Nouveau Monde Éditions, 670 pages, 26 euros.

Écrit par le général de Lattre de Tassigny, ancien commandant de cette 1^{re} armée française, l'ouvrage,



passionnant, mêle le ton du mémorialiste à celui de l'historien. Une histoire dédiée à ses soldats racontée sans artifice de romancier.

UN STYLE, UNE RÉFÉRENCE



Photo : © Alban Jimenez - Conception : Digital first

mettez 
Paris

12 Boulevard Malesherbes - 75008 Paris | Tél. : +33 (0)1 42 65 33 76
Boutique en ligne : www.mettez.com



VOYAGES

RIVE GAUCHE

CROISIÈRE FLUVIALE

EXCLUSIVITÉ

RUSSIE

♥ VOLS AU DÉPART DE TOUTE LA FRANCE

♥ PENSION COMPLÈTE

♥ EXCURSIONS INCLUSES

PRIX LECTEURS DÈS

1 899€

12 JOURS / 11 NUITS
EXCLUSIVITÉ CROISIÈRE RUSSIE

DATES : DE MAI À SEPTEMBRE 2019

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ - VALABLE JUSQU'AU 31/12/2018

ITINÉRAIRE: MOSCOU - OUGLITCH - IAROSLAVL - GORITSY - KIJ - MANDROGA - SAINT-PÉTERSBOURG

DEMANDEZ NOTRE DOCUMENTATION

Par Téléphone : code « Valeurs Actuelles »

01 81 80 37 42

Par mail : russie@vrg.fr - **Par Internet :** Rive-Gauche.fr/Russie

En Agence : 3 av. de l'Opéra 75001 Paris - 5 Rue de le Buffa 06000 Nice

Flashez moi

